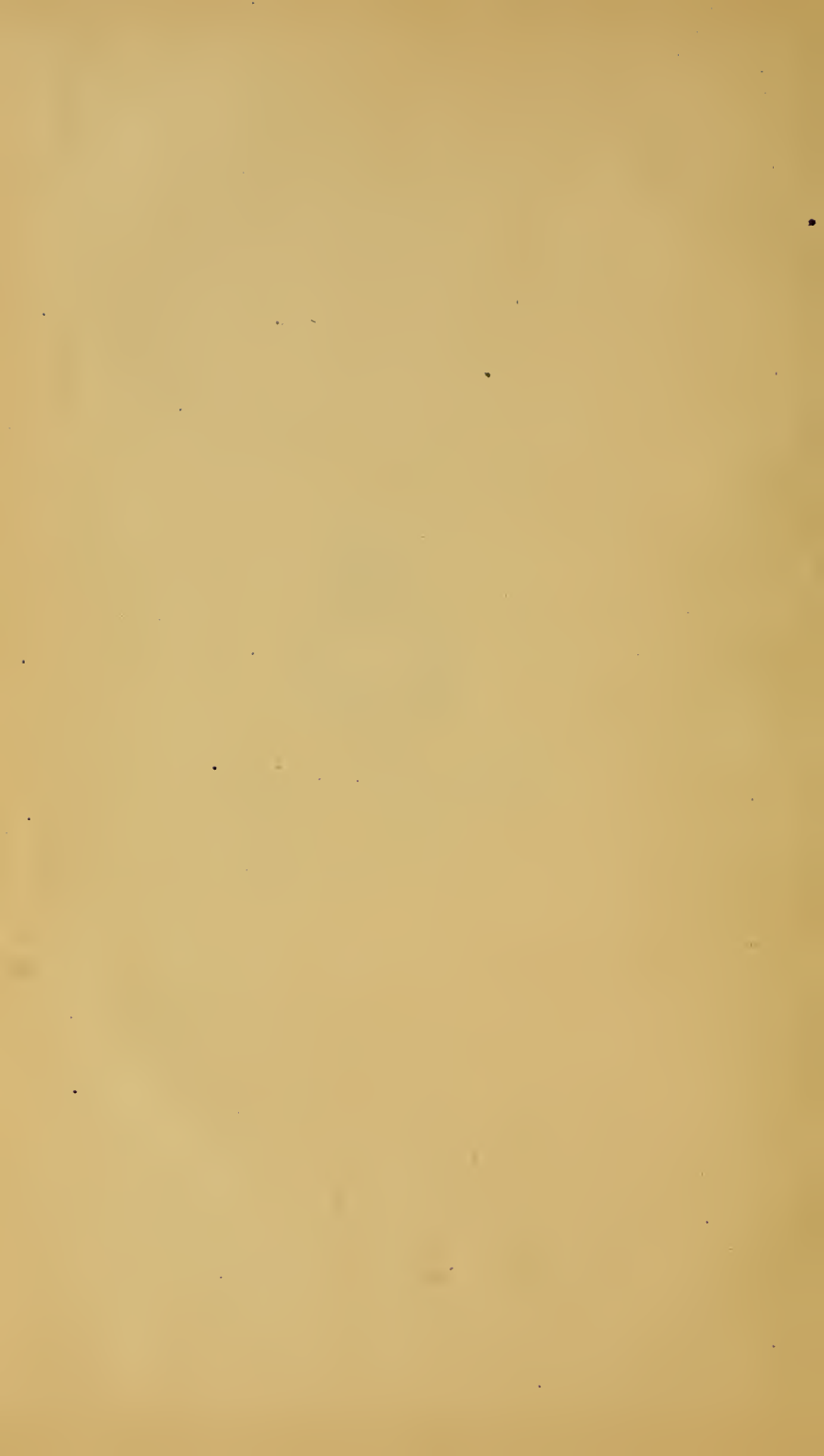




Class LB 627

Book .C 6





977
—
266

HENRI PESTALOZZI.

BIOGRAPHIE

DE

HENRI PESTALOZZI

PAR

L'AUTEUR DES BIOGRAPHIES D'ALBERT DE HALLER
ET DE J. GASPARD LAVATER.

Enfants , ne voulez-vous pas un jour , comme
moi , vivre parmi les malheureux , les aimer ,
les bien élever ?

PESTALOZZI A SES ÉCOLIERS.



PUBLIÉ PAR GEORGES BRIDEL , ÉDITEUR.

En vente chez Delafontaine et C^{ie}, libraires.

LAUSANNE 1853.

LB627
.C6

124577

08

INTRODUCTION.

Les amis de Pestalozzi et les voyageurs philanthropes qui, depuis l'an 1827, ont visité le lieu où les restes de cet ami des pauvres ont été déposés, n'y retrouveraient plus l'humble fosse, couverte d'arbrisseaux et de fleurs, qu'abritait la maison d'école fondée par le célèbre instituteur au village de Birr en Argovie.

Le gouvernement de ce canton a fait ériger sur l'emplacement de cette école un monument consacré à la mémoire de Henri Pestalozzi; l'architecture en est grave, et l'inscription laconique : A NOTRE PÈRE PESTALOZZI. Ces mots ont quelque chose de si saisissant que le souvenir en demeure.

On a énormément écrit sur Pestalozzi, sur sa méthode surtout; les livres qui cherchent à expliquer son mode d'enseignement, à raconter les effets déjà obtenus et les inductions que l'on peut tirer de ses idées éducatrices et plus en-

core humanitaires , pourraient , à eux seuls , former toute une bibliothèque. En abordant ce sujet, en un sens au-dessus de nos forces , nous cherchons , avant tout , à populariser parmi nous l'excellent Pestalozzi ainsi que nous avons essayé de le faire à l'égard du savant chrétien Albert de Haller et du spirituel pasteur Lavater.

M. Cousin a dit de Pestalozzi qu'il était *le St. Vincent de Paule de l'éducation*. Nous nous attacherons à peindre l'ami du pauvre plutôt que l'inventeur de la Méthode sur laquelle on a tant raisonné ; c'est en songeant au bien qu'il a voulu faire aux enfants et aux mères qu'il nous semble permis de lui rendre un tardif hommage.

Les matériaux abondent ; il est difficile de bien choisir ; mais puisque nous ne visons qu'à peindre le bienfaiteur , nous parviendrons , peut-être , à nous borner avec sagesse en n'oubliant pas que notre travail est destiné à tout le monde , et que s'il ne peut satisfaire les lecteurs en état d'étudier l'œuvre de Pestalozzi dans ses rapports scientifiques et civilisateurs , ceux-là puiseront aux sources elles-mêmes.

Nous essayerons , encore une fois , une sorte de mosaïque en citant les divers biographes et l'illustre *Maître d'école* lui-même. Cette compilation se lie au souvenir des hommes remarquables qui travaillèrent , chacun dans leur sphère , au développement de la Suisse nouvelle , de celle qui vit ses enfants rivaliser de zèle pour cicatrizer les plaies de la patrie et dont les talents furent consacrés au bien de tous... *Un pour tous* , fut un mot compris par eux et qu'ils surent mettre en pratique. Mais au milieu de ces vrais patriotes , Henri Pestalozzi brille assurément de l'éclat le plus vif et le plus touchant.

Avant de raconter sa vie , nous placerons sous les yeux de nos lecteurs son portrait , tracé de la main de l'un de ses

collaborateurs , Niederer. Cette page émouvante vaudra mieux qu'une gravure ou une lithographie, qui ne pourraient, du reste, rendre avec fidélité la physionomie du modèle.

Pestalozzi peint par Niederer.

Dans Pestalozzi, il y avait autant de la femme que de l'homme : c'est pourquoi on ne peut le définir qu'en puisant dans cette profondeur qui constitue l'unité dans la diversité. Comment ne pas rencontrer de l'incohérence, apparente ou réelle, dans les actions d'un homme qui, dominé par une idée fixe, n'a jamais su déterminer la circonférence du cercle dans lequel il opérait, et qui sans cesse a frayé des sentiers nouveaux, dans les directions les plus diverses ? Dire de Pestalozzi qu'il avait une naïveté enfantine, une pieuse bonhomie, un dévouement à toute épreuve, c'est faire usage de lieux communs, qui ne l'expliquent pas. Physiquement et intellectuellement, c'était un être extraordinaire. Son corps musculueux, sa large poitrine, sa démarche saccadée, ses cheveux en forme de brosse, son front mobile, ses yeux qui tantôt s'élargissaient pour lancer des rayons de lumière, tantôt rentraient comme pour s'occuper d'une contemplation intérieure ; sa physionomie expressive, attrayante, annonçant la vive part qu'il prenait à ce qu'on lui disait, puis tout à coup se couvrant d'un nuage qui indiquait la colère ou le mépris, d'après ce qu'il entendait ou croyait entendre ; cette physionomie qui souvent était un miroir de douceur et de béatitude, et qui dans d'autres moments exprimait une tristesse profonde ; ses fines lèvres toujours prêtes à sourire avec une sorte d'ironie philosophique et sans malice ; sa voix, mélodieuse quand elle était l'organe des sentiments paisibles de son cœur aimant, ou dure et tonnante pour exhaler sa désapproba-

tion : cet étonnant ensemble dénotait un individu dans lequel résidaient toutes les meilleures nuances du cœur humain. Il était sans soupçon et communicatif comme un enfant; doux, serviable, tendre et sentimental comme une femme; ferme, décidé, courageux et persévérant comme un homme; recommençant sans cesse, se dévouant et méprisant les obstacles comme un héros. Pestalozzi était très impressionnable; les plus petits témoignages d'affection le séduisaient. Il a senti la joie jusqu'au délire, la douleur jusqu'au désespoir; quelquefois la passion est parvenue à le maîtriser. C'est sous ces divers aspects que l'ont contemplé ses collaborateurs à Berthoud, à Buchsée, à Yverdon. C'est ainsi que je l'ai vu plus intimement que d'autres. En faisant son portrait, j'exprime le vœu qu'il puisse contribuer à faire connaître le bien et le mal qui existent dans la nature humaine, afin que le bien soit augmenté et le mal atténué par l'éducation.



PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Parallèle entre Lavater et Pestalozzi. — Mort du docteur Pestalozzi.
— Enfance et jeunesse de son fils Henri.

Henri Pestalozzi est né à Zurich le 12 janvier 1746, et Jean-Gaspard Lavater, dans la même ville, le 15 novembre 1740. Ils étaient fils de médecins et reçurent tous deux, dans la maison paternelle, une éducation propre à développer les rares facultés dont ils étaient doués. La même position de fortune fut leur partage, pendant leurs premières années; mais Pestalozzi, privé de son père dès l'âge de six ans, eut à lutter de bonne heure avec la pauvreté dont le soulagement moral et matériel fut le grand intérêt de toute sa vie. Rien n'empêcha Lavater, toujours plus heureux que Pestalozzi, de se livrer, sous l'œil paternel, à ses études favorites. Un moment tous les deux s'occupèrent de théologie; la vocation de Lavater, prononcée dès son enfance, le conduisit seul à la pratique du Saint Ministère.

Ces deux jeunes gens, dont les noms devaient obtenir une célébrité si grande, ne furent jamais intimement liés ; mais en jetant un regard sur l'époque à laquelle ils rendirent d'éminents services à leur patrie, on ne peut s'empêcher de les rapprocher l'un de l'autre et de porter quelque attention sur les rapports et les contrastes que leurs caractères, énergiques et brûlant de l'amour de Dieu et du prochain, présentent à l'observateur.

Lavater brillait de tout le charme d'un extérieur plein de grâce et de noblesse : il aimait le beau, l'idéal ; il poursuivait les secrets de l'âme et sut les découvrir avec une sagacité merveilleuse, en interrogeant le visage de l'homme, ses allures, ses habitudes, l'être extérieur en un mot. Il crut à l'utilité de sa science physiognomonique avec la même foi que Pestalozzi à celle de sa célèbre Méthode, basée sur un travail tout à fait contraire à celui auquel Lavater se livrait avec une véritable passion. C'est au fond des instincts de l'âme, de l'être intime et caché, qu'il sut aussi découvrir et innover. Pour lui tout était intérieur : les différences visibles imprimées sur les traits de chaque homme le frappaient médiocrement ; il était cependant physionomiste à sa manière, mais il n'accorda pas de foi au système de son contemporain. Alors que Pestalozzi était à l'apogée de son enseignement, Lavater disait à sa femme : « *Si j'étais un prince, je consulterais votre mari pour tout ce qui regarde l'amélioration du sort d'un peuple, mais je ne lui donnerais pas un denier à administrer.* »

L'œuvre physiognomonique de Lavater, essentielle-

ment artistique, n'a guère laissé de traces ; celle de Pestalozzi a creusé de profonds sillons et fécondé d'innombrables semences. La même impulsion les guida : une charité vraiment sans bornes inspira constamment le pasteur et l'éducateur. Lavater prodigua ses forces comme prédicateur de l'Évangile ; sa parole éloquente et touchante s'adressa à toutes les classes de la société : princes et savants, pauvres et ignorants l'écoutèrent, l'entendirent et l'aimèrent. Il mourut à soixante ans, des suites d'une blessure reçue au champ d'honneur du chrétien, c'est-à-dire, en cherchant à porter la paix parmi des hommes en danger de mort. Il lui fut donné de laisser un éclatant exemple du pardon des injures, et de quitter la vie dans la paix des saints et des martyrs.

Pestalozzi rassemblait autour de lui les enfants victimes de la guerre qui causa la mort de Lavater, pendant que celui-ci languissait sur un lit de souffrance, entouré de sa famille et de ses nombreux amis. Il mourut accablé d'années et de poignants chagrins, survivant à la ruine des établissements qu'il avait fondés, mais, comme Lavater, plein de foi et d'espérance.

Tous deux ont déployé, dès leur première jeunesse, une sorte d'horreur chevaleresque pour tout genre d'oppression ; le petit et le faible étaient sacrés à leurs yeux ; ils n'estimaient les hommes que par leur grandeur morale, et pensaient qu'en travaillant au développement intellectuel de leurs semblables, ils répandaient les vraies richesses et favorisaient les véritables talents. Ils ont compris l'amour de la patrie de la même manière, et, pour eux, le mot de liberté a eu la même

signification. C'est un grand honneur pour une ville que d'avoir vu naître, presque à la même époque, deux citoyens aussi distingués par la beauté du caractère et la supériorité de l'esprit ; ces deux nobles figures ont orné la fin du siècle dernier et le commencement du nôtre.

Le père de Henri Pestalozzi était médecin oculiste ; il descendait de l'une de ces familles italiennes que l'émigration pour cause de religion amena en Suisse, où elles apportèrent leurs diverses branches d'industrie et leurs lumières scientifiques et théologiques. Sa mère se nommait Hotze ; elle était sœur d'un général du même nom, au service de l'Autriche. Il n'eut qu'un frère, mort en bas âge, et une sœur, mariée à un négociant de Leipzig. M. et M^{me} Pestalozzi vivaient dans la retraite ; leur fils grandissait dans la simplicité de mœurs encore en usage à Zurich.

Dès le berceau, malgré la faiblesse apparente de sa constitution, Henri montra de l'énergie dans les affections, de la persévérance dans son attachement aux personnes ou aux objets qui parlaient à son cœur. Une imagination ardente rendait ses sensations très fortes, et chez lui, le sentiment dominait entièrement. « Tout ce qui touchait mon cœur, a-t-il dit lui-même, affaiblissait le plus souvent les idées qui auraient dû éclairer ma raison et que *ma tête* aurait dû mettre en pratique. Les connaissances et le degré d'habileté que l'éducation développa chez moi furent entièrement dominés par la vivacité de mon imagination ; ce qui ne touchait pas fortement mon cœur m'était décidément contraire ; je manquai de bonne heure de la faculté de balancer, d'é-

quilibrer mes forces. Je n'avais point en moi la puissance qui aurait pu les féconder, et dont l'influence se serait répandue sur ma vie entière. Ce que j'entreprenais, comme enfant, réussissait très rarement. Je m'embarassais dans mille petits détails ; ce manque de prévoyance se joignait à un esprit léger qui m'empêchait de souffrir de mes petits mécomptes, vivement sentis par d'autres enfants. J'oubliais entièrement, au bout de peu de jours, ce qui était derrière moi, lors même que ces choses me concernaient particulièrement, et malgré la vivacité des craintes et des espérances qui m'avaient ému à leur sujet. Cette disposition à l'insouciance se fortifia avec les années ; son influence s'est exercée sur l'ensemble de ma carrière. »

Il se passa au lit de mort du père de Pestalozzi une scène remarquable. Le médecin mourant laissait sa femme et trois enfants dans un état voisin de la misère ; ils étaient servis par une fille de la campagne dont le caractère lui inspirait assez de confiance pour qu'il lui parlât en ces termes. — C'est Pestalozzi que nous citerons ici ; ces lignes appartiennent au livre qu'il a intitulé *le Chant du cygne*, et dans lequel les souvenirs de son enfance furent évoqués par le vieillard malheureux et délaissé.

« Babely, au nom de Dieu et de ses miséricordes, n'abandonne pas ma femme ; après ma mort elle ne saura que devenir ; mes enfants tomberont dans les mains d'étrangers qui les traiteront avec dureté ; sans toi, elle n'est pas capable de les élever tous ; sans ton aide ils seront séparés les uns des autres... » Profondé-

ment émue, simple et généreuse jusqu'au plus entier dévouement, la noble fille répondit à peu près en ces termes : « Je n'abandonnerai votre femme qu'à sa mort ; si je lui suis nécessaire, rien ne pourra me séparer d'elle. » Cette promesse rassura l'agonisant ; ses yeux exprimèrent sa joie ; il expira consolé. Babely ne quitta point ma mère aussi longtemps que celle-ci vécut. Elle l'aida à soutenir et à guider ses trois pauvres orphelins au travers de toutes les difficultés, de toutes les misères semées sur son chemin, avec une fermeté, une prévoyance et une prudence tout à fait surprenantes de la part d'une personne sans éducation, et qui, de son pauvre village, était venue essayer la vie de Zurich. Mais ce fut une foi simple et sans vacillation qui la maintint dans sa marche charitable et fidèle. Quelque difficile que pût devenir l'accomplissement de sa promesse, elle n'en persista pas moins à ne jamais s'en écarter.

» Babely s'efforçait de maintenir dans tous les détails du ménage la plus stricte économie. Lorsque nous nous échappions pour aller courir, à la façon des enfants, elle se hâtait de nous rappeler, en s'écriant : « Pourquoi voulez-vous salir vos habits et gâter vos souliers ; ne savez-vous pas combien votre mère se donne de peine pour vous habiller, combien elle s'impose de privations pour vous élever, passant des semaines et des mois à la maison, afin d'épargner quelques kreutzer et de suffire à vos besoins ? »

Les représentations énergiques de la fidèle Babely nous semblent utiles à méditer. Aujourd'hui il règne, en général, dans l'éducation des enfants dont les pa-

rents vivent de leur travail , ou ne possèdent que ce qui leur est nécessaire pour élever convenablement leur famille , une sorte d'indulgence ou de faiblesse dange-reuse à ces derniers. Au lieu de leur faire connaître les choses telles qu'elles sont, et de les aider à comprendre quelque peu les difficultés et les sacrifices auxquels leurs parents ont à se soumettre, on les laisse accepter avec insouciance tout ce que l'on fait pour eux, comme si , de leur côté, rien ne restait à supporter, à sacrifier même ! L'égoïsme, si naturel à tous les âges , se dé-veloppe ainsi tout à l'aise et porte plus tard ses fruits amers.

« Au moyen de ces restrictions journalières , dit en-core Pestalozzi, on faisait face avec honneur à toutes les occasions importantes : présents de jours de nais-sance et de jour de l'an , et autres dépenses extérieures et de convenance ; il n'y eut point de lésinerie chez ma mère, elle voulait maintenir l'ordre et le respect en toutes choses. Nous étions toujours très bien vêtus le dimanche ; mais, dès que nous rentrions à la maison, on nous ôtait nos beaux habits, qui devaient durer aussi longtemps que possible. Lorsque ma mère attendait une visite, la seule chambre que nous possédions était ar-rangée avec le plus grand soin , afin de faire honneur à la personne qui devait venir. »

L'impression que la conduite et le caractère de l'ex-cellente servante produisit sur l'âme enfantine de Pes-talozzi fut profonde. Il pensa à elle en traçant le ca-ractère de *Gertrude*. Il apprit, par elle, ce que peut produire le dévouement dans la vie domestique ; ce

qu'on peut obtenir par la fermeté et la persévérance ; quelles forces et quelles richesses renferme l'esprit de l'homme , et quelle puissance ces facultés endormies peuvent acquérir dès qu'elles parviennent à se développer dans l'intérieur de la famille. Ce fut pour Pestalozzi le principe fondamental , la base morale de tout son système , étouffé peut-être par la forme scientifique , mais dont le but demeura constamment le même , savoir le développement des facultés par les efforts et le travail de l'individu ; la lutte personnelle , *le bon combat* , si l'on veut , qui devrait être sacré pour chacun , comme l'avait été , pour Babely , la promesse faite à son maître. Citons ici Pestalozzi lui-même , dans une lettre adressée au doyen Ith en 1802 (il avait alors 56 ans) :

Dès ma jeunesse j'ai eu une prédilection très-prononcée pour les pauvres. Mon désir constant était d'assister tous ceux que je croyais faibles et opprimés. Une imagination effrénée m'a porté à donner sans discernement ma confiance à quiconque voulait ou feignait de vouloir coopérer à la réalisation du but de ma vie. J'ai été continuellement la dupe et le plastron de tout le monde. A peine sorti de l'enfance , je nourrissais déjà mon esprit de rêveries qui me donnaient la démangeaison d'agir ; mais dès que je voulais mettre la main à l'œuvre , je rencontrais un obstacle dans mon invincible maladresse. Jamais je n'ai su vivre et jouir comme les autres hommes. Déjà à l'école , mes camarades m'envoyaient où ils ne voulaient pas aller : obéissant et résigné , je faisais ce qu'ils m'ordonnaient. Lors du grand tremblement de terre de Zurich , les maîtres effrayés se précipitèrent pêle-mêle avec les élèves au bas de l'escalier ; aucun n'osa remonter ; ce fut moi qu'on envoya chercher les casquettes et les livres. J'étais peu lié avec mes camarades

d'école. On louait mon assiduité, et pourtant je faisais peu de progrès; mon infériorité, mon manque de savoir-faire, et ma manière d'être à part me signalèrent à tel point qu'on me donna le sobriquet de *Heinerli Wunderlich von Thorlicken*⁴. Je ne saurais leur en vouloir; car jusque dans la vieillesse j'ai toujours dû paraître excentrique à tous ceux qui se distinguaient par leur aptitude à quelque utilité routinière. Aujourd'hui encore, on pense comme mes camarades d'école; les hommes me croient incapable de tout ce qu'ils peuvent, veulent, et aiment faire. Chaque fois que j'ai cherché à faire comme eux, chaque fois que j'ai essayé de montrer de la finesse à leur manière, ils m'ont empêché d'user de cette liberté grande; ils m'ont mis à la porte en me reprochant ma folie présomptueuse. Hélas! il ne s'est opéré aucun changement en moi. Mon indifférence nonchalante pour tout ce qui d'ordinaire met les hommes en mouvement, a fait envier mes efforts comme le *dada* d'un bonhomme, qui, en fait de simplicité, n'a pas son égal dans ce bas monde. Et pourtant ce *dada* m'a donné peu à peu la conscience d'une force de dévouement sans bornes, que j'appellerai, si l'on veut, une idée fixe, accompagnée du sentiment profond de mon impuissance.

Parmi les bonheurs de son enfance, Pestalozzi mettait au premier rang ses visites à son grand-père maternel, digne pasteur du village de Hongg, situé sur les rives délicieuses du lac de Zurich. Il n'avait que neuf ans alors que M. Hotze commença à l'inviter à passer chaque été quelques semaines près de lui. Ce temps de vacances et de joie contribua puissamment à l'éducation morale de l'enfant. Le pasteur le conduisait souvent dans les écoles placées sous sa surveillance et dans les

⁴ Petit Henri, étrange de folâtre.

maisons de ses paroissiens ; c'était un fidèle serviteur de Christ , un homme éclairé et plein de sympathie pour les maux d'autrui.

Lorsque Pestalozzi chercha à convaincre la société des avantages importants attachés pour les enfants à l'exemple que donnent les vrais chrétiens et à leur influence sur leurs jeunes cœurs, il songeait, sans doute, au vénérable ami de sa première jeunesse. « Ce qui importe surtout, disait-il, pour qu'un enfant acquière la crainte de Dieu, c'est qu'il voie et qu'il entende un vrai chrétien. »

Les conversations fréquentes qu'il eut ainsi avec le peuple et spécialement avec les fabricants et les ouvriers lui furent par la suite d'une grande utilité.

Il régnait, à cette époque, dans les campagnes vivifiées par l'industrie, importée de la ville, une sorte d'hostilité entre les forces naturelles et puissantes de l'agriculteur et la domination peu moralisante, exercée par le gouvernement patricien.

Il se faisait un fâcheux échange de ruses et de mensonges d'une part, d'exigences injustes et de mauvaise foi de l'autre ; aussi les pasteurs, affligés en voyant les anciennes mœurs champêtres subir des modifications aussi graves et aussi dangereuses, répétaient-ils entre eux : *Omne malum ex urbe*, « tout le mal vient des villes. »

Ce fut donc à Hongg que Pestalozzi apprit à connaître les misères de la fabrique. Plus d'une fois il vit les petits villageois pleins de santé et de gaieté, heureux quoique en guenilles, subir, au bout de peu d'années, une métamorphose désastreuse. L'atelier en avait fait

des jeunes gens maladifs, usés, le plus souvent vicieux, et chez lesquels on retrouvait à peine la trace de leur primitive bonne grâce ou de la beauté de leurs traits. Pestalozzi a gémi de bonne heure sur les dangers moraux et physiques attachés à la vie du filateur et du tisseur de coton ; cette influence se montrait à ses yeux sous son aspect le plus redoutable. Les souffrances de la classe ouvrière, étudiées à l'âge où le cœur n'est ni endurci, ni blasé, développèrent considérablement la sympathie qui le portait à *partager* les maux qu'il aurait voulu alléger. Une sainte colère bouillonnait dans son cœur irrité par les exigences des hommes riches et puissants ; il se persuadait que les misères des travailleurs étaient causées uniquement par leurs oppresseurs ; il ne comprenait pas que la souffrance doit faire partie de la vie sociale comme de celle de chaque individu ; cette erreur de sa jeunesse s'est prolongée jusqu'à sa vieillesse toute blanche.

De retour en ville et chez sa mère, le jeune Henri vivait dans la chambre de ménage et dans l'école comme s'il était tout à fait hors du monde. « La vie extérieure m'était aussi étrangère que si j'avais vécu dans un monde tout à fait différent de celui où j'étais placé. Je croyais tout le monde, tout au moins aussi bon, aussi confiant que je l'étais moi-même. Dès mon enfance, je suis devenu le jouet de ceux qui voulurent se divertir à mes dépens. Il n'était pas dans ma nature de soupçonner le mal de la part de qui que ce soit jusqu'à ce que je fusse forcé d'y croire ou d'en souffrir par ma propre expérience ; en comptant sur la bienveillance

de chacun de mes semblables, bien plus que je n'aurais dû le faire, j'avais aussi en moi une confiance qui dépassait de beaucoup mes forces ; je me croyais propre à une foule de choses, en demeurant absolument incapable de les accomplir.

» De cette manière de voir, il arrivait que j'étais de tous mes camarades le plus maladroit, le plus inhabile à tous les jeux ; mais je n'en demeurais pas moins convaincu que je leur étais supérieur. Plusieurs se moquaient de moi sans relâche ; presque tous m'aimaient à cause de ma bonhomie et de ma complaisance envers eux. »

Albert de Haller fut aussi peu compris que Pestalozzi par ses camarades ; timide et maladroit il souffrit à l'écart ; rappelons en passant que les débuts de Lavater ne firent naître aucune espérance ; le temps et le travail individuel de ces trois hommes de génie révélèrent leurs hautes facultés.

Pendant le cours de ses études élémentaires, on vit toujours Pestalozzi saisir avec une sorte de passion les branches d'enseignement qui répondaient à ses facultés les plus prononcées et rejeter toutes celles qui ne lui offraient aucun attrait. Il dépassait de beaucoup tous les écoliers, en certaines parties, tandis que sous d'autres rapports il restait fort en arrière des plus médiocres. Ses maîtres déclaraient qu'il ne parviendrait à rien, puisqu'il ne voulait s'astreindre à suivre aucune des formes qui lui étaient désagréables ; il ne faisait aucun progrès dans l'écriture et dans l'orthographe, donc il ne serait bon à rien. Mais, un beau jour, il traduisit

sous l'inspection d'un professeur de grec, fort distingué dans la connaissance de cette langue, une harangue de Démosthène avec tant de facilité, quoiqu'il dût savoir encore peu de grec, et avec tant d'âme et d'éloquence que les examinateurs en demeurèrent fort surpris, et que le travail du jeune Pestalozzi fut imprimé dans un journal savant qui paraissait à Lindau. C'était toujours par sympathie, par inspiration, par *intuition*, comme il l'a dit plus tard, qu'il saisissait les difficultés à vaincre; les moyens ordinaires n'étaient guère à son usage dans la marche de ses travaux. — Vinet a dit, en parlant de l'intuition et en s'adressant à un auditoire, composé en grande partie de jeunes personnes, que c'est *la connaissance immédiate des choses de l'esprit*; les femmes, selon ce grand et indulgent penseur, sont particulièrement douées de cette faculté, éminente chez Pestalozzi.

On l'a souvent entendu exprimer le regret de n'avoir pas été contraint à suivre plus régulièrement la marche établie et de n'avoir pas ainsi combattu sa tendance à préférer les choses abstraites ou d'imagination à la pratique et à l'expérience. A cette époque, il régnait dans l'enseignement supérieur à Zurich un esprit funeste à la jeunesse. Bodmer et Breitinger faisaient aimer les choses élevées et parlaient à leurs nombreux auditeurs de dignité morale, de fermeté, de dévouement au devoir et d'amour de la patrie; mais tout leur enseignement était trop idéal et les forces de l'âme ne se développaient nullement par une application salutaire à l'avenir des élèves. Il n'était point question des vertus

domestiques , des devoirs du citoyen , et de ceux du chrétien ; on vantait l'héroïsme des anciens et les beautés de la littérature classique. Athènes, Sparte et Rome devaient offrir les modèles propres à former le caractère des jeunes Suisses ; les qualités nationales des ancêtres , la cordialité , la simplicité , la sincérité helvétique n'étaient nullement honorées, ni proposées à l'imitation de la jeunesse bouffie de sa fausse dignité.

La double influence des écrits de Voltaire et de ceux de Rousseau contribuèrent à amoindrir les bases du caractère national. L'ironie, les sarcasmes et l'incrédulité du premier n'agirent point sur l'âme de Pestalozzi ; mais il se passionna pour l'*Emile*. Voici ce qu'il en a dit : « A l'apparition de l'*Emile* de Rousseau , mon esprit livré à des rêves et forgeant des utopies fut saisi d'enthousiasme par la lecture de ce livre , plein de rêves et d'utopies , encore plus irréalisables que les miens. Je comparai l'éducation domestique que je recevais dans le coin de la chambre de ma mère et celle que j'allais chercher à l'école , avec les plans et les conseils tracés par Rousseau pour son élève imaginaire. Tout ce que je connaissais dans cet ordre de choses m'apparut sous une forme misérable , usée , décrépète ; tandis que la pensée de Rousseau transformait et grandissait toutes ces mêmes choses , en indiquant les moyens d'atteindre le but que l'on devait se proposer. Le système de liberté idéalisée , présenté par Rousseau , excita aussi en moi un redoublement de zèle pour parvenir à étendre le cercle dans lequel j'aurais voulu procurer au peuple de nouveaux et grands avantages. »

Pestalozzi étudiait avec une ardeur incessante les anciens et tous les livres distingués qui venaient à paraître. Il régnait alors parmi les jeunes hommes les plus distingués une fièvre chevaleresque, de laquelle il brûlait par nature, longtemps avant qu'il se décidât à entrer dans l'association fondée par Lavater, Füssly et Fischer.

Leur but était « de redresser les torts, » et par conséquent de faire connaître toutes les exactions, toutes les turpitudes qu'ils parviendraient à découvrir. L'*opprimé* était sacré aux yeux de cette phalange généreuse. Lavater s'était signalé dans la poursuite d'un bailli prévaricateur; Pestalozzi, adolescent, avait agi dans le même esprit, au sein de l'école, en soutenant avec un indigne sous-maître une dispute très-vive, dans laquelle il remporta tout l'honneur du triomphe. Ce succès l'enhardit à suivre la voie qui répondait aux grands traits de son caractère.

Après avoir fait une étude approfondie de l'état de décadence dans lequel l'une des écoles de Zurich était tombée, à cause des vices de son administration, il mit au jour, par une lettre anonyme, tout le mal qu'une enquête sévère ne tarda pas à constater. Mais le jeune enthousiaste n'avait pas été assez habile pour demeurer inconnu en une révélation aussi grave : il fut sommé de nommer les écoliers qui lui avaient fourni des renseignements accusateurs; il refusa. Menacé d'un châtiment sévère il s'enfuit à la campagne, auprès de la famille de sa mère. Cette première expérience de la vie publique ne diminua nullement son ardeur à se mêler du combat entre l'injustice et la faiblesse.

Il était tout à fait préparé à entrer dans la ligue des jeunes gens, dont la chaleureuse témérité allait jusqu'à attaquer les empiétements du gouvernement sur les franchises des campagnards. Un cri d'indignation retentissait à ses oreilles dans les villages qu'il aimait à parcourir ; désertant les rangs des bourgeois de Zurich, auxquels il appartenait par la naissance, il embrassa la cause des agriculteurs et des industriels, vraiment méconnue à cette époque par les magistrats patriciens.

Pestalozzi avait achevé ses études dans les classes publiques et conservait l'intention de se vouer au ministère du St. Evangile, idée que ses visites à son vénérable aïeul avaient naturellement développée et nourrie ; mais un essai malheureux le dégoûta de la prédication ou plutôt contribua à lui faire préférer l'étude du droit à celle de la théologie. Il était demeuré court à plusieurs reprises : il n'avait pu venir à bout de réciter l'Oraison dominicale ; quelques narrateurs vont même jusqu'à dire qu'il prit en chaire un fourire nerveux. Quoiqu'il en ait été, il délaissa le service de l'Eglise, qui lui semblait moins favorable à ses plans philanthropiques que le grand roulis des affaires publiques. Il s'associa avec un jeune juriste, nommé Bluntschli, qui, devenu son ami intime, lui dévoila avec une entière franchise ses faiblesses et les écueils qu'il rencontrerait dans le train du monde. Les deux amis réussirent plus d'une fois à redresser quelques abus, à dévoiler quelques tromperies ; mais, tout en combattant pour le salut moral de la République, ils ne tardèrent pas à se convaincre que tous les torts ne venaient pas de ceux qui

gouvernement , et que l'une des sources abondantes du mal se trouvait au sein des administrés eux-mêmes. Ils eurent surtout à condamner le peuple de ce que , dans les élections , « après avoir juré de nommer le meilleur citoyen, il trouvait toujours quelque motif pour élire le plus mauvais ; » mais , répétait Pestalozzi , la cause principale de la misère matérielle du peuple c'est sa misère intellectuelle, et diminuer cette dernière était , après chaque déception , le but auquel il persistait à consacrer toute son existence.

La mort vint séparer les deux associés. Une maladie de langueur enleva Bluntschli. Comme Lavater, Pestalozzi versa de chaudes larmes, près du cercueil de ce compagnon de jeunesse. Les derniers conseils de l'agonisant furent d'une prophétique sagesse. « Je meurs, je te laisse livré à toi-même ; mais , je t'en supplie , ne te jette pas dans des entreprises où tu serais entraîné trop loin par ta bonté et ta confiance dans les hommes. Cherche une carrière paisible et ne t'aventure pas sans t'associer un homme qui te soit dévoué et qui connaisse bien la pratique des affaires. Sans un tel secours , tu risques de t'égarer dans des essais imprudents qui compromettront le bonheur de ta vie. »

Pestalozzi demeura convaincu de la justesse des prévisions de son ami ; il se promit de suivre ses conseils ; mais sa vie tout entière prouva que la source de ses épreuves était au fond de son âme et qu'il ne chercha point assez à lutter contre le mal, si fidèlement signalé.

L'ardeur qu'il avait mise à ses études nuisit à sa santé. A son tour il tomba gravement malade : les mé-

decins lui ordonnèrent l'air de la campagne et un changement total dans la direction de ses travaux. Il avait publié son premier ouvrage : *Essai sur la législation de Sparte*; d'autres écrits sur des matières appartenant à la jurisprudence-étaient prêts à être publiés; il les jeta au feu. En avançant dans la connaissance des hommes et des lois, Pestalozzi avait conclu qu'il ne pourrait nullement atteindre à son but suprême, l'amélioration du sort de la classe souffrante, la diminution des maux qu'elle avait à supporter. Toute place lui serait refusée, toute influence disputée, s'il persistait à vouloir se mêler aux rangs des hommes qui dirigent les affaires publiques et dont l'intérêt est de travailler, en une certaine mesure, à l'asservissement du peuple; il le croyait victime, bien plus qu'associé de la misère commune, par la propagation du mal que chaque cœur humain recèle ! Pestalozzi s'est plaint dans sa vieillesse du tort qu'il se fit à lui-même en se livrant avec trop de passion et d'espoir à ses rêves d'amélioration de la société, dans sa partie la moins éclairée, la moins développée. Deux passages du Psaume LXXXII expriment parfaitement ce que voulait Pestalozzi : « *Faites justice au petit et à l'orphelin; faites justice à l'affligé et aux pauvres. — Délivrez le petit et le pauvre, et les retirez de la main des méchants.* » Il reconnut que les moyens à déployer demeureraient fort au-dessous de l'étendue de la tâche; mais alors, pas plus que dans ses années de jeunesse et de nobles illusions, on ne l'entendit signaler la vraie, l'irréremédiable cause du mal universel, la première chute de l'homme.

« Je veux être maître d'école, s'écria-t-il, après avoir dit adieu au labyrinthe des lois et de leurs applications fautives. » Les tendres souvenirs des écoles de village où l'avait conduit son vénérable aïeul, le saisirent au cœur. Il quitta la ville et vint se reposer chez un oncle de sa mère, le docteur Hotze, dans un lieu charmant, près de Ritterschweil. Ici, l'école cessa de lui suffire ; un nouveau rêve captiva sa pensée : il voulut commencer par les travaux de l'agriculture qui l'absorbèrent entièrement ; il les considérait comme le meilleur moyen de s'associer à la vie du peuple et de rendre efficace et facile l'enseignement domestique et paternel qu'il désirait mettre en pratique. Tout devait, en lui, converger vers le but poursuivi dès sa jeunesse. « Depuis longtemps, dit-il, depuis mes années d'adolescence, mon cœur battait, entraîné comme par un courant rapide, vers le même but ; tarir la source de la misère du peuple, le relever de l'abaissement où je le voyais tombé. En vivant dans un pays et dans un temps où les jeunes hommes les plus distingués travaillaient de concert et avec zèle à diminuer les maux des classes inférieures, je m'empressai, en disciple d'un Bodmer et d'un Breitinger, d'agir en contemporain des Escher, Iselin, Hirzel, Tschann, Wattenwyl, Graffenried, Fellenberg et de tant d'autres qui s'efforçaient aussi de remonter à la source des misères de la patrie, afin d'y porter de prompts remèdes. Nous avions à tirer nos compatriotes d'un état si complet, d'abandon, d'incapacité et de faiblesse qu'il leur était presque impossible d'agir en créatures de Dieu et en citoyens dignes de porter ce titre. »

L'école rurale était donc , pour le moment , le point de mire de Pestalozzi ; nous citerons ici une page de l'excellente notice publiée dans le Journal d'Yverdon , en 1843, par M. de Guimps, l'un des élèves du célèbre institut fondé dans cette ville.

« Pestalozzi ne se faisait aucune idée des difficultés de l'entreprise ; il ne connaissait ni la comptabilité , ni la pratique de l'agriculture ; il ne voyait ni la faiblesse de ses ressources , ni son incapacité pour administrer ; ses illusions étaient telles que, dans la réalisation de son plan, il croyait pouvoir trouver pour lui-même un gagne-pain assuré.

» Dans ce temps-là, Tchiffeli s'était acquis une grande réputation d'agronome par ses expériences dans son domaine de Kirchberg, près de Berne ; c'est auprès de lui que Pestalozzi alla faire son apprentissage ; il y resta un an, travaillant beaucoup, recueillant des théories, des procédés, des conseils, des directions pour l'entreprise qu'il méditait. Il y étudia surtout la culture de la garance, innovation alors en grand honneur, dont la réussite était considérée comme démontrée, qui donnait généralement les plus brillantes espérances, et qui attirait une grande considération à Tchiffeli et aux autres Berinois qui l'avaient introduite.

» Enfin, il revint chez lui le cœur plein de courage et d'espérance, la tête farcie de nouvelles théories agricoles, de plans d'exploitation, d'idées justes mais isolées, de vues ingénieuses mais incomplètes. Il s'associa à une riche maison de commerce de Zurich pour entreprendre la culture de la garance, et il employa son patrimoine à acheter le domaine de Neuuhof, en Argovie ; il avait alors vingt-deux ans. Ses biographes ne racontent pas quand et comment il avait perdu sa mère. »

CHAPITRE II.

Mariage de Pestalozzi. — Son premier établissement de bienfaisance à Neuhof. — Sa ruine et ses essais littéraires.

Au milieu des études laborieuses et matérielles auxquelles Pestalozzi se livrait avec ardeur, son âme s'épanouissait dans le monde des affections romanesques ; il était amoureux de la sœur de l'un de ses amis. Anna Schultess, fille d'un opulent négociant de Zurich, avait captivé son cœur ; mais elle était belle , elle devait être riche ; comment le pauvre philanthrope aurait-il pu prétendre à sa main ? Il l'obtint cependant , et ce fut après avoir loyalement exposé à son amie toutes les chances que sa compagne aurait à courir.

Une lettre d'amour de Pestalozzi est trop intéressante, et celle qui a été publiée après sa mort par le docteur Niederer trop importante pour que nous ne la donnions pas à nos lecteurs.

Ma chère , mon unique amie ,

C'est le soin de notre vie future , c'est celui de notre bonheur , ce sont nos devoirs envers notre patrie et nos descendants , ce sont les exigences et les difficultés de la vertu qui

nous appellent à suivre les directions du seul guide assuré , la Vérité.

Je dois donc vous faire part de mes premières et sérieuses considérations à l'égard des circonstances dans lesquelles les jours solennels qui viennent de se passer nous ont placés, et je vous parlerai avec une entière franchise. Je suis heureux de savoir que mon amie sentira qu'il y a plus de véritable amour dans l'exposition sincère que je dois lui présenter, que dans les entraînements aimables auxquels se livre aisément un cœur trop épris pour qu'il lui soit possible de contenir l'expression de sa joie.

Chère amie, avant toute chose, je vous dirai que pendant ces premiers jours de bonheur, je viendrai moins souvent chez votre frère; il est dans mon devoir de diminuer le nombre des visites que j'aime à lui faire. Je ne puis cacher assez les sentiments qui remplissent mon âme; toute mon habileté consiste à fuir les observateurs qui ne me verraient point passer la moitié d'une soirée près de vous, sans que le moins habile n'eût deviné ce qui m'occupe. Nous nous connaissons assez intimement, chère amie, pour qu'il nous soit impossible de manquer de droiture et de délicatesse; je viens donc vous proposer une correspondance dans laquelle nous userons d'une entière franchise, écrivant comme si nous conversions, et, par conséquent, repoussant la plus légère dissimulation.

Bien chère Anna, les défauts qui me paraissent en moi les plus importants à considérer à l'égard de ma vie future sont l'imprudence, l'imprévoyance, le manque de présence d'esprit dans les moments *probables*, où quelque changement grave viendrait à surgir dans mon existence. J'ignore si mon désir de vous les faire bien connaître ne vous portera pas à les juger plus sévèrement que ne le feraient peut-être la réflexion et l'expérience acquise. Ils sont cependant assez prononcés pour que je ne puisse les cacher à une personne que

j'aime ; ces défauts-là doivent donc être sérieusement pesés , sérieusement examinés.

J'en ai encore d'autres qui , d'après mon propre jugement, sont de nature à blesser un cœur aimant et un esprit délicat.

Je loue et je blâme, je me livre à l'antipathie et à la sympathie de façon à dépasser les bornes posées par la raison ; je tiens beaucoup trop fortement à certaines choses , estimées par moi au-dessus de leur valeur réelle ; les malheurs qui atteignent ma patrie ou mes amis me rendent aussi malheureux. Réfléchissez sérieusement à toutes ces faiblesses ; il viendra des jours où la sécurité et la paix de mon âme en seront troublées. Lors même que l'accomplissement de mes devoirs ne viendrait pas à en souffrir , je n'aurais cependant pas la force d'âme de supporter ces grandes contrariétés , ces événements imprévus et pénibles avec la sagesse qu'il faudrait leur opposer.

Je n'ai pas besoin de vous parler de ma coupable négligence, de mon insouciance en tout ce qui concerne les choses de peu d'importance ; on s'en aperçoit dès le premier coup-d'œil. Je dois aussi vous déclarer, bien-aimée , que mes devoirs envers ma patrie me semblent devoir dominer ceux qui me lieront à ma femme ; je désire être le meilleur des maris , mais je serais inexorable envers les pleurs que pourrait verser ma compagne chérie , dès qu'elle chercherait à me détourner seulement un peu, de mes devoirs de citoyen.

Ma femme doit être ma confidente et prendre part à toutes mes décisions , à mes actions les plus intimes. Une grande simplicité règnera dans la tenue de ma maison.

Encore un point à traiter entre nous. Ma vie ne saurait s'écouler sans que je ne me livre à quelque entreprise sérieuse et de grande portée ; je suivrai le conseil donné par le berger Ménalque (allusion à une idylle de Gessner), je me vouerai , dès l'entrée , au service de mon pays. La crainte des hommes ne m'empêchera nullement de parler quand je

croirai devoir le faire; mon cœur appartient avant tout à la patrie, et tout ce que j'entreprendrai se fera en vue d'alléger les maux et la misère du peuple. Quels seront les résultats des entreprises que je me sens pressé d'accomplir, quels en seront les dangers pour vous-même, c'est ce que je ne puis dire; mais il importe que je ne vous dissimule aucune des chances que vous auriez à partager.

Je vous ai parlé franchement de mon caractère et de mes tendances; réfléchissez. Quand les choses que j'avais à cœur de vous dire viendraient à diminuer votre bienveillance pour moi, vous m'en estimerez peut-être davantage; vous trouverez quelque générosité dans le courage qui me porte à ne point craindre d'agir contre l'accomplissement de mes vœux les plus chers.

Voyez donc si vous pouvez donner votre cœur à un homme de mon caractère et dans la position où je suis aujourd'hui.

Je vous aime si profondément que ce n'est pas sans effort que je viens de tracer ces lignes. Je crains de vous perdre, plusieurs fois j'ai voulu me taire; mais ma conscience me crie que je serais un séducteur et non un ami dévoué si je me permettais de cacher à celle que j'aime de tout mon cœur un trait de mon caractère ou de mes circonstances dont la découverte pourrait la rendre malheureuse. Je me réjouis d'avoir dit toute la vérité; je ne me suis point enveloppé d'une chrysalide ou couvert d'un masque; je ne vous ai caché aucune des douleurs, aucun des dangers attachés à mon avenir; je n'ai rien gardé pour moi.

Assurément de telles confidences ne pouvaient que hâter le jour où la jeune personne aimée de Pestalozzi serait heureuse et fière de lui appartenir. Anna Schultess était digne d'embrasser avec lui la noble tâche qu'il se proposait d'accomplir; mais elle eut beaucoup à souffrir

et sans être soutenue par un enthousiasme aussi persévérant ou des illusions aussi grandes ! Elle eut quelques obstacles à vaincre pour obtenir le consentement de sa famille ; enfin le 24 janvier 1769 , le mariage fut célébré , et Pestalozzi , en conduisant sa jeune femme à Neuhof , s'estima le plus heureux des hommes.

Mais , hélas ! le manque d'ensemble et de prévoyance qui caractérisa presque tous ses travaux ne tarda pas à se faire sentir. La culture de la garance avait été entreprise sur une très grande échelle , grâce aux capitaux fournis par une maison de commerce de Zurich ; Pestalozzi se hâta d'acheter cent arpents de terre , qui n'avaient encore servi que de pâturage , dans l'intention d'y faire construire plusieurs bâtiments. Ce plan était blâmé par les amis de l'imprudent ami des pauvres ; ils n'approuvèrent pas davantage le choix d'un associé dont le caractère inspirait peu de confiance et qui n'était point aimé dans la contrée. Chose étrange , il persista dans cette funeste préférence , et bientôt s'en trouva fort mal. Des bruits fâcheux ne tardèrent pas à se répandre sur l'administration du domaine de Neuhof et sur la création de celui que Pestalozzi espérait mettre en bon rapport en s'obstinant à élever des bâtiments qui devaient demeurer inutiles. Son imagination lui faisait voir le terrain infertile couvert de garance florissante , et les maisons remplies d'enfants et d'ouvriers sur lesquels il commencerait la réforme sociale à laquelle il voulait consacrer sa vie.

Une triste réalité vint se mêler à ces beaux rêves ; la maison de Zurich , inquiète de la marche des affaires de

Neuhof, y envoya une commission chargée d'examiner l'état des choses : le terrain fut déclaré tout à fait impropre à la culture de la garance, les bâtiments mal construits et sans à propos ; les sommes confiées furent redemandées à Pestalozzi, qui ne chercha point à se justifier, et fut traité personnellement avec tous les égards auxquels il avait droit. Il demeura convaincu que l'entreprise n'était pas absolument mauvaise, mais il n'essaya pas de faire partager son opinion à cet égard ; il s'est expliqué, en ces termes, dans le *Chant du cygne*, sur les premiers faux calculs de sa philanthropique activité.

L'entreprise, en elle-même, n'était pas absolument manquée ; le prix de la garance, que j'avais achetée à 10 florins le quintal, est aujourd'hui de 500 à 400 florins ; mon terrain, en dépit de sa fâcheuse apparence, était bon et pouvait être amélioré. La cause de la chute de mon entreprise doit se chercher ailleurs ; en moi-même, qui me reconnais incapable dans la région des choses pratiques. Chacun aurait pu réussir, mais non pas moi. Le beau rêve de ma vie, l'espoir de voir s'étendre autour de moi un cercle d'activité et de bienfaisance qui chercherait son appui dans une vie active, paisible et domestique, était complètement évanoui. Je demurai seul et inhabile au milieu des bâtiments commencés, et de l'espace que ma pensée avait agrandi sans cesse, parce que j'avais créé et dirigé sans être propre à le faire. Ma femme, profondément affligée, ne se découragea pas plus que moi, et ne renonça pas plus que moi au projet de consacrer notre temps, nos forces et ce qui restait de notre fortune à l'instruction et à l'amélioration des mœurs de la classe indigente.

En vérité, les prévisions de Pestalozzi sur les chances

pénibles que ses vastes plans préparaient à sa femme furent bien promptement réalisées. La garance abandonnée, Pestalozzi demeuré seul ne renonça pas sur le champ à toute idée d'entreprise agricole, moyen auquel il espérait encore devoir la possibilité de réaliser ses plans de charité et d'éducation. Il voulut essayer une fromagerie; il ensemença de sainfoin ses champs en friche; nouveaux mécomptes, nouveaux revers, et décision de ne semer que dans le cœur des enfants pauvres et de ne cultiver que leur intelligence.

Les champs et les bâtiments que l'industrie devait vivifier furent bientôt destinés à loger et à nourrir directement des *pauvres*.

Pestalozzi entra en campagne pour rassembler les enfants affamés et déguenillés, qu'il lui fut aisé d'appeler près de lui, et qu'il s'en allait chercher le long des grandes routes. C'était un voleur d'enfants d'une nature particulière! Non-seulement il voulait élever sa nouvelle famille, mais, en partageant son pain, il se proposait de vivre, à son tour, de la vie de l'indigent, afin d'apprendre au mendiant à devenir et à demeurer avec lui honnête homme, bon citoyen, membre régénéré de la société humaine. Sur ce terrain, Pestalozzi était l'homme pratique par excellence, celui à qui d'autres n'avaient rien à enseigner. Les enfants, groupés autour de lui à Neuhof, furent donc les premiers qui le nommèrent leur *père*, et, chose belle et touchante, c'est au même lieu qu'il vint mourir, aimant toujours les enfants et ses frères en la chair, pauvres et délaissés,

soupirant après le repos dans lequel il entra chargé d'années et de fatigues.

Mais au milieu de ses enfants adoptifs, son attention se portait sur son fils, petit garçon de trois ans, qu'il avait nommé Jacobli; cet enfant lui servait de sujet d'étude journalière; quelques fragments du journal dans lequel il annotait ses observations ont été conservés; on y trouve les premiers rudiments de la méthode éducative qu'il s'efforça d'appliquer et de propager plus tard.

Ce fut en 1775 que le rassemblement des pauvres devint assez considérable à Neuhof pour qu'il pût être qualifié d'institut. Pestalozzi, averti par ses premiers revers, s'était appliqué à tracer le plan qu'il se proposait de suivre, et il le fit avec assez de sagesse pour être encouragé à le mettre en pleine activité à l'aide de généreux prêts qui lui furent offerts par les villes de Berne et de Bâle, et, en particulier, par le banquier Iselin. Il avait demandé que les fonds accordés le fussent sans intérêt, pendant un certain nombre d'années.

Les cinquante premiers écoliers furent recueillis parmi les enfants les plus pauvres, les plus abandonnés; la plupart de ces enfants, déjà profondément vicieux et hostiles à l'ordre et au travail, lui préparaient des déceptions nombreuses sans qu'il en eut le moins du monde calculé la vraisemblance et la portée. « Je connaissais, a-t-il dit plus tard, le chemin que j'ai suivi aussi peu que je me connaissais moi-même; j'y marchais sans savoir où il me conduirait. »

A ses yeux le travail, bien dirigé par un bienfaiteur,

devait donner les résultats les plus satisfaisants ; les pauvres enfants tout à fait étrangers à ce nouveau régime ne pouvaient manquer d'en ressentir les heureux effets et leurs progrès seraient rapides. Il cherchait à combiner le travail dans les champs , la filature du coton et d'autres travaux manuels à exécuter pendant la mauvaise saison , puis enfin l'enseignement ou l'instruction proprement dite. Bien penser, bien raisonner, bien calculer et bien parler, telles étaient déjà les bases de l'instruction élémentaire donnée par Pestalozzi. Il se promenait au milieu de ses élèves en s'entretenant avec eux , et savait soutenir leur attention par l'imprévu de ses questions et les développements qu'il donnait à ses pensées.

Pestalozzi ne croyait guère aux effets heureux des établissements de bienfaisance : la charité qui enferme et qui instruit régulièrement et pédagogiquement l'enfant des classes pauvres lui semblait un palliatif bien plus qu'un moyen de régénération. Son respect pour les dispositions et les talents particuliers à chacun , son désir passionné de parvenir à mettre sur la voie du développement intellectuel les facultés étouffées par la misère , le portaient à souhaiter avant tout le triple enseignement des travaux agricoles, des travaux industriels qui , à ses yeux , favorisaient une sorte d'aptitude générale à se tirer d'affaire en toutes choses , et de la vie domestique avec ses devoirs journaliers. Il n'admettait pas l'exclusion de l'un de ces trois moyens de culture humanitaire , mais c'est à l'agriculture qu'il donnait la préférence.

L'industrie était dangereuse à ses yeux, parce qu'elle tend à diminuer les affections naturelles, développe l'esprit aventureux et mercantile, et qu'elle n'offre pas, dans les moments de détresse, les consolations ou les secours attachés aux travaux de la campagne.

« Pénétré, dit-il, d'un amour de la patrie qui me portait à souhaiter l'impossible, et qui me faisait soupirer après le relèvement de la dignité morale et de la force que chaque homme possède en lui-même, j'essayai les moyens les plus forts, les plus énergiques pour renouveler ce qui me semblait devoir l'être ; je comptais surtout sur le bonheur du foyer domestique. Ces idées émouvaient profondément mon cœur et me pénétraient du sérieux de mes devoirs envers les pauvres et les malheureux ; nous sommes appelés à mettre en œuvre tous les moyens que la religion, la qualité de citoyen et notre force individuelle placent en nos mains pour leur faire comprendre ce que veut dire ce mot plein de bénédictions : *L'homme a été créé à l'image de Dieu...* il doit donc vivre et mourir comme un enfant de Dieu, ne point se borner à s'instruire mécaniquement, mais parvenir au développement de ses forces morales, de la force de Dieu en lui, forces qui l'élèvent non-seulement au-dessus du bœuf qui creuse un sillon, mais de l'homme vêtu de pourpre et de soie qui végète misérablement au-dessous de sa destination primitive. »

Pestalozzi a constamment souffert du manque d'accord entre ses plans et ses forces ; il s'est constamment senti hors d'état de parvenir à faire ce qu'il voulait, parce qu'il partait de l'idéal pour agir dans la réalité.

Une sorte de paradis perdu à reconquérir assiégeait sa pensée ; nul n'a senti plus profondément la chute de l'homme, nul n'en a plus souffert et ne s'est plus généreusement consacré à en diminuer les conséquences, à *surmonter le mal par le bien* ; mais sa noble ambition l'a aussi constamment égaré ; il n'a pas bien compris ce que devait être dans la vie de l'homme pécheur la seule chose nécessaire.

Nous sommes maintenant dans une phase de sa carrière où son dévouement fut porté à l'extrême ; l'ingratitude grandit autour de lui en proportion des sacrifices accomplis. Les enfants à régénérer se montraient ouvertement rebelles ; accoutumés au vagabondage, ils répugnaient au travail et préféraient leur première existence à celle du foyer paternel où leur généreux ami les avaient conviés. Pendant quelque temps cependant, toutes choses avaient semblé répondre à ses espérances ; puis *le mal* poussa de nouvelles racines. Une fois habitués à ne plus souffrir de la faim, les enfants et les parents auraient aimé à recevoir bien davantage ; leurs prétentions grandissant chaque jour, le murmure dominait la reconnaissance.

Chaque dimanche on voyait accourir des pères et des mères qui venaient ouvertement se plaindre ; il n'était pas rare que le but de leurs visites fût l'enlèvement de leurs enfants, vêtus de leurs habits du dimanche ; la nuit ou l'obscurité du brouillard favorisait ces fuites impies ; ainsi s'évanouissaient pour l'hôte généreux la paix et la sanctification du jour du repos.

Les déceptions dans l'ordre matériel n'étaient pas

moins grandes que dans l'ordre moral. Pestalozzi n'était pas capable de diriger convenablement la filature et le tissage qu'il avait mêlés aux travaux de la campagne ; il n'entendait rien à la vente de ses produits ; trompé, puis indigné des abus de confiance que sa trop bonne opinion des hommes l'avait empêché de prévoir, il tombait dans une défiance exagérée, état trop étranger à ses sentiments habituels pour qu'il pût être de longue durée.

D'année en année les ressources de Neuhof diminuaient ; le gouffre creusé dès l'entrée de l'établissement acheva d'engloutir les fonds confiés par l'amitié et par l'estime qu'inspirent toujours les caractères généreux.

La dot de M^{me} Pestalozzi était de même sacrifiée et, après cinq ans de mariage, cette femme dévouée se voyait réduite à subir la misère, la pauvreté dans toute leur tristesse ! Sa fortune à venir avait, presque toute entière, suivi sa dot ; elle avait tout cédé, tout donné. L'altération de sa santé aggravait sa position ; elle était malade et privée, sous son toit désolé, des secours journaliers dont elle avait besoin.

Pestalozzi pouvait maintenant parler de l'indigence avec une entière connaissance de cause ; la courageuse sincérité de sa lettre d'amour revient en mémoire lorsqu'on le voit si promptement réduit à reconnaître la vérité des prédictions ou plutôt des avertissements donnés à sa fiancée : « Je serais inexorable envers les pleurs que pourrait verser ma compagne chérie, dès qu'elle chercherait à me détourner, seulement un peu, de mes devoirs de citoyens..... Quels seront les résultats des entreprises que je me sens pressé d'accomplir, c'est ce

que je ne puis dire, mais il importe que je ne vous dissimule aucune des chances que vous auriez à partager.»

Maintenant, Pestalozzi savait comment on tombe dans la dépendance, comment on devient un fardeau pour la société parce que l'on a manqué d'ordre, de savoir-faire, de sagesse; comment les plus nobles intentions peuvent amener notre ruine, comment enfin du bien peut résulter le mal. Il avait construit sa *tour* sans *en calculer la dépense* et selon la parole du Sauveur on s'écriait : *cet homme a commencé à bâtir et n'a pu achever*. Cette tour, si tôt écroulée, avait été commencée avec des matériaux confiés par ses amis, abandonnés par la mère de son fils. C'était en vérité une aggravation bien sévère au désastre domestique qui s'étendait jusqu'à la privation des choses les plus nécessaires; le pain, le bois même manquaient dans la demeure livrée au prochain avec une incurie si étonnante; un seul enfant souffrait du froid et de la faim; sa jeune mère, naguère belle et riche, pleurait en silence en le serrant dans ses bras amaigris. Les amis de Pestalozzi vinrent de nouveau à son aide; lui-même était devenu le pauvre à soulager. Plusieurs cependant évitaient de le voir. Que dire à un homme ainsi tombé et par sa propre faute? Aux yeux d'un grand nombre on distinguait clairement, au bout de sa carrière, l'hôpital ou la maison des aliénés; les esprits vulgaires se moquaient ouvertement de lui : le dernier des manœuvres en sait plus que lui, disaient-ils. Il a prétendu aider les autres; dès qu'il saura gagner son pain on le croira digne de grandes choses... qu'il se sauve lui-même; ensuite on l'écouterà

quand il annoncera qu'il peut diminuer la misère du peuple. « Mais, au milieu des risées et des sarcasmes dont je devins l'objet, s'écrie Pestalozzi, le bouillonnement de mon cœur ne se calmait point. Il battait toujours de même ; il aspirait toujours au même but, le soulagement des misères du peuple ; je voulais toujours en chercher, en tarir la source ; mes forces, loin de s'affaïsser, grandirent par l'effet de ma propre misère ; mon malheur me fit sentir encore plus vivement l'à propos, la nécessité de la réforme à opérer. »

Accablé par la ruine de ses biens terrestres, malade en voyant languir sa femme et son fils, Pestalozzi écrivit ces mots pleins de tendresse et de grandeur chrétienne ; ils résument le secret de sa vie et de sa force intérieure ; ils expliquent le caractère de sa charité, insensée selon le monde, pleine d'illusions et d'imprudence, mais qui sans doute aurait porté des fruits meilleurs et plus durables, si, dans la plus florissante époque de sa vie, la science qui enfle et la célébrité qui trompe ne l'avaient éloigné du but poursuivi avec tant d'ardeur et de dévouement.

« Le chrétien reconnaît, par la doctrine de son maître, qu'il doit au bien de ses frères le sacrifice de sa fortune et celui de sa personne ; il ne considère point comme un *droit* la haute prétention de se consacrer au service de Dieu et de ses semblables, mais il pense que tout ce qu'il a reçu lui est confié par Dieu, et que tous les biens, tous les dons placés en ses mains doivent être administrés par l'amour et par la reconnaissance. »

C'est en 1780 que la chute de l'établissement agricole

de Neuhof ouvrit une phase nouvelle dans la vie de Pestalozzi. Seul, désœuvré, bien malheureux sans doute, il était naturel que sa plume lui vînt en aide et qu'elle traçât quelques-unes des hautes pensées qui se succédaient en lui; mais il avait perdu l'habitude d'écrire; il avait oublié l'orthographe; depuis treize ans il n'avait pas ouvert un livre. Ce ne fut donc pas sans efforts qu'il écrivit, sans songer à les publier, les *Soirées d'un solitaire*, pensées éparses sur lesquelles Herder a porté un jugement fort remarquable. « Ce sont des fruits du passé contenant les semences de la vie future de Pestalozzi; c'est le programme et la conclusion de sa vie pédagogique. » Ces pensées ont été publiées par fragments, pour la première fois, dans les *Ephémérides d'Iselin*. Nous en citerons quelques-unes.

L'exercice augmente les talents. Il ne faut pas exercer les forces intellectuelles de l'enfant en les dirigeant sur des objets lointains, avant de les avoir fortifiées par l'étude des objets à sa portée.

Il y a égalité dans l'humanité tout entière, envisagée dans son essence; il n'y a qu'une seule voie pour la conduire au but. Le développement des talents de tous doit avoir pour résultat une sagesse humaine pure. Cette culture universelle doit servir de base à celle de chaque classe de la société.

L'homme est le centre d'un cercle de savoir qui s'agrandit concentriquement.

La foi en Dieu sanctifie et resserre le lien qui unit les enfants aux parents, les sujets aux princes. L'incrédulité rompt tout lien, anéantit toute bénédiction.

Le péché est la source et le résultat de l'incrédulité; il consiste à agir contre le témoignage interne du juste et de l'injuste; il est la perte de la piété filiale envers Dieu.

La liberté repose sur la justice et celle-ci sur l'amour ; on peut dire, par conséquent, que la liberté repose sur l'amour.

La source de la justice et de toute bénédiction terrestre, la source de l'amour et de la fraternité jaillissent de la grande pensée que nous sommes enfants de Dieu. L'oubli de Dieu , le mépris des relations filiales des hommes avec leur créateur sont le poison qui détruit toute efficacité bienfaisante des mœurs, des lumières et de la sagesse. Aussi, la perte de cet amour filial de l'humanité pour Dieu est-elle le plus grand fléau du monde, vu qu'elle rend impossible tout enseignement paternel de Dieu et le rétablissement de cette piété filiale qui est , sur la terre , la rédemption des enfants de Dieu.

Pestalozzi était si fort en dehors de la pratique et du calcul appliqué aux premiers besoins de la vie que l'idée d'écrire *pour vivre* ne lui venait pas ; lui qui ne rêvait qu'aux heureux résultats que peuvent amener le travail et le développement de l'intelligence, en vue de l'extinction de la pauvreté et de l'ignorance, il languissait dans l'oisiveté ; il acceptait l'aumône de la main de ses amis ; il se perdait dans la profondeur de ses pensées et ce fut par une circonstance tout à fait bizarre et inattendue qu'il sortit de cette inaction déplorable.

On s'occupait à Zurich de l'organisation d'un service de garde pour les portes et pour l'hôtel de ville. Cette innovation fit vibrer dans le cerveau de Pestalozzi une corde grave et puissante, l'amour des institutions anciennes, le respect pour les mœurs ou les coutumes des ancêtres. Il tourna le plan en ridicule, et le libraire Füssli reçut le fruit de sa verve comique. Celui-ci laissa ce papier sur sa table ; un curieux le parcourt et s'écrie que l'homme qui écrit de la sorte n'a besoin que de sa

plume pour gagner son pain. Encouragé par ce jugement impartial et par les sollicitations de Füssli, Pestalozzi songea sérieusement à écrire. « Je ferais, dit-il, des perruques si elles pouvaient procurer du pain à ma femme et à mon enfant ! » Et jusque-là ce moyen si naturel et si facile ne lui était pas venu à l'esprit !...

Pestalozzi se défiait si fort de lui-même qu'il se mit à lire les contes de Marmontel dans l'intention d'y puiser des inspirations et de suivre un bon modèle ; impossible d'imiter en rien cet ouvrage élégant, peinture d'un monde factice ; fausse route bientôt abandonnée.

Les marges d'un vieux livre de compte se couvrirent peu à peu de l'une de ces compositions dont l'apparition fait époque et dont le souvenir s'attache à jamais au nom de leur auteur. Le roman populaire devait être créé par Pestalozzi ; n'avait-il pas vécu avec les enfants, les familles et les ouvriers du village ? La campagne n'était-elle pas le monde qu'il avait étudié après avoir secoué la poussière de la science ? Nul jusqu'à lui n'avait aussi tendrement aimé le peuple ; c'est pour lui qu'il devait écrire et c'est en parlant de lui qu'il devait rencontrer la gloire littéraire, celle qui couronne au début, tout écrit d'une incontestable supériorité.

CHAPITRE III.

Léonard et Gertrude.

Après avoir écrit selon son cœur *Léonard et Gertrude*, Pestalozzi présenta timidement son livre à l'un de ses amis, littérateur fort médiocre si l'on juge de lui par le jugement qu'il porta de cet ouvrage excellent. Cet homme ne discerna pas mieux le feu sacré que ne le firent les auditeurs de *Paul et Virginie*, alors que Bernardin de St.-Pierre en essaya la lecture devant le cercle choisi dont il désirait obtenir le suffrage; Bernardin de St.-Pierre était rentré chez lui le cœur navré. Pestalozzi consentit sans effort à confier son manuscrit à l'ami, sans doute bon juge, qui devait le corriger.

Le malencontreux Mécènes ne tarda pas à rendre à Pestalozzi son œuvre, modeste et classique en son genre nouveau; à son tour, l'auteur mal compris, se montra mécontent. Il ne retrouva plus son village et ses belles prairies, sa Gertrude et son Léonard; la vérité, la vie, le charme qui font croire à la réalité d'une fiction s'étaient évaporés. Ce roman de la nature, dans lequel on avait introduit des formes littéraires, était entièrement

défiguré par les soi-disantes beautés de l'art et, l'ordre glacial introduit dans ces scènes rustiques palpitantes d'intérêt. Pestalozzi allait croire une seconde fois qu'il n'avait point réussi ; mais un autre ami lui tendit de nouveau sa main cordiale et intelligente ; c'était encore le banquier Iselin, qui, après lui avoir ouvert sa bourse et pardonné la perte de son argent, le soutint à l'entrée de sa carrière d'auteur. A lui le mérite d'avoir compris la valeur du modèle de tous les bons livres populaires revêtus de la forme dramatique, ouvrages dont le nombre est encore bien restreint.

Il engagea l'auteur à dépouiller tous ses personnages des habits d'emprunt et du langage pédantesque dont le faux goût les avait revêtus ; le clinquant fut jeté au loin et l'or pur remis en lumière. Iselin corrigea les fautes de langage, et ce fut lui qui décida un libraire de Berlin à publier *Léonard et Gertrude*, dont celui-ci paya six thalers (24 francs) la feuille, prix bien au-dessus des espérances de Pestalozzi. Son nom, qui n'était alors connu que dans sa patrie, ne tarda pas à être cité dans des contrées assez lointaines ; son livre fut traduit en plusieurs langues ; il attira l'attention des grands juges et des princes amis des lettres. La société économique de Berne se montra magnifique en lui offrant un don de cinquante ducats et une médaille d'or de même valeur, destinée à récompenser les services rendus à la patrie. Une foule de personnages importants cherchèrent à faire la connaissance de l'auteur de *Léonard et Gertrude* ; l'humble paysanne, la fidèle et laborieuse mère de famille devint à la mode comme le

furent plus tard Valérie, Ourika ou tout autre héroïne du grand monde ; mais le succès de Pestalozzi lui valut des marques de distinction plus solides ; nous en citerons quelques-unes.

Le comte de Zinzendorf, ministre d'Autriche , et d'autres grands seigneurs de Vienne , cherchèrent à l'attirer près d'eux ; l'aimable et spirituel littérateur Charles de Bonstetten voulut l'emmener à Valeyres , dans sa maison de campagne , au Pays de Vaud ; un autre patricien, M. d'Effinger, eut longtemps à raconter une anecdote charmante. Pestalozzi , en acceptant l'équipage qui devait le conduire chez cet ami de son livre , fit monter le laquais en livrée dans la voiture afin qu'il fût assis à côté de lui. Rien de plus naturel de sa part ; mais quelle exquise bizarrerie , quelle innovation ! Enfin, le plus élevé parmi les grands personnages qui se montrèrent frappés de la valeur morale et littéraire du roman populaire, fut l'archiduc Léopold de Toscane ; les lettres échangées entre ce prince et Pestalozzi donnèrent au premier le désir de placer près de lui le philanthrope campagnard ; mais lui-même devint empereur d'Autriche à la mort de Joseph II. Le sceptre et la couronne rompirent la correspondance. Pestalozzi demeura seul et pauvre à Neuuhof.

Essayons maintenant de donner une courte analyse et quelques citations de l'ouvrage qui fit tant de bruit à une époque où les succès littéraires ne s'obtenaient pas sans qu'ils fussent hautement mérités. Les idylles de Gessner jouissaient alors d'une vogue excitée par l'admiration de Rousseau pour le poète zuricois , le

grand maître d'école venait d'ouvrir une veine nouvelle et de présenter à la société lettrée son village suisse, habité par des personnages bien différents des bergers aimables et presque mythologiques de son compatriote.

Dans la préface de *Léonard et Gertrude*, l'auteur porte sur son ouvrage un jugement que la postérité a confirmé :

J'ai essayé, dans cet ouvrage, de présenter au peuple quelques vérités importantes et de les graver profondément dans son esprit et dans son cœur.

J'ai cherché à fonder cette narration et les instructions qui en découlent, sur l'imitation la plus scrupuleuse de la nature et sur la simple exposition de ce qui existe partout. Dans le cours d'une vie active j'ai moi-même été témoin de la plus grande partie des faits que je raconte, et je me suis bien gardé d'ajouter ma propre opinion à celle du peuple, ni de rien changer à ce que je lui ai vu faire, ni à ce que je lui ai entendu dire.

Maintenant, si mes observations sont justes, si je réussis à les présenter d'une manière conforme à mes vues, elles frapperont par leur vérité ceux qui auront eu journellement les mêmes scènes sous les yeux; mais si elles ne sont que l'ouvrage de mon imagination et de mes propres opinions, il en sera comme de tant de prédications du dimanche dont il ne reste aucune trace le lundi.

Maintenant, chères feuilles, avant que vous passiez de ma paisible retraite dans les lieux où les vents soufflent, où la tempête gronde, où il n'y a point de paix.... encore un seul mot, puisse-t-il vous préserver de fâcheux orages! Je ne prends aucune part aux débats des hommes sur leurs opinions; mais ce qui les rend pieux et bons, intègres et vrais, ce qui porte l'amour de Dieu et du prochain dans leurs cœurs, et la bénédiction dans leurs maisons, tout cela,

je pense, doit être dans nos cœurs à tous, et ne trouvera point de contradicteurs.

Les *chères feuilles* ont pris leur vol ; il serait grandement à propos d'en publier une nouvelle édition en langue française. Le village, d'après nature en 1784, a peu changé jusqu'à nos jours ; mais la vie du plus obscur campagnard est souvent envahie par la politique ou par les dissensions religieuses, deux éléments puissants dont Pestalozzi n'a point fait usage à une époque où ils n'exerçaient guère d'influence parmi la classe qu'il voulait mettre en scène. En revanche, le seigneur patricien à l'action bienfaisante et gouvernementale a disparu, tandis que les mauvais magistrats en sous-ordre exercent toujours une influence considérable et trop souvent corruptrice, par les moyens que Pestalozzi raconte.

Il a groupé un seigneur éclairé, généreux, s'occupant paternellement du bien des paysans de son village, un bailli ou syndic cabaretier, exacteur et débauché, quelques familles d'artisans, de cultivateurs et d'indigents, enfin un pasteur de l'époque, moraliste bienfaisant, mais peu éclairé par la lumière évangélique et ne cherchant point assez à combattre directement et à l'aide de la Parole de Dieu la mauvaise foi, la superstition, la violence, l'ivrognerie et l'hypocrisie. C'est un soldat dont le glaive est rouillé ; aussi remporte-t-il peu de victoires. La charité et la cordialité habitent dans le cœur du riche, du représentant de la classe aristocratique : chose étrange de la part d'un auteur longtemps indigné des abus que la fortune et la puissance peuvent amener. Le

comte d'Arnheim, auquel on donne à chaque instant les titres alors en usage en Allemagne : Monseigneur, Votre grâce, etc., etc., est un homme très-avancé dans les idées libérales, quoiqu'il soit investi de grands pouvoirs dans son village. Le personnage le plus éminent de tout le drame populaire est Gertrude, *la mère*, le centre autour duquel Pestalozzi fait constamment converger le bonheur des familles et la moralité de la société. Si toutes les femmes remplissaient leur tâche comme elle, villes et villages changeraient d'aspect, semble-t-il.

Gertrude est le personnage qui combat *le bon combat*, et qui, dans sa faiblesse, déploie une force supérieure puisée dans la crainte et dans l'amour de Dieu. Le devoir la dirige : elle aime l'ordre et la justice ; elle a horreur du vice et ne fléchit jamais devant lui ; elle supporte et console son mari ; elle élève ses enfants avec intelligence, tendresse et pitié. C'est un être trop accompli, peut-être ; mais il est touchant de voir Pestalozzi *croire* à sa Gertrude et la peindre en traits si émouvants et si vrais que le lecteur accepte aussi cette simple et rustique héroïne comme une réalité.

L'action de Gertrude porte surtout sur la régénération de son mari, idée que plus d'un auteur de nos jours s'est attaché à développer. Elle veut l'arracher aux noires intrigues du bailli, leur ennemi juré ; elle l'entoure de son dévouement généreux, et le fait rougir sans jamais l'humilier par des paroles acerbes ou injurieuses. Léonard est un homme faible ; il devient la proie des méchants et des vicieux vulgaires, des com-

pagnons de cabaret, des paresseux, des tapageurs. Il ne sait pas leur résister ; toujours il cède, lui qui devrait commander ou tout au moins posséder la volonté ferme d'être un bon père de famille, un bon ouvrier, un bon citoyen. Il sait bien qu'il y a une religion et une Bible, mais il ne s'en occupe guère, quoique son cœur soit touché lorsqu'il prie avec sa famille. Il laisse sa femme élever ses enfants comme elle le préfère ; il ne cherche point à les engager au mal ; au contraire, il aime à les voir se bien conduire, et, dans le fond du cœur, il voudrait n'avoir point de relations avec ceux qui préfèrent le mal au bien. Ce caractère-là est d'une vérité parfaite ; qui ne l'a rencontré ? Gertrude cherche à associer Léonard à ses soins envers les pauvres ; elle y réussit et lui fait ainsi goûter une joie qui lui était presque inconnue ; ils rentrent ensemble après avoir porté à manger à une famille en détresse et promis des bas et des souliers à un père de famille qui ne pouvait suivre nu-pieds le cercueil de sa mère. En retournant chez eux, ils passent devant l'auberge.

Le bruit sourd causé par les buveurs parvint à leurs oreilles et fit battre de loin le cœur de Léonard ; en s'approchant du cabaret un frisson parcourut son corps, il fut saisi d'une violente angoisse. Gertrude, devinant ce qui se passait en lui, le regarda avec affection et tristesse ; Léonard comprit son regard et s'écria : « Quelle bonne soirée j'ai passée avec toi ! Si j'avais été là ! » Gertrude fut attendrie jusqu'aux larmes, elle leva les yeux au ciel ; Léonard s'en aperçut ; des pleurs mouillèrent aussi ses paupières ; la même sensibilité qui se peignait sur le visage de sa bien-aimée se répandit sur le sien ; ses yeux à leur tour s'élevèrent. Tous deux con-

templèrent en silence la brillante étendue des cieux éclairée par la lune ; ce magnifique spectacle les remplit d'une douce joie , mais la conviction intime que Dieu approuvait les sentiments purs et innocents de leurs cœurs les rendit encore plus heureux.

Ce n'est que dans l'intérieur de la famille que Gertrude exerce sur son mari sa bienfaisante influence ; elle n'agit point au dehors , mais le bailli connaît la puissance de sa moralité ; il en a peur et lui rend ainsi un hommage involontaire. Le bailli est complètement livré au mal , enlacé dans ses propres filets ; il est bien le méchant *plein d'audace*, l'insensé qui dit en son cœur qu'il n'y a point de Dieu. L'ivrognerie et la rapacité se disputent son âme et l'égarent toujours davantage. Pestalozzi , en rassemblant en ce personnage de nombreux traits d'après nature , l'a peut-être un peu chargé ; mais qui n'est témoin parmi nous des effets désastreux de l'ivrognerie. Les funestes conséquences de ce vice se déploient dans notre histoire d'une manière frappante , tantôt , comme chez Léonard , dans les souffrances d'une famille que ruine le brutal égoïsme de son chef , tantôt , comme chez le bailli , dans les relations des citoyens entre eux ou des magistrats envers leurs subordonnés : en un mot tous les genres de faiblesse , d'injustice et d'oppression découlent dans ce drame de la funeste cruche du buveur de vin ou de bière. Le mal est combattu avec énergie par la probité et la bonté du comte d'Arnheim ; le pasteur lui vient en aide ; leurs rapports sont bien ce qu'ils doivent être. Il est essentiel de ne pas oublier l'époque de la publication du livre,

dans lequel les mœurs de l'Allemagne se mêlent à celles de la Suisse ; ici , on voyait encore des seigneurs dans leurs châteaux.

Nous avons déjà dit que l'histoire populaire de Pestalozzi fut imprimée pour la première fois à Berlin ; ce sont les journaux des villes savantes du Nord qui en ont proclamé le mérite. Aujourd'hui, un autre auteur de drames populaires, le pasteur Bitzcius, si connu sous le nom de Jérémie Gotthelf, a suivi la marche contraire : ses paysans bernois ont fait leur entrée dans le monde littéraire sur leur propre sol et en parlant leur patois. Les livres de Bitzcius ont fait leur chemin comme ceux de Zschokke : *Le village des Faiseurs d'or* et *la Peste de l'eau-de-vie*. Pestalozzi est devenu célèbre dans les hautes classes et à l'étranger avant d'avoir été apprécié chez lui et au village ; fait qui prouve le mérite de son livre et la sympathie qui partout couronne le talent nourri par l'étude de la nature.

Les scènes pathétiques doivent être placées au premier rang parmi les pages les plus remarquables de *Léonard et Gertrude*. Pestalozzi en employant les moyens les plus simples a produit de grands effets. Le lit de mort de la pauvre vieille grand-mère excita une admiration qui se renouvelle chez chacun des lecteurs de cette scène émouvante ; elle toucha surtout les riches et les puissants bien moins occupés du pauvre, vu de près, qu'ils ne le sont aujourd'hui. Nous citerons ce morceau devenu à bon droit classique. Le nœud de l'intrigue se rattache à la misère de la famille visitée par le deuil ; le fils de la mourante a été injustement dépouillé d'un

enclos fertile par le méchant bailli ; un faux serment , payé par lui , l'a mis en possession du bien d'autrui ; le malheur de ses victimes est parvenu à son comble , et c'est alors que Dieu , à qui appartient la vengeance , frappera l'inique débauché.

Rodolphe Hubel était assis en ce moment au milieu de ses quatre enfants ; sa femme était morte depuis trois mois , et sa mère gisait mourante sur un grabat.

— Mon fils , lui dit-elle , tâche de me trouver cet après-midi un peu de feuilles sèches pour mettre dans mon lit , je meurs de froid.

RODOLPHE. Ma chère mère , dès que j'aurai fini de chauffer le poêle , j'irai t'en chercher.

LA MÈRE. As-tu encore du bois , Rodolphe ? Je crains bien que non ; tu ne peux pas abandonner tes enfants et ta vieille mère pour aller dans la forêt. Oh ! Rodolphe , je te suis à charge !

RODOLPHE. Oh ! ma mère , ma mère , ne dis donc pas cela ; tu ne m'es pas à charge. Mon Dieu ! si je pouvais seulement te donner ce dont tu as besoin ! mais tu as soif , tu as faim , et tu ne te plains pas ; cela me fend le cœur !

LA MÈRE. Ne t'afflige pas , mon enfant ; Dieu soit béni , je n'ai pas de vives douleurs. Dieu me délivrera bientôt de mes maux.

RODOLPHE. Je ne puis rien te donner , rien faire pour toi. Hélas , faut-il que , malade comme tu l'es , tu souffres encore de mon indigence.

LA MÈRE. Quand on est près de sa fin , on n'a plus besoin de grand'chose sur la terre , et ce qui est nécessaire , le Père céleste le donne. Je lui rends grâce , Rodolphe ! il me fortifie contre les approches de la mort.

RODOLPHE , pleurant. Penses-tu donc , bonne mère , que tu ne te rétablisses pas ?

LA MÈRE. Non , Rodolphe ; certainement non.

RODOLPHE. O mon Dieu !

LA MÈRE. Console-toi , mon enfant , je touche à une meilleure vie.

RODOLPHE, sanglotant. Mon Dieu ! ma mère !

LA MÈRE. Console-toi , Rodolphe. Tu as été la joie de ma jeunesse, la consolation de mes vieux jours , et maintenant, j'en bénis le Seigneur, tes mains me fermeront bientôt les yeux. Alors j'irai auprès de Dieu , je le prierai pour toi , et tu seras heureux ; éternellement heureux. Souviens-toi de ce que je te dis , mon fils ; toutes les souffrances , toutes les calamités de cette vie ne sont qu'un bien pour celui qui les a surmontées ; je sens à présent l'utilité des maux que j'ai endurés ; ils me consolent à cette heure mieux que toutes les joies et les plaisirs du monde. Souviens-toi de ce que je te dis , Rodolphe , et tu seras heureux malgré tout ce que tu as à souffrir.

RODOLPHE. O mère bien-aimée !

LA MÈRE. Encore une chose , Rodolphe. Depuis hier j'ai un poids sur le cœur ; il faut que je te le dise.

RODOLPHE. Qu'est-ce donc , ma chère mère ?

LA MÈRE. J'ai vu hier que le petit Félix se cachait derrière mon lit pour manger des pommes de terre rôties qu'il tirait de sa poche. Il en a donné à ses frères et à ses sœurs, qui les ont aussi mangées à la dérobée. Ces pommes de terre n'étaient pas à nous , sans quoi le petit les aurait jetées sur la table et aurait appelé les autres à haute voix. Hélas ! il m'en aurait apporté une aussi , comme il l'a fait mille fois. Ça me va droit à l'âme , quand il vient à moi en courant avec quelque chose dans sa main , et qu'il me dit de si bon cœur : « Manges-en aussi , grand-mère. » Oh ! Rodolphe , si ce cher petit devenait *voleur*.... Combien cette pensée m'a tourmentée depuis hier ! Où est-il ? Amène-le moi , afin que je lui parle....

— Malheureux que je suis ! s'écria Rodolphe. Il courut chercher l'enfant et revint avec lui auprès du lit de sa mère.

La bonne vieille se souleva péniblement pour la dernière fois, se tourna du côté de l'enfant, lui prit les deux mains, et laissa tomber vers lui sa tête faible et mourante. Le petit Félix pleurait aux sanglots ; grand'mère, dit-il, que me veux-tu ? tu ne vas pourtant pas mourir ? Ah ! grand'mère, ne meurs pas.

— Oui , Félix, répondit-elle à mots entrecoupés, je mourrai certainement.... bientôt.

FÉLIX. O mon Dieu, que dis-tu grand'mère ? je t'en prie, ne meurs pas.

La malade était hors d'haleine ; elle fut obligée de se recoucher ; l'enfant et son père fondaient en larmes. Cependant elle se remit bientôt et dit :

— Je suis mieux à présent que j'ai la tête appuyée.

FÉLIX. Tu ne mourras donc plus, grand'mère ?

LA MÈRE. Cher enfant , ne parle pas ainsi ; je meurs sans regret ; je vais auprès d'un bon Père ; si tu savais, Félix, combien je m'en réjouis d'avance, tu ne t'affligerais pas tant.

FÉLIX. Si tu meurs, grand'mère, je veux mourir avec toi.

LA MÈRE. Non , Félix , tu ne mourras pas ; tu vivras encore longtemps , s'il plaît à Dieu ; tu deviendras un honnête homme ; quand ton père sera vieux et faible , tu seras son soutien et sa consolation. N'est-il pas vrai , Félix , tu lui obéiras et tu seras un sage et bon enfant ?

FÉLIX. Oui, grand'mère , je veux bien lui obéir et tâcher d'être bon.

LA MÈRE. Le Père vers lequel j'irai bientôt , et qui est au ciel , voit et entend tout ce que nous faisons , tout ce que nous promettons ; tu le sais et tu le crois , n'est-il pas vrai , mon enfant ?

FÉLIX. Oui , grand'mère , je le sais et je le crois.

LA MÈRE. Pourquoi donc mangeais-tu hier des pommes de terre en te cachant derrière mon lit ?

FÉLIX. Pardonne-le moi , grand'mère , je ne le ferai plus ; pardonne-le moi seulement pour cette fois....

LA MÈRE. Les as-tu volées ?

FÉLIX. Oui, grand'mère.

LA MÈRE. A qui les as-tu volées ?

FÉLIX. A Léonard, le maçon.

LA MÈRE. Il faut que tu ailles chez lui, Félix, et que tu lui demandes pardon.

FÉLIX. Oh ! non, grand'mère ; non, pour l'amour de Dieu, ne m'y envoie pas ; je n'oserais jamais aller chez lui ; je t'en prie !

LA MÈRE. Il le faut, mon enfant, afin que cela ne t'arrive plus ; vas-y sans répliquer ; et puis, au nom de Dieu, mon cher petit, quand même tu aurais faim, ne prends jamais rien. Le bon Dieu n'abandonne personne, il nous envoie toujours quelque secours dans le besoin ; or, Félix, quand tu n'aurais rien, quand tu ne saurais que devenir, confie-toi en ce bon Dieu, et ne vole plus.

FÉLIX. Oh ! grand'mère, grand'mère ! je ne veux plus voler, jamais ; quand même j'aurais faim, je ne volerai plus.

LA MÈRE. Eh bien ! que le Seigneur, en qui j'espère, te bénisse, mon cher enfant ; qu'il te préserve du mal !

Elle pressa Félix, en pleurant, contre son cœur ; puis elle ajouta : Va à présent chez Léonard pour lui demander pardon ; Rodolphe, vas-y avec lui ; dis au maçon que moi aussi je le prie de pardonner à cet enfant, que je suis bien fâchée de ne pouvoir lui rendre ses pommes de terre ; dis-leur à tous que je prierai Dieu de bénir ce qui leur reste. Tout cela me fait tant de peine. Ces pauvres gens ont aussi grand besoin de ce qui leur appartient ; si Gertrude ne travaillait pas nuit et jour, ils ne pourraient suffire à nourrir leur nombreuse famille. Rodolphe, tu travailleras volontiers une couple de jours pour Léonard en dédommagement, n'est-il pas vrai ?

RODOLPHE. Je le ferai de tout mon cœur, ma chère mère !

En ce moment le syndic du village vint frapper à la porte ; Rodolphe ouvrit et parla un moment à voix basse avec lui, puis il revint d'un air joyeux près de sa mère et lui raconta

qu'il était choisi pour travailler à rebâtir l'église et qu'il aurait ainsi de l'ouvrage pendant toute l'année.

LA MÈRE. Mon fils, est-ce bien vrai?

RODOLPHE. Oui, en vérité, ma mère; j'aurai huit batz par jour.

LA MÈRE. Eh bien! cher Rodolphe, puisque tu pourras gagner ton pain, je mourrai plus doucement..... Tu es bon, ô mon Dieu! sois toujours bon pour mes enfants..... Et toi, mon fils, crois toujours fermement

Que plus le mal est pressant,

Plus son secours est puissant.

La malade se tut pendant quelque temps, puis elle reprit ainsi :

— Je crois que c'est fait de moi; ma respiration devient à chaque instant plus courte;.... il faut nous séparer..... Rodolphe, je veux te faire mes adieux.

Rodolphe se jeta tout tremblant à genoux près du lit de sa mère, ôta son bonnet, joignit les mains et ne put dire un seul mot, car ses sanglots étouffaient sa voix.

— Mon fils, dit-elle alors, prends courage; espère en la vie éternelle, et nous nous reverrons. La mort est un instant qui passe; je ne la crains pas..... Je sais que mon Rédempteur me retirera de la poussière du tombeau; alors je verrai Dieu face à face.

Rodolphe, surmontant son émotion, lui dit : Donne-moi ta bénédiction, ma mère! et, s'il plaît à Dieu, la vie éternelle nous réunira bientôt.

Et la mère reprit ainsi :

— Ecoute-moi, Seigneur! donne ta bénédiction à mon enfant..... à mon enfant, le seul que tu m'aies accordé, et qui m'est si cher..... Rodolphe! que mon Dieu, mon Sauveur, soit avec toi! et comme il a fait prospérer Isaac et Jacob, pour l'amour de leur père Abraham, puisse-t-il de même, en faveur de ma bénédiction, te combler de ses biens, afin que ton cœur en soit réjoui, et que tu exaltes son saint nom.....

A présent, écoute-moi, mon fils, et fais ce que je vais te dire. Enseigne à tes enfants l'ordre et l'activité, de peur que la misère ne les entraîne au libertinage et à l'ivrognerie ; apprends-leur à compter sur le Dieu du ciel et à se confier en lui, à demeurer toujours unis, soit dans la joie, soit dans la peine ; alors ils seront heureux, même dans la pauvreté.

Après un moment de silence, la bonne vieille demanda ses deux Bibles, ses Psaumes, son livre de prières et un papier qui était renfermé dans une petite boîte. Rodolphe, encore à genoux, se releva pour lui apporter ces précieux objets ; alors elle le pria de faire approcher tous les enfants. Les pauvres petits pleuraient à chaudes larmes ; ils s'agenouillèrent tous auprès du lit de leur grand'mère ; elle leur dit :

— Ne pleurez pas ainsi, mes bien-aimés !... votre Père céleste vous conservera et vous bénira ; vous me fûtes bien chers ; il m'est douloureux de vous laisser pauvres et sans mère ; mais espérez en Dieu, confiez-vous en lui quoi qu'il vous arrive, et vous recevrez de sa main plus que les secours d'un père, plus que les soins d'une mère. Souvenez-vous de moi, mes chers enfants ! je n'ai point d'héritage à vous laisser ; mais je vous ai tendrement chéris, et j'en sais aussi que vous m'avez aimée. Ma Bible et les livres de prières que j'ai là sont tout ce qui me reste ; gardez-vous, mes chers enfants, de croire que ce soit peu de chose ; pendant ma pénible vie, ils m'ont donné mille fois de la force, de la consolation ; que la Parole de Dieu soit aussi la vôtre, qu'elle soit votre joie ; aimez-vous les uns les autres, aidez-vous et donnez-vous de bons conseils réciproquement tant que vous vivrez ; soyez équitables, charitables et bienveillants envers tout le monde, et vous serez heureux dès cette vie.

Toi, Rodolphe, conserve pour Louise la plus grande Bible et l'autre pour Félix ; voici mes deux autres livres pour les plus jeunes, tu les leur donneras en mémoire de moi. Hélas ! à toi, Rodolphe, je n'ai point de souvenir à te laisser, mais tu n'en as pas besoin, tu ne m'oublieras pas.

Alors elle dit encore au petit Félix : Donne-moi ta main , mon enfant ; n'est-il pas vrai que tu ne prendras plus rien ?

— Non, grand'mère, crois-moi, je ne veux plus rien prendre à personne, dit l'enfant en sanglotant.

— Eh bien ! je veux te croire et prier le bon Dieu pour toi , reprit la mère ; vois-tu, cher ami, je donne là à ton père un papier que je tiens de M. le ministre chez qui j'ai servi ; quand tu seras grand, lis-le, pense quelquefois à ta grand'mère ; sois honnête et pieux.

Ce papier était un témoignage du pasteur, par lequel il déclarait que Catherine l'avait servi pendant dix ans , que le soin de son ménage lui avait été confié sans réserve , qu'elle s'en était acquittée avec la plus grande fidélité et qu'elle avait tenu lieu de mère à ses enfants depuis la mort de sa femme. Il l'en remerciait, ajoutant qu'il n'oublierait jamais ce qu'elle avait fait pour lui pendant son veuvage.

Après avoir remis cet écrit à son fils , Catherine dit encore : Rodolphe, prends soin de la santé de Louise ; elle est bien délicate ;.... fais attention que les enfants soient toujours propres ;... comme ils sont maigres !... pauvres petits ! Si tu pouvais leur donner une chèvre pendant l'été, Louise la garderait. Hélas !.... je suis peinée de te voir rester ainsi tout seul ;.... mais, prends courage ce que tu gagneras en travaillant à l'église t'aidera beaucoup ; j'en remercie le ciel.

Catherine se tut alors ; le père et les enfants restèrent encore quelque temps à genoux, récitant toutes leurs prières. Ils se levèrent ensuite, et Rodolphe dit : Je vais maintenant chercher des feuilles pour te mettre au chaud, ma bonne mère.

— Ce n'est pas pressé, mon enfant, répondit-elle ; la chambre est, Dieu merci, bien réchauffée à présent ; il faut que tu ailles chez Léonard avec Félix.

Rodolphe fit un signe à Louise qui le suivit, et lui dit : — Fais bien attention à ta grand'mère ; s'il lui arrive quelque chose, envoie ta sœur me chercher ; je serai chez Léonard.

Gertrude était seule chez elle lorsque le père et l'enfant y arrivèrent ; elle s'aperçut aussitôt que tous deux avaient les larmes aux yeux.

— Qu'est-ce donc , voisin Rodolphe ? lui dit-elle d'un air d'amitié ; pourquoi pleurez-vous ? et, prenant Félix par la main, elle ajouta : Qu'as-tu , mon enfant ?

— Ah ! Gertrude, je suis bien malheureux, répondit Rodolphe ; je viens auprès de vous , parce que Félix vous a volé des pommes de terre ; sa grand'mère s'en est aperçue hier, et aujourd'hui elle le lui a fait avouer. Pardonne-le-nous, Gertrude. Ma pauvre mère est au lit de mort. Hélas !.... elle vient de nous faire ses adieux. Je suis si tourmenté par l'inquiétude et le chagrin , que je ne sais plus ce que je dis..... Gertrude, elle aussi vous demande pardon. Je suis bien fâché de ne pouvoir en ce moment vous rendre les pommes de terre , mais je viendrai volontiers travailler une couple de jours pour votre mari , afin de le dédommager. Pardonnez-nous , Gertrude , l'enfant était pressé par la faim lorsqu'il les a prises.

GERTRUDE. N'en parlons plus, Rodolphe ; et toi, cher petit, viens et promets-moi que tu ne déroberas plus. Tu as une bonne grand'mère ; deviens honnête et pieux comme elle , ajouta-t-elle en l'embrassant.

FÉLIX. Pardonnez-moi , je vous en prie ; je ne veux plus voler , jamais.

GERTRUDE. Non, mon enfant, ne le fais jamais ; tu ne sais pas encore combien les voleurs sont malheureux et coupables ; ne sois donc pas un petit voleur , mais quand tu auras faim , viens me le dire, et si je le puis, je te donnerai quelque chose.

RODOLPHE. Je rends grâce à Dieu de ce que je vais avoir de l'ouvrage ; j'espère que la faim ne conduira plus Félix à commettre de telles fautes.

GERTRUDE. Nous avons été bien réjouis, mon mari et moi, en apprenant que vous aviez été choisi pour l'un des ouvriers.

RODOLPHE. Ah ! je me réjouis surtout de ce que ma bonne mère a eu cette consolation avant de mourir.

GERTRUDE. Rodolphe, je veux aller voir votre mère, puisqu'elle est si mal.

Gertrude remplit de fruits secs la poche de Félix, puis elle lui fit encore une fois promettre de ne plus dérober, et se rendit avec son père chez la bonne Catherine.

Rodolphe vit en passant des feuilles sèches sous un noyer et voulut en ramasser pour sa mère ; Gertrude l'aïda à en recueillir, puis ils se hâtèrent de gagner la chaumière.

Gertrude salua la malade , lui prit la main , et des larmes tombèrent de ses yeux.

— Tu pleures, Gertrude, lui dit la bonne vieille ; ce serait à nous de pleurer ; nous as-tu pardonné ?

GERTRUDE. Et quoi pardonné?... Catherine, vos besoins m'affligent jusqu'au fond du cœur ; ta bonté, ta sollicitude me touchent encore davantage. Oui, tes vertus attireront la bénédiction du ciel sur tous les tiens, sois-en sûre, bonne mère.

CATHERINE. Nous as-tu pardonné, Gertrude ?

GERTRUDE. Ne parle donc plus de cela, Catherine. Je voudrais tant pouvoir apporter quelque soulagement à tes maux.

CATHERINE. Tu es charitable, Gertrude, je te remercie ; mais Dieu me soulagera bientôt.... Félix, lui as-tu demandé pardon ? t'a-t-elle pardonné ?

FÉLIX. Oui, grand'mère, et vois comme elle est bonne. (Il lui montre sa poche pleine de fruits secs.)

— Comme je m'endors ! dit la grand'mère ;... mais.... lui as-tu bien demandé pardon ?

FÉLIX. Je t'assure qu'oui, grand'mère, de tout mon cœur.

CATHERINE. Le sommeil s'empare de moi tout à fait ;.... mes yeux s'obscurcissent ;.... il faut que je me hâte ;.... Gertrude, je voudrais te faire encore une prière..... mais je

n'ose;.... ce malheureux enfant t'a volé..... oserais-je te prier, Gertrude,.... quand je ne serai plus..... ces pauvres enfants abandonnés;... ils seront si abandonnés....

Elle étendit sa main, ses yeux étaient déjà fermés; puis faisant un dernier effort, elle dit :

— Puis-je espérer? obéis-lui..... Fé..... Elle expira sans pouvoir achever.

Rodolphe crut qu'elle était endormie. — Ne dites pas un mot; elle repose, dit-il aux enfants. Mais Gertrude comprit que c'était le sommeil de la mort; elle le dit à Rodolphe.

Quelle fut la douleur du pauvre fils; quelle fut la désolation de tous les enfants?... C'est ce que je n'essaierai pas de décrire. Gertrude consola le malheureux Rodolphe, devenu orphelin; elle lui répéta le dernier vœu de sa digne mère, que sa douleur ne lui avait pas permis d'entendre.

Il prit affectueusement la main de sa compatissante voisine. — Oh! combien je la regrette, cette mère chérie! combien elle était bonne! Gertrude, tu te souviendras qu'elle t'a recommandé mes enfants.

GERTRUDE. Ah! pour l'oublier, il faudrait avoir un cœur de pierre; crois-moi, je ferai pour eux tout ce que je pourrai.

RODOLPHE. Que le bon Dieu t'en récompense!...

Gertrude se tourna du côté de la fenêtre, essuya les pleurs qui baignaient son visage, éleva les yeux au ciel et soupira. Ensuite, elle pressa sur son cœur Félix et les autres enfants. Enfin, elle enveloppa la défunte dans un drap mortuaire, et ne retourna chez elle qu'après avoir pourvu à tout ce qui était nécessaire dans cette maison de deuil*.

Il est aisé de comprendre la vive impression que produisit cet épisode. Nous citerons une petite scène de fa-

* La traduction de ce morceau est due à Mme de Guimps.

mille à l'appui de ce que nous disions sur l'intérêt excité par le lit de mort de Catherine.

C'est un de nos amis qui parle. « Voici encore, entre mille autres exemples qu'on pourrait citer, un fait qui prouvera combien Pestalozzi connaissait le cœur humain, et à quel point il savait peindre d'une manière émouvante ce qui doit exciter la sensibilité; l'anecdote que je vais rapporter est courte, mais elle dit beaucoup. On venait d'apporter à un jeune homme, ou plutôt à un enfant (il avait dix à douze ans), un exemplaire de *Léonard et Gertrude*, tout récemment publié; c'était surtout pour l'amour des gravures de Chodowicki, artiste célèbre en Prusse, que le libraire de la maison s'était empressé de faire cet envoi. Ce soir-là, on attendait nombreuse compagnie; la maîtresse de la maison et son fils s'étaient établis à une table, où l'enfant lisait *Léonard et Gertrude*. Tout à coup en sanglotant, il se jette au cou de sa mère, et sans nul égard pour sa toilette, l'étreint violemment dans ses bras. Qu'est-ce qui avait causé ce soudain attendrissement? Le chapitre intitulé : « Chut! quelqu'un ici est sur son lit de mort! » Dans ces pages, il est question des derniers adieux d'une bonne grand'mère à sa famille. Comme l'enfant aimait passionnément sa mère, par intuition il s'était appliqué cette scène de douleur, il s'était représenté ce qui inévitablement aurait lieu un jour. Cela avait suffi pour le bouleverser, et pour lui faire rendre cet hommage involontaire à Pestalozzi. »

Nous ne donnerions qu'une idée incomplète du talent dramatique de Pestalozzi, si nous ne citions quelques

passages de l'une de ses scènes de cabaret. Le bailli Hummel, fort irrité de ce que le comte d'Arnheim a confié au maçon Léonard la direction des travaux à faire pour reconstruire l'église du village, vient de gagner un ouvrier qui doit employer des moyens indignes pour contrecarrer Léonard et pour le faire accuser de malversations propres à amener sa ruine. Le conseil de ces deux méchants terminé, le bailli dit à l'homme qu'il vient de séduire :

— Avant tout, il est nécessaire que nous devenions ennemis. — Tu as raison. — Bois encore quelques verres de vin ; nous ferons semblant de compter ensemble ; tu me nieras une partie de la dette ; je ferai du tapage ; tu me diras des injures, et nous te mettrons à la porte. — C'est bien pensé.

Après avoir vidé sa bouteille, il fit signe au bailli de commencer la dispute. Celui-ci marmotta un calcul entre ses dents, et dit ensuite en haussant la voix : — En un mot, je n'ai point reçu de florin. — Penses-y bien, bailli, tu te trompes. — Je jure que je n'en ai pas la moindre idée. Ma femme, as-tu reçu un florin de Michel, la semaine passée ? — Mon Dieu non, pas un kreutzer. — C'est singulier ; donne-moi le livre.

Elle l'apporte ; Hummel le parcourt en disant : voilà lundi... rien de toi ; mardi... rien de toi ; mercredi, tu dis que c'était mercredi ? — Oui. — Eh bien, regarde, voilà mercredi, ton nom n'y est pas. Jeudi, vendredi, samedi, et pas un mot de ton florin. — Que diantre ! je l'ai pourtant payé. — Doucement, doucement, voisin, je ne reçois rien sans l'écrire. — Que me font tes écritures ? Je l'ai payé. — Ce n'est pas vrai, Michel. — Il n'y a qu'un coquin qui puisse dire que je ne l'ai pas payé. — Que dis-tu, scélérat ?

Quelques paysans se lèvent et s'écrient : — Il a insulté le bailli, nous l'avons entendu. — Moi, point du tout, mais j'ai payé le florin.

— Oses-tu dire que tu ne l'as pas insulté, coquin ; ... nous l'avons tous entendu. — Jetez-moi ce chien-là à la porte. — Michel, son couteau à la main : Malheur à celui qui me touchera. — Otez-lui son couteau. — Les paysans le désarment et le mettent dehors.

— Il est bon qu'il soit parti, reprit Hummel ; il n'est que l'espion du maçon. — Parbleu, ça se pourrait bien, dirent les paysans ; il n'y a pas de mal que nous soyons débarrassés de ce fripon-là.

— Du vin, notre hôtesse ! J'espère que vous me paierez bientôt, dit le bailli. — Pas si tôt ; mais d'autant plus cher ; nous buvons à compte de la moisson prochaine ; pour chaque mesure de vin tu retiendras une gerbe des dîmes de Monseigneur.

Hummel s'assit auprès d'eux et but de tout son cœur au retour de la moisson. Alors toutes les langues se délièrent ; un bruit confus de jurements, de blasphèmes, de railleries et d'injures se fit entendre à toutes les tables. C'était à qui raconterait des histoires scandaleuses, des vols, des querelles, des dettes adroitement éludées, des procès gagnés par des moyens illicites. Parmi tout cela il y avait bien quelques absurdités, quelques sottises inventées à plaisir ; mais, hélas ! la plus grande partie n'était que trop vraie. Ils disaient comment ils avaient volé à l'ancien seigneur son bois, son grain, ses dîmes ; comment leurs femmes se désolaient ou se consolaient avec leurs enfants, pendant qu'ils étaient au cabaret ; l'une prenait dévotement son livre de prières, l'autre une bouteille de vin qu'elle avait cachée dans la paille de son lit. Ici, un petit garçon aidait le père à tromper sa femme ; là, une jeune fille s'entendait avec sa mère pour tromper le mari ; eux-mêmes à cet âge en avaient fait autant et pis encore, etc.

Ils en vinrent enfin à parler du pauvre Uli, qui, pour avoir été pris sur le fait en faisant des tours pareils aux leurs, avait misérablement terminé sa vie à la potence. On raconta qu'il avait prié avec beaucoup de dévotion, et qu'il était certainement mort en état de grâce, après avoir avoué quelques-uns de ses moindres crimes, précaution rendue inutile par la cruauté du pasteur qui n'avait point intercédé pour lui.

Ils en étaient à cette histoire et à l'inhumanité du pasteur, lorsque l'hôtesse vint faire un signe à son mari pour l'engager à sortir de la chambre.

Elle venait lui annoncer la visite secrète d'un mauvais sujet, qui venait chercher le salaire promis par le bailli aux suppôts de ses mensonges et de ses noires perfidies. Ce Joseph parvient à extorquer une somme plus forte que celle que Hummel destinait à la mauvaise action commise; ce dernier rentre dans le cabaret de mauvaise humeur, mais le vin chasse bientôt l'importune pensée. Ses camarades d'ivrognerie prolongèrent avec lui leur orgie jusqu'à après minuit.

Enfin l'hôtesse vint les séparer. — Il est temps, il est plus que temps de vous retirer, leur dit-elle; nous voilà au matin, et c'est dimanche; de plus un jour de communion, un jour de fête. — Un jour de fête répètent les buveurs; ils étendent les bras, baillent, achèvent leurs verres et se lèvent enfin les uns après les autres. Mais tous bronchaient, chancelaient, se tenaient à la table, à la muraille, et ce ne fut qu'avec peine qu'ils purent sortir de la maison. — Allez-vous-en les uns après les autres, leur dit la femme de Hummel, et ne faites point de bruit, sans quoi le pasteur et son consistoire nous mettront à l'amende. Si vous rencontrez le guet, dites-lui qu'il trouvera ici un verre de vin.

A peine étaient-ils partis que le guet cria sous la fenêtre de l'auberge : « Il a sonné une heure ! » L'hôtesse lui apporta du vin, et le pria de ne pas dire que les buveurs étaient res-

tés si tard. Elle aida ensuite son mari, assoupi par le vin, à se mettre au lit, non sans lui reprocher sa sottise et les écus donnés à Joseph. Quant à lui, il sommeillait et ronflait sans rien entendre. C'est ainsi que tous deux se livrèrent enfin au repos, le matin d'un jour consacré à une fête religieuse.

Maintenant, Dieu soit loué! Je n'ai plus rien à dire d'eux pour le moment; je retourne à Léonard et à Gertrude.

Ce monde est une étrange chose! A côté d'un chenil, se trouve un jardin; près d'un égout infect, un gazon parfumé; et même nos plus belles prairies ne doivent la fraîcheur de leur verdure qu'à la fange que nous y avons répandue.

Fidèle à cette grande condition de la vie, le mélange du bien et du mal, Pestalozzi rapproche avec un naturel parfait les scènes les plus contrastantes et pourtant les mieux liées les unes aux autres; il se détourne rarement de la marche des faits et de leurs conséquences pour émettre ses opinions générales; c'est à propos de la superstition qu'il développe, dans un dialogue entre le seigneur du village et le pasteur, quelques idées sur les moyens de ramener les hommes au bien et à la vérité. Il avait pour la superstition le mépris que les auteurs du 18^{me} siècle ont si hautement proclamé; mais chez lui ce repoussement légitime obscurcissait la vraie lumière évangélique. La superstition était à ses yeux l'un des pièges qui font tomber en faute *le cœur pur, l'homme simple et bon*; belles illusions que la connaissance des hommes, l'étude de la Bible et sa propre expérience n'avaient point encore dissipées. Cet entretien nous paraît assez important pour que nous en citions quelques passages. Et d'abord, ce que dit le pasteur, en répondant au comte qui reproche aux ecclésiastiques

d'avoir un maintien compassé et de ne pas savoir attirer la confiance de leurs paroissiens, facilement gagnés lorsqu'on leur parle d'un air ouvert et sans contrainte.

— Vous avez parfaitement raison, Monseigneur ; personne ne devrait avoir plus de simplicité dans les manières, plus d'ouverture de cœur que les ecclésiastiques ; ils devraient être les hommes du peuple ; on devrait les préparer à devenir tels. Il faudrait qu'ils sussent lire dans les yeux de chacun, quel est le sujet qu'ils doivent traiter, et quand il est à propos de parler ou de se taire. Ils devraient ménager leurs paroles comme de l'or, et dans certain cas les compter pour rien. Ils devraient, à l'exemple de leur divin Maître, être simples, faciles, amis des hommes ; mais, hélas ! ils sont formés à une autre école. Il faut avoir quelque indulgence pour eux ; il est, dans tous les états, bien difficile de ne point s'écarter de la nature et de la simplicité.

Et ailleurs, à propos de l'homme que la superstition n'a pas corrompu ; c'est toujours le pasteur qui parle.

L'homme, dans sa simplicité naturelle, sait peu de chose ; mais ce qu'il sait est bien ordonné ; son attention est fortement dirigée sur ce qui est à sa portée ; il ne met point son orgueil à savoir ce qui, pour lui, est incompréhensible. Mais, lorsqu'il est livré à une sotte superstition, sa science n'est que désordre ; il se glorifie de savoir des choses que cependant il ignore et qu'il ne peut comprendre, et donne à l'éclat passager de cette apparence de savoir les beaux noms de sagesse et de lumière d'en-haut. L'homme simple et innocent fait usage de tous ses sens, ne juge point sans réflexion, voit tout tranquillement et de sang-froid, souffre la contradiction, est zélé pour ce qui est vraiment utile, mais non pour ce qui n'est qu'opinion ; il agit toujours avec calme, avec bienveillance. L'homme, dans sa simplicité primitive, est dirigé par un cœur pur auquel il peut se confier en toute assurance, et

par ses sens encore à l'abri du trouble et des illusions. Mais le superstitieux est conduit par son opinion, à laquelle il sacrifie son cœur et ses sens, souvent même son Dieu, sa patrie, son prochain et son avenir. La différence essentielle entre la simplicité de l'homme bon, sans développement, et la sottise de l'homme gâté par de ridicules opinions, met au jour une vérité bien importante, Monseigneur, c'est que le meilleur moyen de s'opposer à la superstition serait celui-ci : « Fonder l'instruction du peuple sur les sentiments purs, sur l'innocence du cœur et sur une bienveillance universelle, et diriger toute son attention sur les objets qui le touchent de près et l'intéressent personnellement. »

L'ordre, l'attention portée sur des objets rapprochés, le développement graduel de toutes les facultés de l'homme : voilà ce qui doit être le fondement de l'instruction du peuple, parce que c'est celui de toute véritable sagesse.... Si l'on y mettait le zèle que l'on déploie pour inculquer certaines opinions, on attaquerait la superstition jusque dans ses racines, et on lui enlèverait toute sa puissance ; mais je sens tous les jours combien nous en sommes loin.

—.... Bon courage, mon cher pasteur, une pierre se détache après l'autre du temple de la superstition ; plutôt au ciel qu'on mît autant d'ardeur à rebâtir la maison de Dieu, qu'on en met à faire écrouler l'autre !

— C'est là le mal ; on travaille contre les préjugés, mais la joie que j'en ressens s'anéantit quand je vois combien peu on s'occupe de conserver le sanctuaire, et de rendre à la religion sa force aussi bien que sa pureté.

— C'est que, dans les révolutions, on commence toujours par tout renverser ; on a eu raison de purifier le temple du Seigneur, mais, par trop de zèle, on en a ébranlé les murailles ; il faudra bien les rebâtir.

— Je l'espère, dit le pasteur, et je vois de mes yeux que l'on commence à sentir que l'irrégion suffit pour détruire de fond en comble la félicité de l'homme.

Le dénouement du livre n'a point autant d'actualité que les scènes de cabaret ou de famille ; il est amené par une scène de comédie, ordonnée par le seigneur et destinée à dévoiler le crime du bailli, alors qu'il a voulu déplacer une borne et qu'il a renoncé à cette coupable entreprise se croyant poursuivi par Satan, à l'existence visible duquel les paysans du village attachent une foi décidément très superstitieuse. Punitions et récompenses sont accumulées, et, comme toujours, l'homme qui a supporté l'infortune avec soumission et courage, celui qui a cherché à servir Dieu et à ne point nuire à son prochain, demeure dans la paix et sa douleur est allégée.

C'est dans l'humble livre, source de la célébrité de son auteur, que Pestalozzi a dit au grand public son premier mot sur les misères morales du peuple ; bien loin de l'encenser, il lui a présenté le tableau singulièrement fidèle de ses faiblesses, de ses vices et des souffrances qui en découlent. Il s'est écarté peut-être de la vérité, en créant Gertrude aussi parfaite ; mais il ne faut pas oublier que cette mère modèle est dans le creuset de l'épreuve, ce grand moyen du perfectionnement et de la sanctification de l'âme.

Quoi qu'il en soit, c'est un encouragement à toutes les mères de famille que la confiance placée par le digne philanthrope zuricois dans leur action chez elles et autour d'elles. Cet esprit pénétrant, ce penseur si sagace, ce cœur si plein d'amour et de charité, n'attendait rien des lois et des institutions humaines pour le bien moral des individus. Il eût été parfaitement d'accord avec

ceux des chrétiens de nos jours, qui insistent avec force sur la nécessité de la mission intérieure, celle qui commence par soi-même; il aurait approuvé Elizabeth Fry quand elle dit : « La position naturelle des femmes, en fait des êtres destinés aux affections du cœur, au dévouement, aux sacrifices, à servir le prochain sans se fatiguer de leur tâche. Il leur est accordé une puissance d'aimer propre à dominer toutes les puissances terrestres. »



CHAPITRE IV.

De quelques ouvrages populaires de Pestalozzi.

On trouve, dans un écrit publié en 1783 et intitulé : *Recherches sur la marche et la nature de l'éducation du genre humain, sur la législation et sur l'infanticide*, une phrase de Pestalozzi qui fait songer aux bases que cherchèrent à poser Washington et les magistrats américains de son époque.

L'esprit des vrais législateurs doit puiser sa force dans la justice fondée sur la crainte de Dieu, dans un amour de l'humanité qui découle de l'humilité, de la bienveillance, dans une sagesse qui fait trembler le méchant et dans la générosité qui porte le magistrat à se sacrifier pour son pays et pour son peuple, si cela devient nécessaire. Le législateur, selon moi, doit avant tout *être chrétien*. Il doit se dévouer à ses compatriotes ; il sait que sans le sacrifice de lui-même, de celui qui gouverne, il n'est pas possible de donner et de maintenir des lois propres à satisfaire les besoins de l'humanité.

Le législateur, selon Pestalozzi, n'est pas moins idéal que la mère ou l'instituteur ; mais, que ces aspirations vers le bien, que ces nobles rêveries sont attendrissantes... et qui, plus que celui qui croyait à la possibilité

de leur réalisation , a gémi sur les déceptions que la dure expérience a multipliées autour de lui ! -

Dans un second livre populaire, publié un an après *Léonard et Gertrude*, en 1782 et sous le titre de *Christophe et Elsi*, Pestalozzi ne fut point aussi heureux que dans son premier essai. Ici, la forme dramatique fut envahie par l'enseignement et l'exhortation. Le but de l'auteur était de mettre, sous les yeux des gens instruits et influents, les véritables causes des malheurs endurés par la classe pauvre ; il lui semblait qu'il y avait des révélations importantes à faire, « des voiles à déchirer, des draperies à enlever, » dit-il lui-même, afin d'exciter chez les puissants plus d'amour et de justice envers les faibles. Mais ce livre, peu compréhensible pour le peuple, ne circula guère parmi les classes inférieures ; celles qui devaient en profiter l'accueillirent mal ; on désapprouva les tentatives propres à propager l'enseignement populaire : le livre échoua. Dans un troisième volume, Pestalozzi rapprocha les deux premiers en écrivant *Lecture de Léonard et de Gertrude faite par Christophe et Elsi*, combinaison qui manque de vie et de clarté ; la postérité n'a accepté que le premier, dans lequel les personnages paraissent être l'occasion et la cause des faits et des idées, tant ils sont bien étudiés et peints d'après nature. Dans les deux autres, les personnages discourent comme Pestalozzi lui-même ; ils ne vivent pas, ils ont été promptement oubliés. Le *Livre des mères ou comment Gertrude instruit ses enfants* est purement pédagogique ; nous en parlerons plus au long à propos de la méthode de Pestalozzi, qui, à l'époque

que nous traitons, était encore en germe dans sa pensée.

Il publia pendant l'année 1782 une gazette suisse, feuille hebdomadaire; elle parut pendant une année et se composait en grande partie de nécrologies destinées à faire connaître la vie des Suisses distingués par leurs talents et les services rendus à la patrie. Il put ainsi exprimer sa reconnaissance envers son protecteur Iselin qui venait de mourir. « J'étais à jamais écrasé, annihilé, dit-il, s'il ne m'avait fait sentir qu'il me restait encore, depuis la ruine de Neuhof, quelque chose à faire en ce monde. »

Ce n'était pas sans peine que Pestalozzi, en ce point semblable à Rousseau, parvenait à éclaircir et à formuler ses idées. « On ne saurait croire combien les passages de mes écrits les plus simples et les plus clairs m'ont coûté de peine et de travail. » Il s'exprime ainsi à propos de son ouvrage sur la marche de la nature dans l'éducation du genre humain, livre remarquable par le mélange d'une erreur fondamentale avec des vérités de détail. En effet, Pestalozzi parle de l'état de nature de l'homme comme étant né innocent, pourvu de nobles instincts, etc.; il cherchait le fil conducteur dans les théories de Jean-Jaques. Il est bien naturel qu'avec une base semblable, il s'use et se fatigue dans une vaine recherche de la vérité. Dans aucun de ses ouvrages il ne se montre moins chrétien par la négation des dogmes de l'Evangile, et plus disciple du Sauveur par la charité, l'humilité, l'amour du prochain et la sainte douleur que lui cause le vice.

Voici un passage à citer.

La disposition des rois à la tyrannie et celle des peuples à l'anarchie sont au fond tout à fait semblables ; les discours des aristocrates et ceux des sans-culottes ont la même source, la même tendance. Les vices de la noblesse sont absolument les mêmes que ceux qui règnent sous le toit de chaume ; ils sont embellis, voilà tout : les disputes et les tracasseries des hommes de loi sont aussi fort semblables les unes aux autres. Des milliers de créatures humaines ne cherchent qu'à satisfaire brutalement leurs sens, en suivant aveuglement les instincts de la nature et en ne formant aucun autre souhait. Les hommes, par dix milliers, demeurent courbés sous le poids de leur enclume, de leur aune, de leur aiguille ou de leur couronne ; ceux-là aussi ne veulent rien de plus. Je connais un homme qui souhaite davantage, etc., etc.

En 1795 Pestalozzi publia des apologues destinés au peuple et qu'il intitula : *Images pour mon Abécédaire ou premiers développements de mes pensées* ; les sentiments patriotiques qui remplissent son cœur s'y font sentir à chaque page. Les premiers symptômes de la révolution helvétique éveillèrent en lui la prévision des maux qui allaient fondre sur la Suisse, maux attirés par les fautes passées, l'infidélité aux principes qui, selon lui, avaient fait son bonheur et sa gloire. « Tôt ou tard, mais très certainement disait-il, la nature se venge de toutes les actions des hommes qui s'élèvent contre ses lois. » Il eût été plus vrai de dire que Dieu punit les hommes qui foulent aux pieds ses commandements. Un de ces apologues exprime bien l'amour de Pestalozzi pour la liberté.

La Poule ingrate.

Si je te dévore je serai à jeun demain ; si je te laisse vivre tu me feras un œuf chaque jour ; ainsi parlait Reinecke , le plus rusé des renards à une poule devenue sa prisonnière. Il lui rognâ un peu les ailes et mordit légèrement l'une de ses pattes, puis il la laissa cheminer et la nourrit abondamment.

Mais la poule ne goûtait point la bonne chère du renard ; elle pondait rarement ; elle ne couvait pas ses œufs, ses ailes rognées l'attristaient ; la blessure à sa patte entravait sa marche sautillante. Un âne qui errait en liberté la vit dans la cour du renard , et lui dit : Tu es vraiment une ingrate créature ; pourquoi montres-tu si peu de confiance en ton bienfaiteur, à celui qui te traite comme s'il était ton père ; il n'est pas possible qu'un renard se montre plus généreux envers une poule que Reinecke ne l'est envers toi.

La poule répondit : Je crois bien qu'un âne qui serait aussi bien traité que je le suis dans la cour du renard, s'y trouverait à merveille, mais je ne suis pas un âne. Je couverais volontiers chaque année deux jolies familles de petits poulets , au lieu de laisser dévorer chaque matin tous mes œufs dans mon nid.

La poule avait raison : un âne ne saurait être juge de la reconnaissance que doit une poule au renard qui la retient dans la captivité.

Voici encore des apologues dont l'application est aisée, de nos jours surtout et particulièrement en Suisse.

Les Poules, l'Aigle et la Taupe.

— Notre vue est si parfaite, dirent quelques poules à un aigle, que nous distinguons à merveille le plus petit grain

de blé. — Pauvres poules, leur répondit l'aigle. Le premier signe d'une bonne vue est précisément de ne pas s'arrêter à l'objet qui se présente à elle. — Le soleil éblouissant nous enlève toute clarté, s'écria à son tour la taupe. On ne voit bien que dans nos sentiers souterrains.

Toutes les souris accordèrent leur approbation à la taupe. Elles adressent tous les jours cette prière au grand Jupiter : « Daigne nous préserver de l'éclat du soleil et maintiens la douce lumière de nos secrets réduits jusque dans l'éternité. »

Les hommes errent de divers côtés au milieu de la nuit et des brouillards, portant à la main des lanternes sourdes qu'ils se figurent aussi brillantes que la clarté du soleil ; en cela ils ressemblent fort aux souris et à la taupe.

Le Tilleul et le Roi.

Un roi se promenait sous les branches d'un beau tilleul ; tout en admirant la hauteur de cet arbre, il s'écria : Oh ! quand verrai-je mes sujets s'attacher à moi comme les feuilles à tes branches ! — Le tilleul répondit : Je fais monter la sève contenue dans mon tronc au bout de chaque rameau, avec bien plus de force que les feuilles n'en mettent à s'unir à moi.

Le roi fut frappé de cette parole ; il se mit à réfléchir et se dit à lui-même : Que ne puis-je agir de même ! Que ne puis-je ainsi parler ! Il sentait que la vraie puissance de la royauté devait se puiser à cette source sacrée. Je donnerais un des doigts de ma main, ajouta-t-il, si je pouvais rencontrer un homme capable de m'enseigner ce que je pourrais faire pour atteindre à ce but. Mais où est-il ?

Ce qu'un Singe apprend d'un Serpent.

Un jeune singe cherchait à comprendre en quoi consiste la modestie et ne pouvait y parvenir ; il rencontra un serpent rampant sur la terre, et dit à sa mère : — Celui qui rampe ainsi, à travers le monde, sans pieds et sans mains, celui-là sans doute est modeste.

Le pauvre singe ignorait avec quelle facilité le serpent peut dresser sa tête et comment il s'élance sur le dos d'un chameau ou de quelque animal féroce, alors qu'il veut mettre en usage son venin. Ne croyez jamais à la modestie ou à l'humilité de celui qui a des dents meurtrières et qui sait les cacher en rampant.

La Mer et les Fleuves.

— Je me repose dans l'immensité et la limpidité de mon inaltérable étendue, disait la mer. — Et moi je cours en pleine liberté jusqu'à la vaste mer.

Ainsi s'enorgueillissaient la mer et les fleuves. Insensés ! La mer se vantait de la paix et de la pureté de ses eaux troublées par les ondes impétueuses et le limon des fleuves ; et les fleuves se vantaient de la course rapide qui les jetait dans l'immensité de la mer !

La vanité des hommes les porte à s'enorgueillir des circonstances, des forces et des privilèges dont ils jouissent ; ils sont inattentifs aux causes qui les en rendent possesseurs.

La Rue dépavée.

— C'est trop fort, s'écriait Kunz, le visage enflammé de colère. On ne peut faire un pas dans cette rue encom-

brée de pierres jetées à droite et à gauche, j'en ai les pieds meurtris.

On avait entièrement dé pavé une rue très fréquentée, et aucun ouvrier ne venait remettre en place les pierres tournées sens dessus dessous.

— Pourquoi t'emportes-tu de la sorte? dit son ami Heinz, qui cheminait près de lui. Il ne peut en être autrement; partout où les fondements des choses anciennes sont renversés, le passant ne sait où mettre le pied, il rencontre à chaque pas les pierres soulevées.

— C'est possible, mais on pourrait au moins entasser d'un seul côté ces pavés en désordre.

— Les choses n'en seraient pas mieux en *bon ordre*; qu'en dis-tu?

— Il est vrai; mais j'ai des cors qui me font souffrir plus que de coutume, pendant que nous cherchons à avancer dans ce chemin en déroute.

— Mais j'en souffre aussi, je t'assure, et je n'ai point de cors aux pieds; il est bon que chaque passant s'aperçoive que lorsque la grande route est bouleversée tout le monde doit en souffrir. Je voudrais seulement que ceux qui se sont chargés de rétablir l'ordre le fissent promptement, au lieu de remplir leurs poches de l'argent destiné aux réparations, fussent-ils obligés de marcher au travers de ces pierres jusqu'à ce qu'ils en eussent les pieds déchirés.

Le souhait de Heinz était certainement fondé. Il est à désirer que les désordres et les malheurs, causés par l'égoïsme et la folie des perturbateurs de l'ordre public, deviennent pour eux-mêmes la juste punition de leur passion de renverser ce qu'ils ne peuvent rétablir.

Quelles qu'aient été l'énergie et la persévérance que Pestalozzi déploya, en cherchant à faire partager à ses concitoyens ses vues nouvelles sur l'amélioration de

l'existence des classes inférieures, il n'excita aucune sympathie, il ne fut point compris ; nul ne vint à son aide.

Sa triste vie s'écoulait dans la misère et dans la solitude ; les hommes influents le méconnaissaient, le méprisaient même. « Ces hommes, qui, disait-il, ne vivent que pour courir après le pouvoir et pour s'asseoir à une table bien servie, » s'éloignaient de lui toujours davantage ; leur égoïsme aigrissait le cœur brûlant du philanthrope.

Dans l'un de ses accès d'indignation contre les puissants qui soutiennent que l'on ne peut tirer le peuple de son abaissement, il écrivit ces lignes remarquables, tout empreintes de ses nobles et grandes illusions : « Non, ce relèvement n'est pas un rêve. Je veux placer dans des mains innocentes, dans des mains pures, dans celles de la *mère*, le moyen de venir à mon aide et le méchant sera réduit au silence.

» J'ai longtemps attendu que mes contemporains vinssent à mon secours ; leur intérêt m'a fait défaut ; je me suis trompé à l'égard de l'époque actuelle et de ceux au milieu desquels j'ai vécu. Je me suis aussi trompé sur moi-même ; je ne mérite pas le degré de confiance que je me flattais d'inspirer, mais je n'ai point obtenu non plus celui auquel il me semble que j'ai droit. Incapable par ma position de fortune d'accomplir les choses entreprises, je me suis épuisé, précipité dans un abîme de complications et de misère, dont je ne puis raconter les douleurs et dont les suites

ont duré aussi longtemps que la moitié d'une longue vie. »

Le domaine de Neuhof coûtait annuellement de fortes sommes à Pestalozzi et son rapport n'offrait presque aucune valeur. Il était au plus haut degré de la détresse, lorsque la révolution helvétique vint à éclater. Son action rapide ne tarda pas à atteindre les bords du lac de Zurich.

Les armées de la République française entrèrent en Suisse ; les anciennes formes croulèrent et les XIII Cantons, transformés en République une et indivisible, furent gouvernés par un Directoire créé à l'instar de celui qui dominait la France.

Legrand, un des amis de Pestalozzi, faisait partie de ce corps ; c'était un homme qui lui ressemblait par l'activité et la disposition à l'enthousiasme. Il engagea le digne et intelligent Stapfer, ministre des Arts et des Sciences, et l'habile et sage docteur en médecine, Albert Rengger, ministre de l'Intérieur, à s'occuper de Pestalozzi et à l'employer au service de la patrie à réorganiser. Mais ces magistrats éclairés se défiaient avec raison du manque de savoir faire de l'ardent ami du peuple et n'osaient lui confier aucune administration importante.

Il leur répéta l'un des souhaits de sa jeunesse : « je veux être maître d'école. » On le plaça à la tête d'un séminaire qui venait de s'ouvrir en Argovie, lorsque la gravité des circonstances vint lui tracer une carrière nouvelle et l'arracher à l'oisiveté que le peu de succès des ouvrages populaires, publiés à la suite de

Léonard et Gertrude, lui rendait singulièrement pénible. A peine en avait-il déposé le fardeau, en entrant au nouveau séminaire, que la guerre vint l'en chasser ; les Français envahirent, pour l'usage de leur armée, cet asile destiné à l'éducation.



CHAPITRE V.

Pestalozzi à Stanz. — Ses succès et ses fatigues. — Visite de Henri Zschokke. — Dispersion des orphelins.

La guerre impie, entreprise par la République française contre les cantons primitifs, ne tarda pas à donner à Pestalozzi de nouveaux écoliers. Aussitôt après les massacres dont Stanz, capitale du canton d'Unterwald, fut le centre, un cri d'indignation ou plutôt d'horreur, s'éleva dans la Suisse entière.

Les secours matériels abondèrent au milieu des champs dévastés et des ruines causées par l'incendie, semée au nom des droits de l'homme et de la liberté. Le Directoire déploya la plus grande énergie pour soulager les nombreuses victimes des combats sanglants, éternelle flétrissure dans les fastes de l'armée française. Les veuves et les orphelins devinrent les objets de la bienfaisance particulière ; le gouvernement porta son attention sur les petits garçons privés de leurs pères. Legrand, Stapfer et Rengger s'empressèrent de confier à Pestalozzi ces enfants abandonnés, auxquels Dieu avait préparé un instituteur, un père, le *Vater Pestalozzi* !

« C'était à vrai dire, écrivit-il plus tard, une entre-

prise qui m'aurait effrayé si j'avais pu en mesurer l'étendue; heureusement j'étais aveugle. Je ne savais pas précisément ce que je faisais, mais je savais ce que je voulais : c'était la mort, ou l'accomplissement de mes plans. Les moyens de parvenir à ce dernier résultat ne m'étaient fournis que par la nécessité la plus extrême; je devais agir au milieu d'une confusion d'éléments et de misères sans limites; mais le zèle qui m'entraînait à saisir la possibilité de réaliser enfin le rêve de toute ma vie m'aurait transporté au sommet des plus hautes Alpes, au travers de l'air et du feu. »

Le Directoire avait consacré au futur établissement des orphelins le couvent des Ursulines, ravagé à Stanz par ceux qui en avaient expulsé les religieuses. Pestalozzi s'y établit, aidé d'une seule ménagère, et reçut, au milieu des ouvriers qui devaient changer la distribution intérieure de cette habitation, un nombre déjà considérable d'enfants abandonnés.

Pères et mères avaient sacrifié leur vie à l'héroïque défense de leurs foyers et de la vraie liberté, de la liberté helvétique.

Ce fut donc au milieu des briques, des planches, des plâtres et des murs humides que le courageux Pestalozzi recommença à vivre avec des enfants indigents; il n'avait pas à les recueillir, comme il le fit à Neuhof, le long des grandes routes; la patrie affligée les lui remettait avec une entière confiance. Une seule chambre était demeurée habitable; les fenêtres fracassées y laissaient entrer les pluies et les vents d'automne. L'état moral des enfants ne répondait que trop bien au désor-

dre des lieux et aux intempéries de la saison ; point de dortoirs, point de cuisine.

En peu de jours quatre-vingts enfants furent entassés autour du chef de cette étrange famille ; les plus jeunes étaient âgés de quatre ans, les plus âgés de dix ; le plus grand nombre couverts de guenilles, atteints de maladies de la peau, d'ulcères et de plaies à la tête ; presque tous déjà vagabonds et dégradés par la misère. Il en était aussi qui avaient été arrachés à une existence aisée, commencée dans les belles fermes qui jadis excitèrent la jalousie de Gessler et de ses acolytes ; ceux-là se livraient au murmure, à la tristesse ; ils ne se souciaient nullement d'être ainsi soulagés et consolés. Les camarades pauvres et grossiers, auxquels on les avaient associés, leur inspiraient du mépris ; ils en étaient repoussés. Les distinctions sociales, la haine entre le pauvre et le riche, ne tardèrent pas à se faire sentir dans cette commune misère, dans cet abaissement pour tous ; aucun n'était en état d'apprécier les généreuses et charitables pensées de Pestalozzi ; mais pourtant il devint le centre de leurs affections ; tous l'aimèrent en cédant à l'attrait puissant qu'il exerça sur l'enfance. Cette communauté de sentiments contribua plus que toute autre chose à rapprocher les uns des autres les orphelins indisciplinés.

L'abnégation, la persévérance, la charité brillèrent à cette époque, à leur plus grande puissance, dans toute la conduite de l'instituteur. Poursuivant sa noble pensée, il s'efforçait de créer les liens de la famille au milieu de ce troupeau indiscipliné ; il était garde-malade,

bonne, maître de la maison et serviteur de tous ceux qui l'habitaient ; le premier levé, le dernier couché, il ne céda au besoin du repos qu'après avoir prié avec et pour sa nombreuse famille ; puis encore, si quelques enfants, chez lesquels le besoin de l'instruction s'était prononcé, lui demandaient non pas des contes, mais des enseignements, il continuait à leur parler jusqu'à ce qu'ils succombassent au sommeil, tandis qu'il satisfaisait leur grave fantaisie.

Pestalozzi partageait les jeux comme les repas ; sa vie était entièrement assimilée à celle de ses orphelins ; la sève bienfaisante qui s'épanchait en si grande abondance de son cœur et de son âme, pénétra bientôt dans l'âme et le cœur des enfants ; ils s'aimèrent, ils vécurent en paix. Avant que le premier hiver fût écoulé, (l'asile avait été ouvert au mois d'octobre 1798), leur santé et leur extérieur s'améliorèrent considérablement. Les rapides succès obtenus par Pestalozzi ne pouvaient être mis en doute, mais ceux qui les apprécièrent le moins furent précisément les habitants du pays ruiné, tout naturellement livrés à l'animosité que leur inspirait le nouveau gouvernement. Aux yeux des victimes de la guerre, Pestalozzi était bien moins le chrétien dévoué au bien de ses semblables, l'homme supérieur et capable de surmonter le mal par le bien, que l'agent des magistrats qu'ils avaient en haine ; d'ailleurs était-il possible, était-il vraisemblable que l'on fit une telle œuvre pour l'amour de Dieu ! Puis, cet homme était un hérétique, il perdrait l'âme des pauvres enfants ! L'instituteur spéculait sans doute sur le nombre

des élèves ; c'était à lui à dédommager les parents des secours qu'ils auraient obtenus en continuant à les faire mendier. Il n'est aucun genre de bienfaits qui ne soient jugés de la sorte par les personnes peu capables de vivre pour autrui ; les égoïstes dont nous parlons ne pouvaient, du reste, comprendre le sens élevé de ces paroles de Pestalozzi à son ami Gessner : « J'étais seul, au milieu d'eux, du matin au soir. Tout le bien qu'ils recevaient pour l'âme et pour le corps leur arrivait par moi ; ils mettaient leur main dans la mienne ; leurs yeux se fixaient sur les miens ; je prenais part à leurs tristesses ; mon sourire se mêlait à leur gaiété. Ils vivaient séparés du monde ; ils n'étaient point à Stanz, mais avec moi et moi avec eux. Je n'avais autour de moi ni amis, ni serviteurs... je n'avais qu'eux.... »

Pestalozzi donnait ainsi un plein essor à l'amour paternel qui dominait son âme. Il demeurait toujours plus convaincu que le vrai principe de régénération pour l'enfant pauvre et abandonné, c'était la vie de famille et l'exemple d'un dévouement complet, tel que le sien, sans doute ; mais en admettant l'*effet*, où rencontrer la *cause* ? comment s'appuyer sur le moyen ? — Pestalozzi lui-même connaissait-il un père, une mère, un instituteur animé du profond amour qu'il portait à l'humanité souffrante, aux enfants, qu'ils fussent orphelins ou dans le sein de leurs familles ? Assurément la réponse à cette question, s'il se l'était posée, eût été négative.

Jamais on n'enseigna mieux que lui une morale pure, élevée, pratique. Il mit, un jour, à une rude

épreuve la générosité des enfants, en les rassemblant pour leur apprendre que la ville d'Altorf venait d'être incendiée. « Il y a sans doute, ajouta-t-il, plusieurs centaines d'enfants sans toit, sans habits, sans pain. Ne souhaitez-vous pas que nous demandions ensemble au Gouvernement de nous en envoyer une vingtaine? — Oui, oui, demandons-les, s'écrièrent toutes les voix. — Mais nous n'avons pas assez d'argent pour les recevoir, si chacun de vous ne consent pas à travailler davantage, à manger moins, à partager ses vêtements. Consentirez-vous à soulager ainsi leur misère? — Ah! père, fais-les vite venir; on travaillera davantage, on mangera moins. Ces pauvres enfants!... »

Le maître rendait ainsi la sympathie vivante dans le cœur de ses écoliers; il leur enseignait l'abnégation, ce grand moyen de force et de bonheur.

Les petits garçons devinrent toujours plus heureux et plus florissants en apprenant à se vaincre, à agir pour le bien de leurs semblables, à se confier entièrement dans la direction que le *père* donnait à leur éducation. Leurs visages épanouis étaient la plus douce récompense de Pestalozzi; il ne permettait point les airs refrognés ou irrités; sa main amie venait, à l'aide de ses paroles, effacer les plis que la mauvaise humeur imprimait sur leurs jeunes fronts; puis, lorsque les enfants jouaient sur ses genoux et qu'il les supposait disposés à le comprendre, il leur disait : « Enfants, ne voulez-vous pas un jour, comme moi, vivre parmi les malheureux, les aimer, les bien élever? »

Le premier il créa des moniteurs ; l'enfant instruisant son camarade fut mis en action dans son asile patriotique.

Bell et Lancaster ne firent que régulariser cette pensée mère, si chaudement adoptée par les Quakers, partisans éclairés de l'instruction populaire. Pestalozzi trouvait à l'enseignement par le plus habile, en commençant par l'A, B, C, un puissant moyen de développer les forces individuelles et d'exciter une salutaire émulation ; il plaçait lui-même les petites mains d'un enfant plus savant que les autres sur les lettres et les chiffres qu'il pouvait nommer, et ce bon commencement avait le plus souvent des suites heureuses.

« J'eus toujours pour principe, écrivit-il à son ami Gessner, de faire que les enfants possédassent parfaitement chacune des choses qu'ils apprenaient, même les plus insignifiantes, et de ne jamais les laisser rétrograder en rien, ni oublier un seul des mots appris, ni écrire mal une seule des lettres qu'ils savaient déjà bien écrire. J'étais patient avec les plus lents, mais sévère quand l'un d'eux faisait plus mal qu'auparavant.

» Leur grand nombre et l'inégalité de leurs dispositions facilitaient ma marche. Ils avaient du plaisir à s'instruire les uns les autres ; de même que dans une famille, sous les yeux de la mère, les frères et les sœurs plus âgés et plus capables montrent aisément à leurs cadets ce qu'ils savent, et sont tout fiers et tout joyeux de tenir ainsi la place de leurs parents. Le sentiment de leur capacité se réveillait ; ils devenaient eux-mêmes plus habiles en répétant à d'autres ce que ceux-ci de-

vaient apprendre d'eux. Ils me fournirent bientôt ainsi des aides et des collègues qui, s'étant développés avec l'établissement lui-même, étaient beaucoup plus propres à en satisfaire les besoins que ne l'auraient été des maîtres étrangers.

» Moi-même je m'instruisais avec eux ; notre marche était basée sur une telle simplicité que jamais je n'aurais trouvé un maître qui se fût soumis à enseigner et à apprendre comme je le faisais.

» Deux de mes expériences sont importantes à consigner : la première, c'est qu'il est *possible* et fort aisé d'instruire et de pousser fort loin, en masse et tout à la fois, un nombre considérable d'enfants, même d'âges très différents ; la seconde, c'est qu'on peut apprendre à tous ces enfants beaucoup de choses, même au milieu de leurs travaux corporels. »

Il corrigeait le jeune enfant selon l'ordre biblique, tout en le comblant des témoignages de son affection ; lorsque les actes de brutalité et de méchanceté venaient à reparaître il avait recours aux châtimens corporels. *Qui épargne la verge hait son fils ; frappe-le de la verge, il n'en mourra pas. La verge et la répréhension donnent la sagesse*, dit le roi Salomon. « Cher ami, écrit-il à ce sujet, les coups que je donnais ne pouvaient exercer aucune fâcheuse influence sur les coupables, parce que je vivais tout le jour dans l'intimité des enfants et que je n'existais que pour eux. Ils ne se trompaient nullement sur la sévérité de ma main, parce qu'ils n'auraient pu méconnaître les sentiments de mon cœur. »

Pendant son séjour à Stanz, époque de la vie de Pestalozzi qui fut vraiment son âge héroïque, les principes de sa célèbre méthode sortirent du cahos, mais ne purent être appliqués que lors de son troisième essai d'éducation proprement dite, au château de Berthoud.

Le neuvième mois de sa vie de famille n'était pas écoulé, et la même cause qui l'avait jeté dans le couvent dévasté des Ursulines, le força à en sortir et à subir la dispersion de ses enfants.

Les dévastations, commises par l'armée française dans nos paisibles vallées, furent suivies par l'invasion des troupes autrichiennes poursuivant leurs ennemis. Les soldats de la République, épuisés par de longues marches, malades et blessés, rentrèrent en désordre dans le Bas-Unterwald, et bientôt le couvent des Ursulines fut occupé par eux ; les dortoirs de Pestalozzi furent convertis en hôpital militaire, au mois de Juin 1799. L'instituteur lui-même n'aurait pas tardé à s'aliter ; la tâche poursuivie avec une persévérance enthousiaste dépassait les forces d'un homme.

Il fut interrompu à temps. Dieu le plaça dans la retraite, en l'arrachant momentanément à sa généreuse activité.

L'un de ses amis, qui depuis devint célèbre par le nombre et le mérite de ses écrits, Henri Zschokke, fut envoyé à Stanz vers la fin du séjour de Pestalozzi, en qualité de commissaire et de pacificateur dans les cantons frappés par la guerre.

Cet homme distingué, né à Magdebourg en Prusse, avait offert ses services au Directoire helvétique, et dès

lors jusqu'à sa mort il n'a cessé de se rendre utile à la Suisse, sa seconde patrie.

Il raconte dans ses Mémoires, qu'il se promenait sur la place de l'église de Stanz, lorsqu'un cri d'alarme se répandit dans la ville et dans la campagne. Les Autrichiens descendent le Seelisberg; ils arrivent, fuyons! Femmes et enfants entourent Zschokke, et, parmi ce groupe désolé, se trouvaient un grand nombre des enfants de Pestalozzi. Celui-ci s'occupait à faire de petits paquets de vivres et d'argent pour ses chers fugitifs; il put encore emporter 2000 fr., à remettre au Gouvernement qui ne l'avait jamais laissé manquer d'argent. Le petit trésor, ainsi conservé dans des temps si difficiles, prouve que Pestalozzi ne manquait par fois, ni d'ordre ni de prévoyance.

Zschokke s'était fait plaisir et devoir de visiter souvent l'instituteur des pauvres et de le protéger hautement parmi les ingrats de Stanz; un passage de ses Mémoires (Selbst-Schau 1^{re} B. 109) nous montre ces deux Henri dans les murs de l'ancien couvent. « A l'époque où je fus envoyé à Stanz, personne ne s'associait aux travaux de Pestalozzi; on le considérait comme un demi-fou, à bonnes intentions, ou comme un pauvre diable. Son isolement me porta à me promener souvent avec lui, bras dessus, bras dessous, en grande évidence et pour donner une leçon aux insolentes altesses de la bourgeoisie. Je remplissais auparavant l'office de son valet de chambre; je brossais son chapeau et son habit; je boutonnais droit sa veste mise de travers, puis nous sortions ensemble.

» Quel contraste ! Un abaissement extérieur, le mépris et presque la honte, opposés à l'élévation de l'âme, à une pureté de la pensée, à une puissance dans la charité que bien peu d'hommes possèdent et qui sont en eux le sceau de la main créatrice. Sa vie morale était alors à son apogée, dans sa fleur, pour ainsi dire ; l'esprit qui l'animait n'avait pas encore subi de forme et ne s'exprimait point par des paroles. Il agissait comme par une sorte d'instinct divin qui le poussait à satisfaire à tous les besoins des enfants abandonnés ; il ne dominait pas une idée, un système ; l'idée le dominait, le système n'existait point encore. L'incessante activité de son génie accomplissait une sorte de miracle. Parvenir en quelques mois à vaincre l'insubordination et les mauvaises habitudes d'enfants à demi sauvages, c'était, sans aucun doute, donner la preuve la plus étendue et la plus positive de la force d'amour dont il connaissait à peine la puissance.

» Toutes ses actions portaient un caractère religieux ; la vie intérieure s'épanchait au dehors et c'est par elle qu'il soumettait, comme par magie, les enfants indisciplinés et qu'il faisait surgir en eux les facultés endormies ou dénaturées. »

Zschokke renonça bientôt à ramener Pestalozzi aux habitudes d'ordre et de convenance qu'il n'avait jamais bravées aussi ouvertement à Zurich ou à Lucérne ; il laissa le rôle de valet de chambre et les promenades d'apparat, pour suivre les sentiers au milieu des prairies ; ses amicales observations lui avaient valu une réponse sans réplique.

« Laisse-moi en repos. Je suis pauvre, je ne veux être que pauvre. Je suis riche aussi, mais je ne puis l'être que par mes pauvres enfants ; ceux-là me comprennent ; les autres jugent sans raison, sans bon sens ; leur entendement est égaré, embrouillé, je n'ai rien à faire avec eux. » Zschokke ne parla plus des cheveux hérissés, des bas détachés, de tout l'étrange costume qui, au premier moment, lui avait inspiré du repousse-ment ; oubliant les choses visibles, il écouta les nobles inspirations du maître d'école et se livra au charme de leurs entretiens intimes, qui devaient être, hélas ! de bien courte durée.

Au moment de la dispersion des enfants de Pestalozzi, le commissaire du Gouvernement helvétique confia aux soins du pasteur Businger, d'Appenzell, vingt orphelins que le Directoire ne voulait point abandonner ; Pestalozzi expédia à Lucerne ceux qui pouvaient être réclamés par leurs familles ou leurs protecteurs, puis il s'en alla se reposer et se restaurer aux bains du Gurnigel, dans le canton de Berne.



CHAPITRE VI.

Pestalozzi malade prend les eaux du Gurnigel ; — se rend à Berthoud ; — il est admis comme maître dans une école de jeunes enfants ; — remporte de grands succès et fonde son premier institut au château de Berthoud.

A peine l'ami des pauvres était-il de nouveau jeté hors de la voie dans laquelle il marchait avec tant de courage et d'oubli de lui-même, que l'on recommença à l'accuser d'incapacité, de bizarrerie, de folie, que sais-je ?

Il abandonne tout ce qu'il entreprend, il n'est bon qu'à écrire des romans ou à se perdre en raisonnements inutiles, etc. ; mais aussi qu'attendre de raisonnable d'un homme de cinquante ans qui n'a rien su accomplir jusqu'à trente ! Avez-vous vu sa mine incroyable et son costume de rôdeur quand il est revenu de Stanz ? Pauvre insensé ! il n'est pas possible de lui venir en aide ; on ne saurait en vérité lui souhaiter longue vie.... Ces propos et d'autres de la même valeur se répétaient autour de Pestalozzi, tandis qu'il mesurait l'étendue de son malheur. « Tu peux te figurer, écrivit-il à Gessner, son intime ami, ce que j'ai éprouvé en quittant Stanz. Je me sens dans l'état d'un naufragé, qui, après de lon-

gues nuits d'angoisse et de luttes désespérées, voit enfin paraître la terre et qu'un violent coup de vent vient à rejeter au milieu de l'immense mer, pendant qu'il sent ses membres se raidir et se glacer. Telles furent mes sensations en abandonnant Stanz. Tu peux comprendre les tourments de mon cœur et de ma volonté ! tu peux apprécier la profondeur de ma misère et l'ébranlement de mes nerfs en face de la ruine de mon abri et de mes travaux !... »

Un de ses amis l'invita à demeurer chez lui, à quelque distance des bains du Gurnigel : il y reprit des forces, mais aussi l'inaction lui devint à charge. Du haut des montagnes, dont l'air vivifiant ranimait toute son énergie, il ne contemplait jamais les vallées sans se représenter ses pauvres enfants délaissés, errants dans la misère et l'ignorance.

On s'étonna fort en le revoyant au bout de quelques semaines, redescendre dans la plaine et chercher à renouer le fil qui venait de se rompre. Les ministres Rengger et Stapfer le reçurent avec une cordiale affection, mais ils n'avaient, en ce moment, aucune place qui pût répondre à ses vues.

Il se rendit à Berthoud, petite ville du canton de Berne, et là, l'homme qui avait attiré l'attention de tant de grands seigneurs et de littérateurs étrangers à sa patrie, le créateur de la Méthode sur laquelle un si grand nombre de livres ont été écrits, enfin celui dont la naissance devait être célébrée, comme un jubilé, par plusieurs villes importantes de l'Allemagne, eut grand peine à obtenir que l'on voulût bien agréer ses services comme

sous-maître dans une école des habitants, école inférieure à celle des bourgeois. Assurément un homme de génie ne pouvait ambitionner une position plus modeste.

Aux yeux du public ignorant, un maître d'école, hors d'état de se procurer du pain, pouvait seul songer à se présenter de la sorte ; le maître salarié vit arriver de mauvais œil notre charitable héros. Celui-ci n'avait demandé que la permission d'enseigner certaines branches ; il ne cherchait que l'occasion de faire quelques expériences et plus encore celle de vivre parmi des enfants.

Il ne fut pas difficile au maître qui redoutait sa coopération de semer la défiance parmi les parents, auxquels il s'empressa d'annoncer que Pestalozzi faisait peu de cas du catéchisme de Heidelberg, dont il n'imposait point l'étude aux enfants de l'école. Il persuada aux *habitants*, partout la classe la plus pauvre, que Pestalozzi n'avait demandé à être accepté dans l'école qui leur est consacrée qu'en vertu du refus des *bourgeois* ; tandis qu'il avait préféré les enfants des premiers à cause de leur pauvreté et de leur position inférieure ! On le remercia, on le renvoya ; que faire ?

Dans une école plus humble encore, les petits enfants apprenaient, par les soins d'une maîtresse, à lire et à parler ; on voulut bien accepter les nouvelles offres de service de Pestalozzi, mais il ne donnait pas chaque jour six heures de son temps précieux, sans crainte d'être renvoyé. Le voilà descendu au dernier degré de l'échelle pédagogique dont il devait bientôt atteindre le faite pour

subir encore une dernière chute , accompagnée des déceptions les plus amères et des douleurs poignantes qui ne s'adoucirent pour lui qu'à l'approche de sa délivrance finale, la mort.

Les parents ne tardèrent pas à lui faire entendre le concert de plaintes que partout ils élèvent, avec plus ou moins de tenacité et d'unanimité. Nos enfants n'apprennent rien ; on ne leur fait pas réciter leur catéchisme, et puis tout ce qu'on leur explique nous le savons aussi bien qu'eux ; chacun peut en faire autant chez soi.

O bonheur ! O succès inespéré ! Ainsi l'excellent maître des petits enfants apprend qu'il a *réussi* ; l'un de ses buts n'est-il pas précisément d'enseigner ce que tout le monde doit savoir ; les choses simples , les choses usuelles , ce que les mères devraient savoir et enseigner elles-mêmes. Les plaintes de celles-ci furent un vrai soulagement au malaise qu'éprouvait Pestalozzi dans la situation étrange qui lui fournissait le moyen de poursuivre ses expériences ; mais il souffrait journellement d'avoir à travailler dans un cercle aussi étroit. « Cette position , dit-il à Gessner , me rendait encore plus maladroit que je ne le suis naturellement ; lorsque je songe à la vie , à la chaleur d'âme avec laquelle j'agissais à Stanz où j'ai pu élever , en si peu de temps , une sorte de temple enchanté , et que je me vois forcé de ramper sous le joug d'un maître ou d'une maîtresse d'école , je puis à peine comprendre que le même personnage ait été appelé à remplir deux situations aussi différentes l'une de l'autre. »

Sans s'embarrasser de toutes les théories et de tous les essais faits ailleurs, en éducation primaire, il reprit la marche audacieuse qu'il avait suivie à Stanz. Il travailla à coordonner avec une patience inébranlable les syllabes, les mots et les chiffres, pour en composer des exercices progressifs, en partant du point le plus élémentaire. Il forçait l'enfant à demeurer à ses premiers degrés jusqu'à ce qu'il en fût devenu maître; il creusait dans les jeunes cerveaux, sans arriver à la fatigue, mais il en faisait sortir l'idée claire, applicable, et n'en ajoutait une nouvelle que lorsque celle-ci pouvait lui servir de base. Il faisait répéter des phrases longues et difficiles pour former l'organe de la parole, tandis que les enfants dessinaient des lignes, des angles, des carrés, ou bien encore ils devaient compter de tête, puis ensuite en chiffrant; ce double travail n'amenait aucun inconvénient dans la mesure, le cadre, pourrait-on dire, calculé par Pestalozzi.

A Berthoud, comme à Stanz, le maître enseignait comment il faut étudier des objets de diverses natures; les enfants parvenaient à les décrire avant que de savoir lire. Il se convainquit toujours davantage de la clarté que jette dans l'esprit la connaissance des mots et la justesse de leur emploi.

Aux innovations de Pestalozzi se rattache le système du Père Girard, l'étude approfondie de la langue maternelle.

Pestalozzi s'occupa particulièrement dans ses savants débuts de l'emploi de la vue, de l'étude graduée pour *l'œil*, et dressa une sorte d'alphabet que l'enfant devait

contempler, branche tacite de l'art de connaître dont il a tiré d'admirables résultats. Un jour, l'un des conseillers de l'instruction publique, M. Gleyre, résuma l'une de ses idées en lui disant, après un examen attentif de sa manière d'enseigner : « Vous voulez donc mécaniser l'instruction ? » — « Vous avez pris le mot sur mes lèvres, s'écria Pestalozzi... c'est bien le but de mon enseignement. Je cherche à ranger dans un ordre psychologique et graduel les éléments de l'éducation et de l'instruction. Tout l'art de l'enseignement consiste à diriger le travail intellectuel de l'enfant d'après les lois de la nature et la marche de son intelligence. Il faut le conduire du premier pas au second, sans lacune, et le faire arriver au troisième et au quatrième et plus loin, toujours en partant de la base bien posée et bien comprise. »

Depuis huit mois seulement, Pestalozzi dépensait ses forces à Berthoud avec le même oubli de lui-même qu'il avait montré à Stanz, lorsque la commission des écoles vint faire son inspection annuelle. On n'ignorait pas les généreux efforts du sous-maître, mais aucun juge capable d'en apprécier les résultats n'avait encore pris la peine de les étudier. C'était au mois de mars 1800. La commission sut enfin reconnaître la valeur des services rendus par Pestalozzi ; son rapport étant le premier document officiel publié sur l'application de la méthode naissante, il est à propos de l'insérer ici.

« Bien que Pestalozzi nous paraisse se bercer d'espérances exagérées, les résultats auxquels il est parvenu nous ont parus étonnants. Il a prouvé combien le plus

tendre enfant possède déjà de forces intellectuelles et morales ; il a montré le moyen de développer chacune de ces forces , de découvrir chaque talent naturel , et de les exercer de manière à leur faire atteindre le but pour lequel la Providence les a donnés. Des écoliers, de dispositions très différentes, ont fait des progrès surprenants ; ils nous ont prouvé par là que chaque enfant est propre à quelque chose , lorsque le maître sait découvrir ses dispositions et les mettre en œuvre. Tandis que précédemment les écoliers pouvaient à peine apprendre à lire de 5 à 8 ans , maintenant beaucoup d'entre eux savent aussi écrire , dessiner et calculer. Pestalozzi a même déjà éveillé en eux le goût de la géographie , de l'histoire naturelle , de la géométrie , etc. A l'avenir , on ne sera plus obligé , dans les classes supérieures , de consacrer encore plusieurs années aux éléments de l'instruction ; au contraire , on pourra y faire des progrès rapides et y acquérir des connaissances importantes. »

Au moment où Pestalozzi recevait ce témoignage , aussi honorable pour ceux qui le rendaient que pour lui-même , il fut obligé d'interrompre ses expériences et ses découvertes. Sa santé le forçait à une halte : de nouveau sa poitrine fatiguée se refusait à l'activité excessive de sa parole ; nous savons qu'il prenait la peine de corriger les fautes de ses élèves jusqu'à ce qu'il fût parvenu à obtenir le résultat auquel il aspirait sans cesse.

Il se résigna donc à suspendre son enseignement gratuit , mais il avait fait de grands pas dans l'application de ses principes ; c'était le moment de se livrer à quelques travaux de cabinet. Le jugement des hommes im-

partiaux et capables d'apprécier la haute portée de ses innovations lui redonna le courage nécessaire pour entreprendre quelque œuvre plus considérable que celle qu'il avait dû abandonner, du moins dans l'enseignement journalier. Il attendait qu'une route nouvelle se fit voir à lui; il n'attendit pas longtemps.

Il régnait en Suisse, à cette époque, une fièvre d'éducation; la forme politique dans laquelle les cantons devaient chercher à se reconstituer n'était point encore établie; mais partout les hommes capables de travailler au bien de leur patrie sentaient qu'il fallait recommencer par le commencement, c'est-à-dire, s'occuper de l'éducation, de la moralité du peuple et ne point laisser grandir dans le vagabondage les enfants semés çà et là par les désastres de la guerre. Pestalozzi n'était pas le seul cœur généreux occupé de cette pensée. Le chef de la commission qui avait visité son école à Berthoud, Fischer, s'occupait avec ardeur de la réorganisation de toutes les écoles dont le gouvernement lui avait confié l'inspection, et songeait à en fonder une dont les élèves seraient appelés à leur tour à réformer celles de la Suisse. Le Directoire, après avoir examiné les plans qu'il lui avait présentés, les adopta et mit à la disposition de Fischer le château de Berthoud.

Un associé se présenta à lui, précisément à propos de ces orphelins que l'on cherchait à caser et à bien élever; c'était Krusi, devenu célèbre par ses travaux sous la direction de Pestalozzi; il arrivait à Berthoud à la tête d'une vingtaine de petits Appenzellois qui devaient être confiés à la charité publique et à la protec-

tion du gouvernement. Fischer accueillit avec bonté les petits pèlerins et leur maître, se proposant de s'occuper des premiers dans l'institut qu'il allait fonder. Krusi avait appris à connaître le monde, en gagnant son pain dès son enfance comme colporteur et messager ; il avait de nobles instincts , de la piété , de l'enthousiasme pour les beautés de la nature , et , de bonne heure , le désir d'enseigner les enfants s'empara de son cœur. Il était ignorant du savoir que donne les livres ; mais, ainsi que Pestalozzi , il comprenait à merveille les besoins et la portée d'intelligence des enfants ; il s'instruisait avec eux , pour eux , il se fit aimer d'eux , écolier lui-même il se plaisait à jouer avec eux. Le pasteur de Gaiss s'était intéressé à lui, et grâce à sa protection il devint maître d'école à dix-huit ans.

Ce fut alors que les petits orphelins lui furent confiés et que Fischer en reçut quelques-uns avec leur jeune maître dans le château de Berthoud ; les autres enfants furent placés dans les maisons du voisinage.

Mais , hélas ! si la guerre civile ou étrangère ne vint pas renverser l'œuvre naissante de Fischer , ce fut le manque d'argent ; la caisse publique ne répondait nullement aux désirs philanthropiques des membres du Directoire , et le chef du futur séminaire de régents ne tarda pas à se voir forcé de renoncer à son entreprise.

Il reprit de l'occupation dans les bureaux du ministère des Arts et sciences, non sans se bercer de l'espoir de reprendre, en des temps meilleurs , son plan favori ; mais il tomba malade et mourut.

Il est superflu de dire que ce pédagogue distingué

avait eu de fréquents et longs entretiens avec Pestalozzi , et que ce dernier s'était occupé à développer les rares moyens de Krusi. Ces trois hommes formaient un noble triumvirat, rompu par la mort de celui qui avait paru le plus près d'atteindre son but. Fischer conseilla au jeune régent de village de chercher à s'associer avec Pestalozzi , qui venait de rassembler quelques écoliers et désirait s'adjoindre un maître disposé à adopter ses vues. L'alliance fut aisément contractée ; le jeune homme qui avait beaucoup à apprendre , mais dont l'esprit et le jugement saisissaient à merveille la profondeur et la sagesse des vues de Pestalozzi , ne tarda pas à le seconder avec un entier dévouement et toute l'énergie de la jeunesse.

Ce fut encore au château de Berthoud que leurs travaux commencèrent. Le nouvel institut s'ouvrit en 1801 ; il attira promptement l'attention. Aux élèves qui payaient une pension se mêlèrent les orphelins amenés par Krusi ; la tâche ne tarda pas à dépasser les forces des deux instituteurs. Il fallut bien songer à s'adjoindre de nouveaux maîtres.

A Bâle vivait un instituteur , appenzellois comme Krusi et dès longtemps ami de Pestalozzi ; il se nommait Tobler, et, comme Fischer, il était dominé par la passion de l'éducation et cherchait une voie nouvelle. Il n'avait point dit, d'après Pestalozzi , « il faut tout renverser et tout renouveler, » mais il s'était convaincu de ce qu'il y avait de vicieux dans l'emploi de moyens hors de proportion avec les idées naturelles à l'enfance. Tobler travaillait en tâtonnant et en souffrant de l'inutilité

de ses efforts, autant que de l'impossibilité de découvrir la marche qui, au lieu d'épaissir les ténèbres et de créer la confusion dans les idées des écoliers, ferait lever pour eux une lumière douce et graduée. Sa correspondance avec Fischer lui fit connaître les travaux de Pestalozzi dont il comprit encore mieux l'esprit, en voyant Krusi démontrer à Bâle, dans un institut de jeunes filles, les procédés employés à Berthoud pour l'enseignement de la lecture, du calcul, etc. L'usage des tablettes d'ardoises, appliqué au dessin, lui parut admirable par sa simplicité; il entrevit un monde nouveau et parti pour Berthoud plein du désir de satisfaire le grand novateur qui l'appelait à lui.

« Le premier coup-d'œil que je jetai sur l'entreprise, tentée dans les classes de Berthoud, dit Tobler, remplit entièrement mon attente. La force intellectuelle que les élèves manifestaient d'une manière si frappante et si générale, aussi bien que la simplicité et la variété du moyen qui la produisait, me jetèrent dans l'étonnement. Le parti que Pestalozzi avait pris de mettre de côté tout ce qui avait proprement constitué jusqu'à présent l'art du maître d'école, la simplicité des images qu'il inculquait, la division tranchée de son système en parties qui devaient être enseignées à des époques différentes et par des moyens progressifs, le soin qu'il prenait de rejeter tout ce qui était embrouillé et obscur, le succès avec lequel il opérait sans beaucoup de discours sur toutes les forces intellectuelles, son attention à retenir fortement le mot propre à rendre la chose dont il s'agissait, et principalement la vigueur avec laquelle

quelques-uns de ses moyens d'instruction me parurent jaillir d'eux-mêmes comme une nouvelle création , du sein des éléments de l'art et de la nature humaine ; tout cela fixa mon attention au plus haut degré. »

Tobler, au milieu de ses recherches arides et solitaires , avait aussi rêvé l'enseignement des *mères* ; il cherchait aussi comment on pourrait les former à remplir la tâche importante que la nature leur a si expressément destinée , et ne tarda pas à se convaincre que Pestalozzi avait été bien mieux inspiré que lui, et que, par sa méthode , l'enseignement ordinaire des écoles pourrait être posé , dans ses premiers degrés , sur les fondements établis par l'instruction domestique. Belles illusions , sans doute ; mais qui ne serait touché de les voir naître simultanément , chez des hommes de savoir et qui ont foi dans la perfectibilité de la pauvre nature humaine !

Tobler eut pourtant quelque peine à condamner entièrement la méthode socratique qu'il avait jusqu'alors suivie ; le système des questions posées de manière à faire naître des réponses lui paraissait tout aussi rationnel que la marche inverse , c'est-à-dire , l'explication à la fois simple et approfondie des choses sur lesquelles Pestalozzi interrogeait ses élèves.

« Ne sais-tu pas, lui dit un jour ce dernier, que Socrate et ses élèves possédaient un riche fond de connaissances et qu'ils étaient versés dans leur propre langue ? Commence par créer ce fond chez tes écoliers , ensuite tu pourras les interroger sur la manière dont ils doivent *entendre* , *voir* , et calculer les choses de la vie. Crois-

moi, toutes les peines qu'on se donne pour faire raisonner les enfants et développer leur intelligence, au moyen de questions habilement posées, n'aboutissent qu'à les tromper et ne les font point avancer solidement.» Tobler se rendit tout à fait et devint un instrument docile dans la main de Pestalozzi.

L'école tendait à devenir institut par le nombre et la qualité de quelques élèves. Pestalozzi ne pouvait plus se passer du secours d'un maître de musique et de dessin ; les exercices sur l'ardoise n'étaient plus suffisants ; les beaux-arts revendiquaient leurs droits ; mais si la musique était admise, en guise de délassement et de moyen d'élévation dans les sentiments des élèves, l'art du dessin devait être entièrement subordonné à la Méthode et servir au développement de l'une des branches importantes de l'enseignement de Pestalozzi, savoir la *forme*, dont nous parlerons plus tard. Il fallait donc trouver un maître qui se fît, en premier lieu, disciple et disciple convaincu de la supériorité des vues de Pestalozzi sur tout autre mode d'enseignement.

Buss était doué de l'amour des beaux-arts à un degré remarquable ; il était parvenu à faire de grands progrès dans le dessin et la musique, lorsqu'il se vit arrêté dans cette carrière par des obstacles insurmontables ; forcé d'apprendre un métier, il tomba dans l'apathie et la misanthropie en apprenant celui de relieur ; il languissait de la sorte à Tubingue, sa ville natale, quand le nom de Pestalozzi vint à ranimer son imagination, en lui inspirant le désir d'aller en Suisse et de s'attacher à l'instituteur, ami des classes pauvres.

Buss était victime de la publication d'un édit qui excluait des études relevées tout jeune homme appartenant aux classes inférieures de la société. En arrivant à Berthoud, il éprouva, dit-il, une étrange surprise; « Pestalozzi descendait d'une chambre haute, dans un désordre complet; je ne saurais décrire le sentiment qu'il me fit éprouver dans cet instant; mais sa bienveillance, la joie qu'il témoigna en me voyant, sa simplicité, même l'abandon avec lequel il s'offrit à moi, tout cela m'attira vers lui dès le premier abord. Je n'ai jamais vu personne chercher ainsi mon cœur, et jamais personne n'a ainsi gagné ma confiance. » Après avoir expliqué ce qu'est la Méthode appliquée au dessin, Buss dit encore : « Il n'eut aucun repos jusqu'à ce que je l'eusse compris; je vis que je lui faisais de la peine, mais j'avais beau chercher; sa patience finit par l'emporter, la chose réussit; je compris que la Méthode entière est un jeu pour tout homme qui a saisi le fil de ses points élémentaires. Je n'ai qu'un mot à ajouter : la connaissance de la Méthode m'a rendu, en grande partie, la sérénité et la force de ma jeunesse; elle a ranimé et pour moi et pour l'humanité des espérances que depuis longtemps et jusqu'à ce moment j'avais regardées comme de beaux rêves, et que j'avais repoussées contre le vœu de mon cœur. »

On a dit que l'âge héroïque de Pestalozzi comprend l'année passée à Stanz, pas même une année; ce fut celle du *père*, luttant seul contre tous les genres de difficultés et de misères et seul obtenant l'un des rares triomphes que l'amour de Dieu et des hommes peuvent

remporter.... Son séjour à Berthoud a été nommé l'âge d'or de sa laborieuse carrière. Entouré de ses premiers, de ses meilleurs compagnons d'œuvre, Krusi, Tobler et Buss, maître absolu de sa maison et de tout l'enseignement dont il était le centre, il dut croire au plus bel avenir; chacun rivalisait en dévouement, en abnégation, en noble générosité, en sage économie; les écoliers étaient heureux de lui devoir toutes choses, les maîtres se déclaraient écoliers et l'entouraient de leur affection, de leur respect.

L'ensemble de l'institut naissant se maintenait dans un degré de simplicité d'accord avec la pensée fondamentale du philanthrope : le relèvement, l'éducation des classes inférieures, l'extinction de la mendicité. Le Gouvernement helvétique protégeait hautement les tentatives de Pestalozzi, et celui-ci, en se flattant d'avancer toujours plus dans sa marche, maintenant assurée, était bien loin de supposer que cette phase, encore modeste et forte d'un accord qui devait bientôt cesser, demeurerait la plus heureuse et la plus complète, entre les jours de Stanz et les années de célébrité pédagogique passées au château d'Yverdon.

Trois des hommes les plus marquants dans la vie de Pestalozzi entrèrent chez lui au château de Berthoud, Ramsauer, Schmidt et Niederer. Le premier va initier nos lecteurs dans l'intérieur de l'institut et nous instruira mieux que tout autre narrateur des détails familiers et précieux que nous cherchons à rassembler.

CHAPITRE VII.

Jean Ramsauer et ses récits sur l'Institut de Berthoud. — Période florissante de la vie de Pestalozzi. — Nouveaux troubles en Suisse. — Pestalozzi envoyé à Paris en qualité de membre de la Consulte helvétique. — Le gouvernement bernois lui redemande le château de Berthoud.

Jean Ramsauer naquit en 1790, à Hérissau, canton de St-Gall, dans l'une de ces familles industrielles où la filature et le tissage des cotons, la fabrication des indiennes, la dentelle et la broderie se mêlent à l'activité de la vie domestique; il perdit son père à l'âge de quatre ans, mais sa mère continua à diriger la famille privée de son chef, avec sagesse et habileté. Près de sa mère, l'enfant pria, travailla, obéit; en accompagnant ses frères aînés aux marchés de St-Gall et de Hérissau, il reçut, en voyant vendre et surveiller les marchandises, les premières notions d'ordre et de calcul.

Il parlait à peine distinctement que son intelligence était déjà formée; à huit ans, il entra dans une misérable école, comme on n'en trouve plus nulle part en Suisse; l'enseignement que le maître y donnait demeura fort au-dessous des besoins intellectuels du futur insti-

tuteur. « Je fus très-malheureux dans cette école, dit-il dans son intéressante brochure sur sa vie pédagogique¹, précisément parce que j'avais un ardent désir d'apprendre beaucoup. » Ce fut avec souffrance qu'il parvint à mal lire et à mal écrire; le maître parlait peu et grondait beaucoup; mais, chez sa mère, le petit Jean rencontra des ouvriers tisserands qui avaient fait de grands voyages et dont les récits merveilleux et véridiques enflammèrent son imagination et lui inspirèrent le goût des aventures.

« Ce que j'appris à l'école ne fut rien en comparaison de l'enseignement donné par la conduite de ma mère; le respect et la tendresse qu'elle fit naître en mon cœur m'instruisirent bien davantage que tous les discours imaginables sur la moralité, l'éducation, etc. Ce fut donc à l'éducation domestique et aux bons exemples que j'eus sous les yeux, que je dus les véritables progrès de mon enfance; la vie elle-même m'apprit à vivre. Dieu en soit loué, il en est ainsi dans plus d'une famille. J'étais volontiers paresseux; lorsque je n'avais rien à faire, on me laissait libre d'user à mon gré de mes loisirs et cette liberté me fut salutaire. »

Ramsauer, après avoir reçu l'éducation maternelle telle que Pestalozzi la rêvait, du moins dans son influence sur le jugement et le cœur des enfants, fut jeté dans une carrière nouvelle par les événements qui troublèrent la paix de la Suisse, de 1796 à 1799. Quoique sa mère pût encore nourrir sa famille, son

¹ Kurze Skizze meines pädagogischen Lebens. — Oldenbourg 1838.

fil cadet la supplia avec tant de persévérance de le laisser partir et voyager, comme les enfants dont les parents avaient été ruinés ou tués par la guerre, qu'elle crut devoir consentir à son départ : âgé de dix ans, il dit adieu à la maison paternelle, en 1800. Quarante-quatre petits émigrants furent entassés sur deux grands chars découverts et les voilà lancés dans le monde : nous verrons le petit Jean devenir instituteur de la reine des Grecs, née princesse d'Oldenbourg.

Après huit jours de marche, on arriva à Oberburg, près de Berthoud, dans le canton de Berne, et là, les enfants présentés en public comme des nègres, à qui voulait se charger d'eux, furent emmenés par des protecteurs charitables émus à leur vue et touchés de leur délaissement.

Jean Ramsauer avait écrit, chemin faisant, une sorte de journal et fait une observation d'une haute importance ; savoir que les enfants les plus pauvres et les plus mal élevés se montraient presque toujours les plus exigeants et les plus facilement mécontents ; c'étaient eux qui pleuraient et qui criaient le plus souvent, qui manquaient le plus de support et d'énergie.

Deux cents des petits émigrants seulement demeurèrent fidèles à leurs bienfaiteurs, et trois mille deux cents s'échappèrent ; ceux qui n'imitèrent pas ce mauvais exemple, appartenaient tous aux familles les moins pauvres et tous avaient reçu chez eux des châtimens mérités, tous avaient plié sous la discipline paternelle.

Ce n'était pas sans subir diverses infortunes que les petits voyageurs parvenaient à trouver un asile ; la

neige, l'obscurité, la faim, firent couler d'abondantes larmes et pousser bien des gémissements; la charité ne les accueillit pas partout où ses secours leur eussent été nécessaires, mais combien ils étaient heureux lorsqu'on leur accordait *bon souper, bon gîte et le reste*.

A Oberburg, lieu où se fit l'exhibition principale, les grands messieurs et les grandes dames choisirent les plus jolis parmi les exilés; les riches paysans préférèrent les plus robustes; le sort de Ramsauer se décida, grâce à son intelligence.

Conduits à Schleumen, château habité par M^{me} de Werth, quinze garçons placés sur une même ligne vinrent approcher cette noble dame, dont l'intention était d'adopter deux de ces pauvres enfants; tous demeuraient interdits et silencieux; tout à coup Jean s'écrie, en regardant le chiffre gothique placé au-dessus de la porte d'entrée: « Eh! que cette maison est vieille!... » — « Y resterais-tu volontiers, dit la maîtresse du château? » — « Oui, si je m'y trouve bien, » répondit le petit bonhomme.

Les enfants qui demeurèrent dans cette partie du canton de Berne furent bientôt envoyés à l'école de Berthoud, fondée par Pestalozzi, auquel Krusi était déjà associé. Pestalozzi cherchait à régulariser l'enseignement de sa Méthode, mais l'instruction n'atteignit point encore l'esprit éveillé de Ramsauer; il ne comprit nullement son maître, il l'aima. Le zèle ardent du grand instituteur, son abnégation, la tendresse par laquelle il se donnait tout entier, son regard profond, sérieux, affectueux, firent sur Ramsauer une impression ineffa-

çable; « mon cœur enfantin et reconnaissant fut pour jamais lié au sien , dit-il, et je n'hésitai pas à répondre à M^{me} de Werth, lorsqu'elle m'offrit de partir pour Berne, où elle devait passer l'hiver, ou de rester avec Pestalozzi, que j'aimerais mieux ne pas quitter Berthoud et mon maître.

» Je n'essaierai pas de donner une description de notre école; je ne saurais comment y réussir. Selon les idées de Pestalozzi, toutes les leçons devaient se borner à nous faire parler, calculer et décrire la forme des objets placés sous nos yeux. Il y avait un plan arrêté : on travaillait de 8 à 11 heures ; puis de 2 à 4, seulement. Pestalozzi donnait une partie des leçons au moment où la chose lui convenait; on n'apprenait par cœur ni morceaux sacrés, ni morceaux profanes. Nous dessinions sans directions et sans modèles; un morceau de craie et le bois des tables devaient nous suffire; les uns traçaient des figures d'hommes et d'animaux, les autres des plantes ou des traits informes. Pestalozzi ne regardait jamais ce que nous avions barbouillé. »

C'est absolument ainsi que se traite aujourd'hui le dessin, dans les écoles enfantines, lorsque le maître ou la maîtresse ne tracent pas sur la planche noire un objet destiné à servir de modèle.

Ramsauer, doué d'un talent particulier, appliqua de bonne heure, au dessin élémentaire, l'art de graduer les difficultés et parvint peu à peu à créer une échelle de figures diverses, dont une partie a été gravée et s'est répandue dans toute l'Europe. Il raconte la joie que lui causa l'emploi de la première feuille de papier et du

premier crayon achetés au moyen de ses économies; ce bonheur-là ne fut point oublié. « Nous avions pour faire nos calculs, dit-il, des tabelles en carton, aux quatre coins desquelles étaient posés un certain nombre de points. Il fallait les additionner, les soustraire et les multiplier à l'infini et suivant notre fantaisie; ce fut l'origine des tables à chiffrer, dressées plus tard par Krusi et par Buss. »

« Pestalozzi faisait *parler* les enfants d'après leur rang, sans leur adresser des questions et sans leur donner ce que nous nommons une tâche; ce que nous apprenions de mieux par lui c'était bien les exercices de langage (*sprachübungen*), par lesquels nous apprenions aussi à voir, à regarder. Il se servait à cet effet des objets tout naturellement placés devant nos yeux; ainsi des lambeaux de tapisserie suspendus aux parois de la salle d'école; nous devions, les uns après les autres, et souvent pendant deux à trois heures, étudier les dessins et les déchirures de ces papiers vieux et noircis. Il s'agissait de déterminer leur forme, leur nombre, leur position et leur couleur, en allongeant graduellement les phrases que nous avions à répéter. — Que vois-tu, garçon, disait-il? — Je vois une fente dans la tapisserie. — C'est bon; répète ce que je dis : « Je vois une longue fente dans la tapisserie qui couvre la paroi. » L'enfant répétait, puis Pestalozzi : « Je vois la muraille derrière la longue fente, » etc., et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les détails à signaler eussent été vus et caractérisés par le maître et les écoliers. Assurément, il y a dans cette manière d'instruire

un moyen très puissant de fixer et de cultiver l'intelligence. Que d'ignorance, d'erreurs et de fautes découlent du peu d'application que l'on met à voir, à étudier ce qu'on voit, à rendre compte des choses visibles en des termes simples et clairs.

» Ce mode d'enseignement si lumineux et si pratique, tombait cependant dans la confusion et l'obscurité, lorsque Pestalozzi l'appliquait à des choses que les enfants ne connaissaient pas et ne voyaient pas. Ainsi, en histoire naturelle, il aurait dit : singes à queue, singes sans queue, amphibiens rampants, amphibiens non rampants, etc., etc. ; nous ne comprenions rien absolument à ces notions nouvelles, qu'il ne nous expliquait pas et qu'il disait si rapidement que nous avions peine à le suivre. La leçon cependant était écrite sur une feuille de carton et nous étions censés la répéter d'un bout à l'autre ; mais cet exercice se bornait le plus souvent à dire : « singes, singes..... » ou quelque chose de semblable.

» Pestalozzi, ne prenant aucun souci de la marche du temps, allait en avant sans ménager ses forces ; il poursuivait ce qu'il avait commencé à huit heures jusqu'à dix ou onze ; à dix heures, il était déjà épuisé, mais sa pensée dominait son corps fatigué et lui faisait perdre de vue la faible portée de la nôtre. Lorsque nous entendions nos camarades sortir de leurs classes, nous nous échappions les uns après les autres sans prendre congé. A cette époque, Pestalozzi, qui plus tard défendit sévèrement à ses compagnons d'œuvre toute punition corporelle, ne nous les épargnait pas. Il distribuait fréquemment des soufflets à droite et à gau-

che. La plupart de mes camarades lui rendaient la vie si amère que j'éprouvais pour notre maître une vraie compassion ; je cherchais à lui plaire en me conduisant plus sagement ; il s'en aperçut et me prenait avec lui, à onze heures, lorsqu'il allait se promener le long de l'Ems, et qu'il cherchait des cailloux pour se récréer. Il fallait que je l'aidasse, mais je ne savais quelles pierres choisir au milieu de toutes celles qui s'offraient à notre vue. Lui-même n'en connaissait qu'un petit nombre ; il n'en persistait pas moins à remplir son mouchoir et ses poches ; une fois à la maison, les pierres étaient oubliées. Cette manie dura autant que sa vie ; il était difficile de trouver à l'institut de Berthoud un seul mouchoir de poche qui ne fût percé par la récolte des cailloux.

» La première fois que je fus introduit dans son école, il me salua et m'embrassa très cordialement, me choisit sur-le-champ une place ; puis il ne me dit plus un mot, car il parla sans interruption comme c'était sa coutume. Je ne compris pas autre chose à son discours que le mot *singe*, à la fin des phrases qui composaient la leçon dont j'ai parlé ; peu à peu, en voyant sa laideur et son étrange costume, il était sans cravate, sans habit, ses manches de chemise flottaient et tombaient sur ses bras pendants et sur ses mains ; en le voyant cheminer autour de la chambre avec une activité presque sauvage, je me sentis saisi de frayeur, j'étais prêt à croire qu'il était lui-même un singe ; le baiser qu'il m'avait donné, et que sa barbe piquante rendit peu agréable, m'avait causé une secrète répul-

sion. » Telles furent les premières impressions de l'un des élèves les plus distingués de Pestalozzi et l'un de ses amis les plus dévoués.

Ramsauer raconte l'établissement au château de Berthoud ; il fut le premier admis en qualité d'élève dans l'institut naissant qui devait attirer, dans ses phases diverses, un nombre si considérable d'élèves de tout rang et de toute nation. Un autre émigré des petits cantons, nommé Egger, fut adopté par Pestalozzi, à la même époque ; tout en les recueillant avec l'amour d'un père, il voulut qu'ils gagnassent leur pain en s'occupant des soins domestiques à leur portée, sans désignation spéciale. Parmi les choses les moins à son gré, Ramsauer cite l'exercice qu'il devait prendre en mettant en mouvement, au moyen de la marche, une vaste roue destinée à faire monter l'eau d'un puits profond de 380 pieds. Il en souffrait pendant l'hiver alors qu'un vent aigu sifflait dans la roue ; mais, dit-il, j'eus à rendre grâce d'avoir été ainsi éloigné des domestiques, hommes et femmes, dont les discours et la dangereuse compagnie pouvaient exercer une influence fatale sur les enfants appelés à prendre part au service de la maison. Les deux petits serviteurs, heureusement doués de la passion d'apprendre, s'acquittaient de leur tâche matérielle comme d'une chose entièrement accessoire dans leur vie d'écoliers. Cependant, lorsqu'ils voyaient partir, par un beau jour d'été, de longues files de maîtres et d'élèves, ils suivaient tristement de l'œil la bande joyeuse se déroulant le long de la colline, surmontée par le château, pour atteindre les bords sinueux de

l'Ems ; ils rentraient le cœur gros , s'en allaient vaquer aux travaux du ménage et versaient plus d'une larme. « Mais , ajoute Ramsauer , j'ai depuis longtemps rendu grâce à Dieu d'avoir appris de bonne heure à *obéir*, à me rendre *utile* et à vaincre mes désirs. J'en étais plus heureux , alors que nous prenions notre part des plaisirs goûtés journellement par les écoliers.

» Plus je vieillis , plus je connais les hommes , plus je demeure convaincu que tous ne sont pas aussi heureux qu'ils pourraient l'être , parce qu'ils n'ont pas appris de bonne heure à se vaincre et à obéir. Il me serait aisé de citer des exemples frappants à l'appui de cette assertion , surtout parmi des hommes très cultivés et d'un bon caractère.

» J'aurais cependant perdu plus d'une fois courage , je me serais probablement enfui , si , près de Pestalozzi , je n'avais rencontré un bon génie , la jeune veuve du fils unique de notre maître. La douleur l'avait rendue compatissante ; elle aidait et protégeait tous les habitants de la maison ; les pauvres petits domestiques trouvaient en elle un ange tutélaire.

» Ayant été livré à moi-même dès l'âge de douze ans , et traité à treize ans comme un jeune homme par Pestalozzi lui-même , j'avais acquis beaucoup de savoir-faire , mais aussi l'humilité chrétienne me demeurait tout à fait étrangère ; j'en compris plus tard la nécessité. Ma position de serviteur rendait toute instruction régulière impossible pour moi ; je ne pouvais assister qu'aux prières du matin et du soir. Lorsque je pouvais prendre part aux leçons de calcul de tête , de soi-disant

dessin ou d'exercices d'observation , je me distinguais promptement parmi les écoliers ordinaires ; aussi Pestalozzi, invité à choisir un surveillant pour l'une des classes de l'école primaire , me fit-il l'honneur de me désigner. On se rappelle toutes les humiliations que le grand éducateur avait eues à subir, en cherchant à instruire gratuitement à Berthoud des écoliers de la classe pauvre ; maintenant, on commence à le respecter assez pour accepter l'un des plus jeunes serviteurs de sa maison , en qualité de sous-maître d'une classe où se réunissait une trentaine de filles et de garçons.

» Les avantages que me donnaient sur les enfants à peu près de mon âge, ma vigueur et ma dextérité corporelles, le sérieux et la fermeté que je déployai dans l'exercice de mon devoir , et le souvenir de la bonne conduite qui m'avait valu l'amitié et l'estime de Pestalozzi, alors que j'étais assis sur les bancs de l'école, avec quelques-uns de mes élèves, me donnèrent sur eux de singuliers avantages ; ils se laissèrent dominer par leur camarade à un degré étonnant. J'ai pu me convaincre, dans cette position difficile comme pendant tout le cours de ma vie, que la délicatesse de conscience, surtout parmi les maîtres et les instituteurs, la domination exercée sur nous-mêmes et l'absence d'égoïsme, donnent, sur les méchants, les forts et les faibles, une autorité que les avantages physiques, ceux de la science ou du rang ne procureront jamais dans une aussi grande mesure.

» Quoique Pestalozzi eût pris le parti de défendre tout châtiment corporel , il ne me donna point cette in-

jonction en me plaçant à la tête d'une classe, et j'eus recours à divers moyens de cette nature, mais jamais les enfants ne se plaignirent des châtimens que je leur imposai, en m'efforçant d'agir avec toute l'équité dont j'étais capable. »

Ramsauer était fort aimé de ses élèves; en voici une preuve éclatante. Un beau jour le pasteur de Berthoud et quelques magistrats de la ville, entrèrent à l'improviste dans sa classe et lui demandèrent de faire faire aux enfants une leçon d'épellation. Le jeune instituteur, en suivant la méthode de son maître, ne fut pas compris par les examinateurs: on lui fit observer qu'il avait laissé passer une faute dans l'une des syllabes composées avec les lettres mobiles; cette observation était accompagnée d'un *petit bonhomme* qui choqua singulièrement Jean Ramsauer; déconcerté, il se mit à pleurer, la classe entière l'imita spontanément. Les Messieurs, touchés par tant de sympathie, consolèrent de leur mieux le régent et les élèves et se hâtèrent de leur adresser quelques éloges, à coup sûr mérités, sur leur affection réciproque.

La bienfaitrice de Ramsauer, M^{me} de Werth, apparaissait de temps à autre au château de Berthoud, apportant à son protégé les vêtements dont il avait besoin. Pestalozzi, toujours le même, consacrait au soutien de son institut tout l'argent dont il pouvait disposer.

Ramsauer cite la leçon de chant ainsi qu'elle était donnée à Berthoud, par Naëf, ancien militaire, d'une haute et martiale stature et doué de la plus aimable bonhomie, comme l'un des délassemens qui lui ont

laissé les souvenirs les plus agréables. « Naëf, et avant lui l'intelligent maître Buss, ajoutait au chant la marche régulière le long d'un grand corridor ; lorsqu'une file de soixante à quatre-vingts garçons suivait le maître, en chantant de tout leur cœur les beaux cantiques helvétiques de Lavater, la joie la plus vive animait les élèves et le professeur ; la maison tout entière retentissait de cette musique nationale, répétée avec empressement dans les champs, à la promenade et pendant les soirées d'hiver. Naëf savait être partout l'ami des élèves ; il se baignait, se promenait et jouait avec eux ; il avait le cœur d'un vrai pédagogue, aussi exerçait-il sans peine une autorité absolue ; c'était un raconteur infatigable et toujours de bonne humeur. Si l'on demande comment il est possible d'être toujours de bonne humeur, je répondrai que l'instituteur qui se sent parfois accablé par la fatigue physique ou morale, se ranimera aisément en s'approchant de ses élèves, si véritablement il aime les enfants. »

L'institut de Berthoud ne fut point encore soumis à un plan régulier, à une discipline bien établie ; on y menait une vie domestique et fort simple ; il arrivait parfois que, si les enfants se mettaient à jouer pendant une demi-heure après le déjeuner, Pestalozzi prenait tant de plaisir à leurs ébats qu'il leur permettait de les prolonger jusqu'à dix heures ; les soirées d'été s'employaient, après le bain pris dans l'Ems, à la promenade et à la récolte des pierres et des plantes, divertissement dont Pestalozzi lui-même donnait l'exemple à toute sa maison.

Nous cessons ici de consulter les mémoires de Ramsauer ; une phase nouvelle va se dérouler ; l'heureuse et paisible vie de Berthoud arrive à son terme.

Ce fut pendant son séjour à Berthoud que parut, en 1802, le livre intitulé : *Comment Gertrude enseigne ses enfants* (Wie Gertrud ihre Kinder lehrt). Ce livre ne répond qu'à demi à son titre, car Pestalozzi chercha à faire comprendre ses vues en éducation plutôt que la manière de les mettre en œuvre.

Il contient un assez grand nombre de lettres, adressées à un ami de Pestalozzi et dans lesquelles il exprime avec abandon son amour de l'humanité, son désir passionné de servir et d'éclairer ses semblables, ses nobles espérances et les difficultés qu'il a rencontrées pour coordonner son système et le mettre en pratique. « Tu ne peux te représenter, cher ami, tous les efforts que j'ai dû faire, afin de rendre *claire* la théorie qui doit exprimer le fond de ma pensée. » Pestalozzi compare son travail ascendant à la marche du voyageur gravissant les Alpes, et voyant toujours se dresser devant lui une nouvelle hauteur à gravir. L'enthousiasme, l'amour, la foi ne l'abandonnèrent jamais dans ses nobles confidences au public qu'il chercha à *passionner*, comme il l'était lui-même ; il réussit auprès d'un grand nombre d'esprits élevés et de cœurs touchés des misères des classes ignorantes et abruties par leur ignorance même. Quel beau socialisme que le sien, et comme il parut acceptable dans les rangs les plus élevés de la société ! Le savant et le riche applaudirent, surtout en Allemagne ; nulle part le philanthrope instituteur ne fut mieux

compris que dans les universités et les grandes villes du Nord. Sa réputation, dont la marche s'était ralentie depuis la publication de *Léonard et Gertrude*, s'étendit de nouveau.

Il vit accourir de diverses contrées des instituteurs et des hommes instruits, curieux d'étudier sa méthode et désireux de l'enseigner à leur tour. Après le livre marqué du nom de *Gertrude*, parut un volume plus spécialement destiné à l'enseignement, le *Livre des mères*, auquel Krusi prit une grande part; puis l'*A, B, C de l'intuition*, le *Livre de calcul* et les *Tableaux* ou *Tabelles* destinés à l'enseignement du calcul intuitif pour les nombres entiers, les fractions et les fractions de fractions, vinrent compléter les ouvrages élémentaires à l'usage des instituteurs de la célèbre Méthode.

Il n'entre pas dans notre modeste plan de vouloir le moins du monde expliquer cette méthode, mine riche et profonde, dans laquelle les pédagogues les plus distingués n'ont cessé de puiser depuis sa création. On ignore, en général, combien les semences répandues par la main de Pestalozzi ont jeté de racines profondes, et modifié les nombreux rapports des maîtres et maîtresses d'école avec les enfants dès leur plus bas âge; mais un point capital, dans lequel on a beaucoup trop perdu de vue sa pensée, c'est celui de la facilité que peut acquérir l'enfant à bien exprimer ses idées, à parler avec justesse et surtout avec connaissance de cause. Quant au grand ressort de la tendresse et de la sympathie, au moyen duquel Pestalozzi demeurait le centre moral de tout son enseignement, la lumière de sa science, c'est

un secret que l'homme n'apprendra jamais à l'homme ; il est dévoilé , confié de plus haut.

Chose étrange , sa profonde sensibilité , son imagination brûlante ne perdaient rien de leur force et de leur fraîcheur par sa puissance prodigieuse de raisonnement et de calcul. La science n'altérait nullement son caractère paternel ; le *Vater* Pestalozzi , après avoir fait de ses élèves de petits professeurs , propres à étonner au plus haut degré les curieux ou les détracteurs de la Méthode , n'en jouait pas moins avec eux , même pendant les heures ordinairement consacrées aux leçons.

Nous citerons quelques témoignages authentiques donnés à Pestalozzi à l'époque dont nous parlons.

« J'étais saisi de vertige , écrivait un négociant distingué de Nuremberg , quand je voyais ces enfants se jouer des calculs de fractions les plus compliqués , comme de la chose la plus simple et la plus ordinaire. Je leur proposai des problèmes que je ne pouvais résoudre sans un travail sérieux et soutenu , et sans remplir de chiffres des pages entières ; pour eux , ils faisaient leur calcul dans leur tête fort tranquillement ; au bout de quelques instants ils donnaient leur réponse juste , et ils expliquaient leur problème avec une grande facilité. Ils ne se doutaient pas qu'ils fissent quelque chose d'extraordinaire. »

« A l'institut de Berthoud , dit un autre visiteur , les enfants de six à huit ans tracent sans règle et sans compas des figures géométriques très difficiles , avec une exactitude telle que personne ne pourrait le croire sans l'avoir

vu. » Un autre encore : « J'ai vu un enfant de dix ans, qui était à l'institut depuis dix-huit mois , dessiner *en une heure* une carte de la Scandinavie, dont il réduisait l'échelle, et cela avec une exactitude qui pouvait défier l'examen le plus rigoureux. »

Le gouvernement helvétique jugea qu'il était temps de prendre une détermination importante, à l'égard de l'enseignement qui obtenait de si grands succès au dehors, et décida qu'une commission d'examen serait envoyée par lui au château de Berthoud ; on verrait ensuite s'il serait à propos de provoquer une réforme dans l'instruction publique élémentaire de toute la Suisse, ou si l'on se bornerait à laisser Pestalozzi étendre son influence par ses succès incontestables.

Le rapport de cette commission fut rédigé avec beaucoup de talent par le doyen Ith , président du conseil de l'instruction publique ; il fut publié à la fin de l'an 1802 et concluait en disant que Pestalozzi avait découvert *les véritables lois , les lois universelles de tout enseignement élémentaire*. Ce rapport faisait encore les plus grands éloges de la discipline , toute basée sur l'affection , et de la vie morale qui régnait dans l'établissement.

Pestalozzi est le premier instituteur qui fit de la prière de cœur un des moyens les plus puissants de créer un vrai lien entre l'enfant et son Dieu. Au culte du soir et du matin, les écoliers étaient invités par lui à prier de cœur et à haute voix ; il n'y avait rien de régulier dans cet acte ; les enfants, convaincus d'avoir mal agi , obéissaient à la voix de Pestalozzi, lorsqu'il disait à l'un des

coupable : « demande à Dieu de te pardonner et de te corriger. Le caractère dominant du culte domestique était l'absence de formes positives ; Pestalozzi suivait l'élan de sa pensée, en marchant et en parlant pendant quelques instants des choses du ciel et des devoirs à remplir sur la terre ; il était écouté avec un respectueux silence. Souvent il ouvrait et lisait la Bible ; il priait, il invitait les enfants à le faire ; et si, comme partout et dans tous les temps, des poignées de bonne semence tombèrent sur le sable et parmi les épines, de riches épis, transportés au loin, multiplièrent le bon grain, jeté par l'infatigable semeur.

La vie morale fut maintenue à son point culminant, on peut l'affirmer, durant toute la période des travaux de Pestalozzi à Berthoud. A Stanz, la misère et la dégradation des enfants confiés à ses soins, les obstacles matériels à vaincre, l'agitation causée par les événements extérieurs, enfin le peu de durée de cet essai, qui, ainsi que nous l'avons dit, épuisa les forces du père de famille et de l'instituteur, arrêtaient les savants et puissants développements qu'on eût pu signaler dans les premiers essais du grand pédagogue.

Ce fut donc au moment d'un ensemble de succès divers et progressifs, que l'institut de Berthoud fut adopté par la patrie suisse. Le rapport de la commission, envoyé par le gouvernement helvétique, demandait que l'Etat se chargeât de tous les frais et qu'une école normale, pépinière d'instituteurs pour toute la Suisse, y fût annexée. C'eût été ce que nous nommerions aujourd'hui une école fédérale.

Ces propositions acceptées, on décida que, malgré la pénurie des finances, les livres élémentaires seraient réimprimés au plus bas prix possible.

Mais la tourmente politique souffla de nouveau sur les Alpes ; l'œuvre de Pestalozzi perdit les avantages qu'elle venait d'acquérir ; puis une révolution, une constitution de fraîche date abandonnée, un gouvernement dispersé et bientôt reconstitué, après l'évacuation des troupes françaises et le soulèvement des petits cantons ; enfin, l'appel à la médiation du gouvernement français et la proclamation du général Bonaparte qui mit fin aux hostilités des cantons. Ceux-ci furent invités à nommer une *Consulta* qui devait se transporter à Paris, pour y traiter des intérêts de l'Helvétie ; le premier consul demandait que les Suisses eux-mêmes vinssent lui faire connaître les moyens *de ramener l'union et la tranquillité et de concilier tous les partis*.

Cette Consulta, composée d'une soixantaine de membres, rassembla les hommes les plus éminents des deux partis, et, parmi ceux qui appartenaient aux idées nouvelles, on n'eut garde d'oublier Pestalozzi ; il fut élu dans les cantons de Berne et de Zurich. Pestalozzi à Paris, lancé dans le tourbillon des affaires européennes, appelé à soutenir les intérêts de sa chère patrie, à frayer peut-être de nouveaux sentiers à ses travaux humanitaires, à sa Méthode maintenant affermie et justifiée par ses éclatants succès ; quel sujet d'intérêt et de curiosité !

Eh bien ! ce remarquable épisode d'une vie si remarquable a passé presque inaperçu ; à grand peine en

trouve-t-on quelques traces ; les résultats en furent à peu près nuls ; du moins un étrange silence s'est établi sur ce chapitre , dédaigné par les biographes et dont Pestalozzi lui-même n'a point raconté les détails. Il était cependant entré bien vite dans la sphère à laquelle ses concitoyens l'avaient appelé, en publiant une brochure sur les moyens à mettre en œuvre pour la pacification de la Suisse et sur la nouvelle organisation à lui donner. Cet écrit fit peu d'impression. Chacun pensait qu'à Paris seulement on pourrait proposer, accepter ou rejeter les idées que l'esprit lucide du premier consul parviendrait à coordonner et à faire mettre en pratique. Le parti novateur auquel appartenait Pestalozzi comptait quarante-cinq membres, le parti opposé seize.

Les manières étranges de l'instituteur philosophe, son langage presque inintelligible lorsqu'il parlait français, furent peu goûtés par les commissaires pour la Consulta, parmi lesquels se trouvait Barthélemy, ancien ambassadeur en Suisse et président du Sénat conservateur. Pestalozzi fut traité de rêveur allemand, surtout lorsqu'il en vint à faire connaître ses vues à propos de la réforme scolaire qu'il aurait voulu voir s'opérer en France. C'était bien, en effet, agir en *idéologue*, dans un moment où les plus graves préoccupations politiques envahissaient tous les esprits.

Il rencontra cependant un homme aussi curieux de l'entendre qu'il était prêt à se raconter lui-même. Le grand mathématicien Monge, inventeur de la géométrie descriptive et fondateur de l'Ecole polytechnique, comprit la portée de cet enthousiaste, si profond calculateur

et si ardent philanthrope ; mais , après avoir étudié l'homme et son système , Monge lui répondit avec autant de sagesse que de brièveté : *C'est trop pour nous*. Pestalozzi a dû se convaincre que Monge avait parfaitement raison.

La Consulta s'était ouverte le 10 décembre 1802 ; l'Acte de médiation , signé le 19 février 1803 , rendit à Pestalozzi la liberté de rentrer à Berthoud. Cet Acte , à la formation duquel il avait assisté et contribué , renversait les résolutions prises par le Gouvernement unitaire à l'égard de son institut. Il se retrouvait seul à la tête de son entreprise ; mais plus d'un canton lui tendit une main amie : Lucerne , Argovie et Zurich se montrèrent disposés à le soutenir , tandis que Berne lui redevint le château de Berthoud , dont on voulait refaire le siège d'une préfecture. Il fallut chercher un autre asile. Ici commence une époque nouvelle.



CHAPITRE VIII.

Fellenberg invite Pestalozzi à s'établir au château de Buchsée. — Difficultés de cette association; — elle se rompt. — L'Institut transporté à Yverdon.

Pestalozzi était, depuis vingt ans, en relation avec le célèbre agronome bernois Emmanuel de Fellenberg; cet ami du pauvre, patriote aussi zélé que le fondateur de la Méthode, comme celui-ci ennemi déclaré de l'ignorance, voyait grandir et prospérer son école d'agriculture à Hofwyl, véritable colonie dont il demeura jusqu'à sa mort, le maître absolu. Ainsi que Pestalozzi, il commença par rassembler autour de lui des enfants de la classe pauvre; sans s'être écrié : « je veux être maître d'école, » il obéit à une voix intérieure qui lui fit délaissier la route naturellement tracée devant lui, celle de la magistrature, que ses talents et sa position sociale lui eussent rendue facile et avantageuse. Il ne fut point aussi douloureusement frappé des misères du peuple que l'auteur de *Léonard et Gertrude*, mais il était convaincu de la nécessité de mettre le peuple suisse, maintenu dans une ignorance systématique, en état de faire face à la situation nouvelle créée aux clas-

ses inférieures par la révolution française. C'est en 1800 qu'il fit l'acquisition du domaine de Hofwyl, foyer qui devait rayonner au loin; il se livrait à l'espérance d'améliorer le peuple et l'agriculture, noble but qu'il lui a été donné d'atteindre en une rare mesure et durant toute son honorable carrière.

Au moment où Pestalozzi dut songer à quitter le château de Berthoud, la pensée d'une association se présenta aux deux philanthropes. Fellenberg, excellent administrateur, doué de toutes les qualités pratiques qui manquaient à Pestalozzi, exercerait aisément une haute influence sur la maison de ce dernier et tous deux auraient à gagner à l'échange plus fréquent de leurs pensées, à l'alliance étroite de leur action sur les classes inférieures et pour le bien de la mère patrie.

Il fut donc décidé que Pestalozzi viendrait occuper le vieux manoir de Münchenbuchsée, au village du même nom, situé tout près de Hofwyl. Fellenberg se chargea de diriger la partie économique de l'établissement. Le petit univers qui se mouvait à la voix de Pestalozzi, et dont nul ne songeait à lui disputer la direction suprême, allait donc être gouverné par deux chefs; c'était risquer beaucoup, mais combien les illusions et les espérances de ces deux hommes d'élite étaient naturelles et respectables !

A peine cette nouvelle organisation commençait-elle à marcher, que Pestalozzi, songea à une combinaison nouvelle. Les villes de Rolle, de Payerne et d'Yverdon, offrirent presque simultanément leurs châteaux à l'instituteur zuricois, que le gouvernement vaudois était

jaloux d'attirer dans le pays, enrichi depuis un an seulement de son indépendance. Ce fut en juin 1804, que Pestalozzi vint occuper le château de Buchsée, habitation très inférieure à celle de Berthoud. Guidé par le désir de propager sa Méthode dans les pays où l'on parle le français, il se décida à fonder un second institut et à le placer à Yverdon. Il laissa à Münchenbuchsée environ 70 élèves, confiés aux soins de MM. Tobler, de Muralt, Schmidt, Steiner et de quelques sous-maîtres, et vint lui-même à Yverdon, avec Krusi, Buss, Niederer, Barraud et sept ou huit élèves. La véritable cause de ce dédoublement n'était pas hautement avouée. Fellenberg exerçait une sorte de pression sur Pestalozzi, que celui-ci commençait à ne plus pouvoir supporter ; il s'enfuit volontiers pour respirer à l'aise, mais on avait décidé qu'il irait d'un institut à l'autre, afin de leur imprimer à tous deux une direction conforme à ses vues. Il se verrait ainsi dégagé des soins matériels et économiques auxquels il se trouvait peu propre, et il se ménagerait le temps nécessaire pour travailler au perfectionnement de sa Méthode et à la rédaction de ses livres élémentaires. Mais ce plan, suggéré par Fellenberg, ne fut pas réalisé, car, déjà au printemps de 1805, tous les élèves et les maîtres laissés à Münchenbuchsée furent installés au château d'Yverdon.

Il faut avoir connu Fellenberg pour se figurer l'impression que ressentirent les élèves de Pestalozzi en passant sous la direction supérieure du premier. Autant l'extérieur du grand instituteur de l'intelligence des petits mendiants était négligé, bizarre, populaire dans

un certain sens, et captivant par la chaleur d'âme et la vivacité des impressions qui se succédaient sur son front et dans son regard, autant celui de Fellenberg était imposant et aristocratique. Son front élevé, son profil grec, sa taille majestueuse l'avaient fait nommer dans sa jeunesse l'*Apollon bernois*; l'expression grave et spirituelle de ses yeux bleus, son sourire fin et légèrement satirique, inspiraient plus de respect que de confiance. Il y avait certainement de la bonté dans sa physionomie, mais on aurait dit en le voyant, plutôt un homme d'état, plein de droiture et de sagesse, que l'ami du pauvre enfant qui ramasse des pierres et de l'herbe, ou celui du jeune garçon qui se flatte de parvenir à la dignité d'instituteur de village. Quoique son cœur fût aussi paternel que celui de Pestalozzi, par son ardent désir de faire le bien et par le dévouement de toute sa vie, il n'a point été salué du nom éternellement attaché à celui du grand pédagogue.

Lorsqu'il entrait dans les classes de Buchsée, le silence s'établissait, on avait peur de lui; à l'aspect de Pestalozzi, tous les visages s'éclairaient, les mains se levaient, les voix criaient à l'envi : « père Pestalozzi ! Vater Pestalozzi ! »

Celui-ci désigne son associé par un mot qui peint toute la situation : *l'homme de fer* (der Eisenmann); cette épithète n'était certainement pas méritée, mais elle explique l'incompatibilité qui ne tarda pas à se déclarer entre ces deux hommes.

« A Münchenbuchsée, dit Ramsauer, il nous manquait cet amour vivifiant de Pestalozzi qui nous avait

rendus si heureux à Berthoud ; en général tout était changé. Ce qui prédominait chez Pestalozzi c'était le cœur ; chez Fellenberg, c'était l'intelligence. Sous sa domination, l'ordre et la raison se faisaient sentir ; on apprenait davantage , on n'était pas heureux. »

Ramsauer continua à remplir les fonctions de domestique et de sous-maître, depuis le départ de Pestalozzi pour Yverdon ; ce double fardeau n'étant plus allégé par l'intimité dont son bienfaiteur l'honorait, lui devint bien lourd ; de son côté, Pestalozzi regretta son dévoué, son intelligent serviteur ; il ne tarda pas à le rappeler. Ramsauer reprit avec joie sa place près de lui et près de ses chers instituteurs Krusi et Buss.

Au printemps de 1805, la scission fut complète ; les maîtres confiés à la direction de Fellenberg avaient adopté des allures différentes de celles que leur avait inspiré Pestalozzi, alors qu'il était considéré comme le chef unique de l'institut ; ils avaient pris de l'indépendance, leurs cœurs s'étaient peut-être refroidis, tandis que leurs connaissances s'étaient agrandies sous le commandement régulier et persévérant de Fellenberg. Lorsqu'ils arrivèrent à Yverdon, à la tête des nombreux élèves, joyeux de partir, le vaste château aux quatre tours rondes, bâti par les ducs de Zæhringen, était déjà trop habité, trop envahi par des élèves de nations et d'âges divers. Les fondements d'une tour de Babel se posaient, hélas ! dans ce bâtiment d'un aspect imposant et sévère, tandis qu'à l'intérieur tout était riant et prospère. Pestalozzi faisait les plus beaux rêves ; ses collègues se flattaient de le seconder tout en donnant

plus d'accès à leurs propres idées , mais chacun dut pressentir que la vie de famille, si douce à Berthoud, et déjà gravement compromise à Buchsée, ne pourrait renaître et se prolonger à Yverdon.

C'est encore à Jean Ramsauer que nous emprunterons les détails qui feront connaître à nos lecteurs la marche de l'institut, dans sa période la plus brillante. Lorsqu'en passant à Yverdon, l'on s'arrête devant le large escalier qui conduit à la porte d'entrée, on croit voir monter et descendre des essaims d'écoliers de toutes nations ; puis les nombreux maîtres, réunis par la même pensée, et le digne chef de cette bruyante et active armée, prendre à sa tête le chemin de la campagne où, si longtemps, il se plut à errer sous le regard de Dieu, en rêvant au bien que maîtres et élèves ne tarderaient pas à propager dans la société, aussitôt que chacun serait appelé à agir dans sa sphère particulière ; il croyait peut-être, et pour chacun d'eux, à la mise en pratique de l'idéale devise fédérale : *Un pour tous !*

Ramsauer signale, dès les premiers temps de l'institut transporté à Yverdon, la cause première des changements qui altérèrent l'ensemble de l'établissement. La vie morale eut à souffrir du grand nombre des élèves et des maîtres ; Pestalozzi, entraîné par le mouvement général et la multiplicité des affaires, qu'il se flattait encore de pouvoir connaître et diriger, perdit de son élan religieux, en se voyant dans l'impossibilité de s'occuper du cœur et de l'âme de chacun des enfants confiés à ses soins.

« Le culte domestique se ralentit ; les exhortations

si bien adaptées aux sentiments et aux événements du moment, les prières, tantôt récitées et tantôt d'abondance, devinrent beaucoup moins fréquentes qu'à Berthoud ; il n'y avait pas de formalisme, manière de servir Dieu que Pestalozzi ne pouvait souffrir, mais la distraction, la préoccupation exerçaient leur fâcheuse influence. Le chef de famille se laissait étourdir par la science et l'ambition peut-être, quoique sa cordialité, son besoin de vivre pour autrui demeuraient les mêmes et qu'il fût toujours le foyer vivifiant de sa vaste demeure.

» Les élèves les plus anciens furent obligés d'apprendre davantage : quoiqu'ils fussent parvenus, à Berthoud, à un degré de connaissances presque merveilleux, ils cédèrent à une agitation vaniteuse et brûlèrent du désir de montrer ce qu'ils savaient. Une direction, une influence chrétienne fortement prononcée, aurait seule pu ramener les beaux jours regrettés ; aussi longtemps que Pestalozzi avait agi directement sur chaque individu, chacun avait pu se croire quelque chose dans l'ensemble et s'adresser à lui, quand il en sentait le besoin ; mais cet état de choses cessa avec la vie domestique et les proportions nouvelles que l'institut venait de prendre. Les individus, perdus dans l'ensemble, s'efforcèrent dès lors de se distinguer aux dépens les uns des autres ; l'égoïsme, l'envie et la malveillance envahirent plus d'un cœur.

» Les leçons, dirigées uniquement en vue du développement de l'esprit, nourrissaient et développaient l'amour-propre ; le contre-poids à ce mal, la crainte de

Dieu et la connaissance de notre misère spirituelle ne régnaient point parmi nous. Au lieu de se dire que le maître ne peut agir, avec bénédiction, que lorsqu'il est parvenu à connaître et à adopter les hautes vérités de la foi chrétienne, que lorsqu'il est convaincu qu'il ne peut rien par lui-même, qu'il doit rendre grâce à Dieu de tout le bien qu'il opère, que, s'il veut réussir, il doit prier journellement pour le succès de son œuvre, que tous les chrétiens et particulièrement les instituteurs doivent demander chaque jour la patience, l'humilité et l'amour de leur tâche quotidienne; au lieu de toutes ces choses, on répétait sans cesse que l'homme peut tout, qu'il peut tout ce qu'il veut, que lui seul peut *s'être en aide*.

» Loin de chercher à faire naître, dans le cœur de leurs disciples, un profond respect pour le livre divin et la connaissance de la Bible, Pestalozzi et ses collègues adoptèrent de plus en plus la tendance moralisante. Les leçons de religion et les prières du matin et du soir ne sortaient point de cet ordre de faits et d'idées. J'ai été instruit et admis à la sainte Cène dans le même esprit, et j'ai mené dans l'institut, pendant seize ans une vie active et honnête, mais sans avoir le moindre recours à la Parole de Dieu.

» J'entendais bien, il est vrai, nommer souvent la Bible, et Pestalozzi se plaindre de ce que personne ne se plaisait à la lire, ajoutant que, dans sa jeunesse, il en était autrement. Je l'entendais souvent citer des textes des Livres saints au service du dimanche ou pendant les leçons données aux catéchumènes; il aimait à

les expliquer, mais notre attention ne fut jamais attirée sur la sainteté de ces livres, sur leur ensemble et leur but exclusif.

» Il fut donné à notre maître d'inspirer à ses collègues, pendant bien des années, un attachement si profond qu'ils s'oubliaient eux-mêmes, comme leur chef savait le faire, en travaillant avec lui à l'œuvre qui leur était commune. Combien leur zèle à tous, leur ardent amour du bien eût été plus durable, si Pestalozzi avait vivifié leur dévouement par une foi entière en l'Evangile ! Ah ! le Seigneur aurait fait reposer sa bénédiction sur le maître et sur les compagnons de ses travaux ; l'institut eût prospéré sous cette influence, il eût été solidement fondé. Il n'eût point été nécessaire de proclamer le caractère ainsi donné à cet établissement et de le déclarer chrétien avant toute autre chose ; au contraire, c'est en silence et en réalité qu'on aurait dû étendre et fortifier la connaissance de la Bible ; elle aurait pris la place qu'elle doit occuper et ne l'aurait pas perdue. »

L'un des élèves vaudois de Pestalozzi, aujourd'hui ministre du St. Evangile, a bien voulu nous permettre de copier dans un journal destiné à sa famille, le passage qui raconte son court séjour à l'institut d'Yverdon. Son témoignage est si conforme à celui de Ramsauer que nous aimons à le faire connaître à nos lecteurs.

« J'y entrai à 7 ans et demi, environ en juin 1808, et j'y restai neuf mois seulement. C'était l'époque la plus brillante de l'institut ; on y comptait 137 élèves, non-seulement suisses, allemands et français, mais

italiens, espagnols, russes et même américains. L'application des mathématiques était poussée si loin que des enfants de l'âge de 12 ans résolvaient *de tête* des problèmes comme ceux-ci : Combien de fois 2 entiers et $\frac{3}{4}$ font-ils de fois $\frac{2}{5}$? 44 fois 1 plus $\frac{1}{2} x = 60$; quelle est la valeur de x ?

» D'un autre côté, le goût, le sentiment religieux et surtout la foi chrétienne, y étaient beaucoup moins développés ; ainsi on me donna force leçons de calcul de tête et d'allemand, mais je ne me rappelle pas qu'on nous ait fait lire la Bible et qu'on nous en ait fait apprendre quelques passages. Pestalozzi faisait une méditation religieuse chaque matin, en se promenant dans une grande salle au milieu des maîtres et des élèves rassemblés ; mais, comme c'était en allemand et que la prononciation de ce bon vieillard était fort indistincte, je ne pouvais guère en profiter.

» D'un autre côté, le culte public de l'église de la ville auquel nous assistions chaque dimanche, rangés autour de l'orgue, était bien peu attrayant et utile pour un enfant de mon âge. Je me rappelle encore l'extrême ennui que me causaient les longs sermons des pasteurs. Ce qui m'intéressait le plus dans le service, c'était le moment où le souffleur et l'organiste se mettaient en mouvement, pour exécuter un prélude et surtout le morceau final. Si donc mon attention, ma mémoire et mon entendement se développaient, il n'en fut pas de même pour mon imagination, pour mon cœur et surtout pour ma conscience. Ce qui regarde le soin du corps, la nourriture et la propreté laissait aussi beaucoup à désirer.

Malgré cela, après avoir extrêmement souffert, dans les commencements, loin de Vevey et de mes bons parents, je me fis peu à peu à ce régime et je m'attachai d'autant plus facilement à mes maîtres dévoués, qu'ils prenaient part à toutes mes récréations et que, par un excès de liberté, il était permis de les tutoyer. Surtout je m'attachai de cœur à leur excellent chef Pestalozzi. Je vois encore ce bon vieillard avec ses culottes courtes à peine bouclées, ses bas descendant sur ses souliers, sa chemise, ses cheveux et sa barbe en désordre, mais portant de toutes parts des yeux si vifs et si pleins de tendresse, et ayant tant de bonté empreinte sur les lèvres, que chacun se sentait attiré vers lui; hommes, femmes et enfants recevaient volontiers ses embrassements affectueux.

» Je dois ajouter encore, à la louange de cet excellent homme, que s'il ne développa point en moi la crainte de Dieu et la foi au Sauveur, j'appris sous lui à faire mon travail d'écolier par sentiment du devoir, plutôt que par le dangereux excitant des louanges et des récompenses. Appelé un jour à me rendre dans son cabinet avec un jeune Italien, qui avait donné quelques sujets de plaintes, et qu'il réprimanda, je crus un moment qu'il m'en arriverait de même; mais le bon vieillard, se tournant vers moi, me dit que mes maîtres étaient contents de moi et qu'il le ferait savoir à mes parents qui ne pourraient qu'en être réjouis. Ainsi j'avais fait mon devoir, sans que les maîtres me louassent devant mes camarades et sans m'en être douté moi-même.

» En résumé, quoique je n'aie été que bien peu de

temps et encore bien jeune auprès de cet homme extraordinaire, il m'a laissé un souvenir ineffaçable et je le regarde comme l'un des bienfaiteurs de ma jeunesse.

» Je me rappelle que souvent un des maîtres, assis près de la cheminée pendant que Pestalozzi prononçait sa méditation du matin, en recueillait avidement les paroles. Tholuck a publié, dans ses méditations matinales, l'une de ces improvisations de Pestalozzi prononcée un vendredi pendant l'hiver; nous la citerons toute entière, parce qu'elle donne une idée assez juste de ce qu'était le christianisme de Pestalozzi à cette époque. »

Aucun des jours de la semaine n'est aussi important que celui-ci, jour des souffrances et de la mort de Jésus-Christ. Nous nous sommes occupés hier du repos de l'hiver. J'ai cherché à vous faire comprendre que la semence jetée dans le champ ne prospère que lorsque le champ a été bien labouré; quand il est mal préparé, ni l'hiver, ni son manteau de neige ne peuvent contribuer à l'œuvre du soleil; nonobstant le repos de l'hiver, la semence est étouffée dans le terrain mal préparé.

Ainsi l'homme ne peut espérer un lit de mort paisible et une heureuse résurrection que lorsque les semences de sa vie sont propres à donner une bonne récolte. Il ne peut se livrer en paix au sommeil si le travail de la journée n'a point été accompli.

Quand nous prenons au sérieux cette vérité, nous comprenons que le sacrifice et la mort de Jésus-Christ ont été l'accomplissement de son œuvre sur la terre. Sa dernière parole fut : *Tout est accompli*, et comme il était assuré que son travail était bien terminé, il mourut en paix. Si son œuvre n'eût point été achevée, il n'aurait point alors souffert, il ne serait point mort encore.

Il a vécu pour son Père céleste et pour l'humanité ; de là son repos.

Puissions-nous suivre son exemple, persuadés que c'est le seul moyen de jouir du repos éternel ! L'homme qui ne cherche pas à remplir ses devoirs et qui, par conséquent, ne tend pas à la perfection, n'obtiendra point le repos.

Combien il est difficile de poursuivre ce but durant toute notre vie, même pendant une heure consacrée à l'enseignement ! difficile en vérité. Jésus *seul* a pu dire : *Tout est accompli*. Tout ce que l'homme entreprend est une œuvre incomplète et misérable...

Nous devons nous demander sans cesse : me suis-je efforcé de travailler à mon perfectionnement ? ma conduite a-t-elle prouvé que j'avais avancé quelque peu dans cette voie, la voie de la sanctification ?... Qui peut aller au devant de la mort avec tranquillité, si ce n'est celui qui a pleinement rempli sa tâche ?...

Nous n'accomplissons *rien* ; nous vivons dans l'impuissance ; nous n'agissons que d'une manière fragmentaire, mais nous ne pouvons trouver quelque repos que dans nos efforts vers la perfection.

Efforcez-vous à aimer toujours davantage Dieu, vos parents, et vous tous, les uns les autres.

Celui qui développe et perfectionne son être, trouvera des forces et des moyens progressifs pour accomplir sa tâche à l'égard des choses extérieures.

Nous citerons ici, à l'appui de l'intime confiance qui régnait entre Pestalozzi et ses collègues, un fait que nous hésiterions à faire connaître s'il ne nous était affirmé par M. L. Vulliemin, qui, lui-même, a fait partie des élèves vaudois de Pestalozzi. Pendant la première année de l'institut, à Yverdon, une caisse commune recevait tout l'argent payé par les élèves ; les

instituteurs venaient y puiser leur salaire et nulle comptabilité n'était établie à l'égard de cette bourse publique. Plusieurs graves abus ne tardèrent pas à faire sentir à Pestalozzi l'impossibilité de prolonger un essai aussi hasardé ; mais il fut tenté et dura pendant près d'une année , fait extraordinaire et qui n'a point été assez remarqué, tentative de communisme dans les meilleures conditions possibles.



CHAPITRE IX.

Récits de Ramsauer ; — sous-maitre et secrétaire de Pestalozzi. —
Affluence des étrangers. — Le prince Esterhazy. M^{me} de Staël.
— Vie des maîtres. — Incapacité gouvernementale de Pestalozzi.
— Ramsauer se décide à le quitter.

Le point capital une fois hors de question, l'institut présentait de grands avantages, entièrement nouveaux et singulièrement propres au développement des maîtres et des élèves. Vieux et jeunes, savants et ignorants, riches et pauvres, Américains et Européens y passèrent d'heureux jours, et comptèrent les années écoulées près de Pestalozzi parmi les plus heureuses de leur vie. Au nombre des avantages dont on jouissait au château d'Yverdon, on peut nommer l'individualité de Pestalozzi, son amour passionné pour le bien et les choses élevées, son esprit original et créateur ; puis les conférences entre le chef et les instituteurs, souvent animées par la lecture de lettres importantes ; les nombreuses visites d'étrangers, remarquables par leur position, leurs jugements et leurs opinions ; la grande quantité d'élèves de tout rang, de toutes nations, etc.

Ramsauer remplit l'office de secrétaire privé de

Pestalozzi, pendant les années 1813 et 1814. Depuis deux à six heures du matin il devait écrire la correspondance privée et les observations de son maître; celui-ci s'occupait surtout, en ces heures nocturnes, de l'éducation des pauvres, son rêve, son but chéri. Après les nuits laborieuses, les jours n'apportaient aucun repos; cependant Ramsauer, appelé à donner des leçons et à exercer une surveillance continue, trouvait encore le temps d'écrire un journal détaillé; cette habitude développa chez lui le goût de l'ordre et de la ponctualité, ainsi que celui d'observer les autres et lui-même. Il compte aussi parmi les avantages communs à tous, ceux qui naissent de la célébration des jours de fête, surtout du jour de l'An et de l'anniversaire de Pestalozzi. L'une des grandes salles du château se transformait en salle de bal et la jeunesse d'Yverdon venait participer à la joie des écoliers, toujours partagée par le maître lui-même. N'oublions pas les voyages de récréation, moyen puissant de plaisirs honnêtes et d'instructions faciles, mis en œuvre aujourd'hui par tous les grands établissements d'éducation, et auquel Pestalozzi pensa *le premier*. Ces voyages étaient d'autant plus précieux que la vie de l'institut était sévère et sérieuse.

On peut encore mentionner un avantage négatif. Pestalozzi adoptait facilement, comme instituteurs, des étrangers qui venaient à lui, demandant peu et affichant un grand zèle; on apprenait par ces hommes combien on peut ne point savoir enseigner ou mal enseigner; cette expérience ne manquait pas d'utilité. Il

n'était pas possible de suppléer à sa propre incapacité au moyen de livres supplémentaires : Pestalozzi bannisait les manuels pédagogiques ; qui ne saisissait pas sa méthode, et, qui ne savait pas enseigner d'après ses ouvrages élémentaires, devait renoncer à travailler avec lui et pour lui.

La vie des sous-maîtres, qui tous avaient été élevés d'après la Méthode, était beaucoup plus pénible que celle des maîtres spéciaux. Les premiers devaient habiter le château et veiller au bien et à la sûreté des enfants. Tous les fardeaux, les ennuis domestiques retombaient sur eux ; ils devaient cultiver le jardin, couper du bois, chauffer les poêles, copier des lettres, etc. A eux seuls s'adressaient les reproches que faisaient naître les désordres dans l'administration journalière. Pestalozzi se montrait parfois injuste envers eux, mais, d'autre part, il les traitait comme ses amis, ses enfants, privilège que les maîtres n'obtenaient point au même degré. Citons ici Ramsauer.

« Une loi très sévère pesait sur tous les membres de l'institut ; aucun des maîtres ne devait posséder ni faire les choses interdites aux élèves. Ainsi, ils ne pouvaient jouir d'une chambre uniquement à leur usage ; il ne leur était point permis de fumer, ou de se promener à leur gré, encore moins d'aller se divertir dans quelque lieu public ; les journaux n'étaient pas admis. Pestalozzi, tout en les prohibant, n'en fut pas moins toute sa vie un amateur de politique très zélé.

» Ces règlements étaient certes de nature à n'être observés qu'à demi ; ils donnaient lieu à des infractions

continuelles, à des reproches souvent répétés. Lorsque nous en éprouvions un degré d'ennui intolérable, nous courions la chance de nous attirer les gronderies et quelquefois les injures de Pestalozzi, en nous échappant au milieu de la nuit pour aller à Sainte-Croix, grand village situé sur le Jura, à trois lieues d'Yverdon. Là, nous vidions quelques bouteilles de vin de Bourgogne, en soulageant nos cœurs par nos chants et nos plaintes; puis nous revenions, pleins de courage, vaquer à nos divers travaux. Nous ne nous embarrassions nullement du temps ou de la saison, alors que ces délassements clandestins nous devenaient indispensables. Nous allions jusqu'à Concise en traîneau, amusement nocturne tout à fait de notre goût. Aussitôt que nos escapades étaient connues de Pestalozzi, il rassemblait tous les instituteurs et, sans s'informer du nom des coupables, il faisait pleuvoir ses reproches sur tous, et nous traitait comme si nous étions les plus ingrats, les plus pervers des hommes.

» Plus d'une fois, quand il nous semblait impossible de continuer la vie que nous menions, nous eûmes à apprendre, de la bouche de Pestalozzi, que des milliers d'hommes, plus reconnaissants que nous, béniraient Dieu à genoux s'ils pouvaient occuper nos places; nous n'étions nullement de cet avis, quoique le respect et l'attachement que Pestalozzi nous inspirait, l'intérêt varié de la vie de l'institut, ainsi que l'importance que nous y attachions, continuassent à nous inspirer du courage et de la persévérance. Il nous disait, presque journellement, que tout le monde avait les yeux sur

nous ; cette illusion était nourrie par l'enthousiasme des visiteurs, dont un grand nombre affirmèrent au loin que toute la lumière pédagogique devait partir d'Yverdon. Quelques-uns des instituteurs seulement se persuadèrent qu'il en était ainsi, et prétendirent arriver à la gloire au moyen de celle de Pestalozzi. Leur activité scolaire en souffrit gravement : les uns se livrèrent à des raisonnements, à des bavardages sans fin ; les autres tombèrent dans la nonchalance.

» Rien n'a été plus nuisible au bien de l'institut que cette intempérie de langue, ce débordement d'inutiles paroles. Les sous-maîtres, chargés de tant de travaux et de responsabilité, poussés à bout par les plaintes de Pestalozzi et par les désordres qu'on leur imputait injustement, vinrent assaillir plus d'une fois, le chef de la maison, à l'heure de minuit ; ils entouraient son lit, déployaient un grand papier et le priaient d'écouter sans interruption le récit de leurs griefs et des améliorations qu'ils venaient lui proposer ; puis on se séparait animés d'un nouveau courage, d'une nouvelle affection réciproque et ces scènes étranges amenaient d'heureux résultats.

» Il y eut des années pendant lesquelles aucun des sous-maîtres ne passa plus de trois heures dans son lit ; on se partageait la besogne d'après la capacité de chacun ; puis, en dehors des occupations obligées, nous faisions avec les élèves les plus avancés des échanges de leçons volontaires. Les Prussiens se distinguaient par leur zèle et leur amour du travail ; l'un échangeait ses notions en botanique contre de la géométrie, un autre

offrait de la musique et recevait de la géométrie, etc. On était, au fond, si peu las du travail que quelques-uns des sous-maîtres cherchèrent à fonder une société littéraire; ils sentaient tout ce qui leur manquait, mais ne savaient comment suppléer à leur ignorance. Ils achetèrent quelques livres, firent quelques extraits; mais livrés à eux-mêmes, sans direction, sans encouragement, ils sentirent bientôt l'impuissance de leurs efforts pour atteindre le but et laissèrent tomber l'association devenue inutile.

» Les conférences des instituteurs offraient de meilleures chances; ils connaissaient la méthode à suivre, et nombre d'examens, de critiques, d'exercices pédagogiques de tous genres leur procurèrent d'intéressantes récréations et de nouvelles lumières.

» Pestalozzi lui-même eût été fort embarrassé de rendre un compte succinct de l'ensemble de sa méthode. Il se vantait de n'avoir pas lu un seul livre pendant trente ou quarante ans; mais il était doué d'un tact pédagogique si parfait qu'après avoir assisté pendant deux ou trois minutes à quelqu'une des leçons, il était en état d'adresser au maître les observations psychologiques, les plus fines et les plus profondes, sur ce qu'il venait d'écouter. Il se plaisait surtout à prendre part de la sorte aux leçons de mathématiques. Plus le bruit était grand, l'ardeur prononcée, les yeux des élèves étincelants de curiosité, et plus on le voyait frapper l'épaule du maître comme expression de son approbation; puis il sortait sans dire mot. Nous ne sa-

vons combien de fois il prit cette sorte de tapage pour un véritable zèle.

» Lorsqu'une classe, surprise par lui, lui semblait endormie ou que le maître était assis, cas assez rare puisqu'il n'y avait pas de siège à son usage, ou bien encore lorsqu'un maître étranger débutait, un livre à la main, chose absolument défendue, Pestalozzi murmurait et s'en allait, comme lorsqu'il était satisfait, mais il avait le visage assombri et jetait brusquement la porte. C'était, il faut en convenir, d'étranges leçons de pédagogie tacite. »

Ramsauer raconte qu'il tomba dans le péché de l'orgueil, en devenant l'objet des éloges exagérés de Pestalozzi et des étrangers qui assistaient fréquemment aux leçons de dessin, de perspective et de gymnastique, etc., qu'il donnait avec succès. Il se crut un grand personnage ; rien dans l'institut n'entretenait ou ne faisait naître le sentiment de l'imperfection et moins encore l'humilité chrétienne. Les éloges donnés dans quelques brochures à ses travaux et à leurs résultats, publiés il y a peu d'années, pendant l'époque où le souvenir de Pestalozzi a refleuré en Allemagne et en Suisse, ont réveillé, chez Ramsauer, le regret d'avoir si peu étudié son propre cœur et celui de ses élèves, d'avoir si complètement négligé la première des études, celle de la Parole de Dieu, et, par conséquent, d'avoir agi *superficiellement*. Il avoue avec douleur qu'il n'éprouvait pas d'amour pour ses élèves, qu'il n'a point cherché à leur inspirer des sentiments élevés et pieux ;

mais comment aurait-il pu donner ce qu'il ne possédait point encore?...

La vie des sous-maîtres ne différait pas beaucoup de celle des maîtres, à l'égard de la considération qu'ils pouvaient obtenir; les élèves, frappés de leur activité vraiment extraordinaire, les traitaient souvent avec plus de respect, en raison de leurs travaux variés, que certains instituteurs spéciaux. Lorsque les sous-maîtres avaient commencé par être écoliers, les élèves continuaient à les tutoyer; mais lorsqu'ils parvenaient au grade de maîtres, ils demandaient qu'on leur dît *vous* et *Monsieur*, ce qui ne s'exécutait pas facilement, tant les formes de la politesse étaient peu en faveur autour de l'excellent Pestalozzi.

Lui-même se plaisait à tutoyer tous les maîtres et les étrangers qui venaient à leurs frais s'instruire dans sa méthode; c'était de sa part une marque de confiance. Toujours occupé de sa pensée dominante, l'éducation des pauvres, il cherchait à préparer des instituteurs propres à enseigner des travaux manuels de diverses natures. Ramsauer fut envoyé chez un relieur, chez un tourneur, un fondeur, un graveur, et s'enrichit de ces branches industrielles; « mais, dit-il, la Providence m'avait préparé une autre tâche; je devais, par la suite, élever des princes et non de pauvres orphelins. »

En cherchant à se former aux métiers auxquels Pestalozzi le jugeait propre, il fut promptement convaincu de l'utilité fondamentale de la Méthode à l'égard du nombre et de la forme; il se trouva admirablement préparé et vit ainsi la besogne matérielle considérable-

ment allégée; il ne doutait pas que les apprentis de tous genres ne gagnassent du temps et une aptitude prononcée aux travaux spéciaux, en y étant préparés, ainsi qu'il le fut lui-même.

C'était à Ramsauer que Pestalozzi confiait le plus souvent la tâche importante de faire les honneurs de l'institut aux essaims de curieux qui, chaque année, affluaient en plus grand nombre. On essayait de leur faire comprendre ce qu'ils venaient voir; mais, sans doute, un bien petit nombre de ces étrangers parvenaient à remporter quelques idées claires sur les classes d'Yverdon. Pestalozzi les voyait arriver avec une satisfaction marquée. A ses yeux, cette foule, parmi laquelle on discernait facilement de simples curieux, des ignorants achevés, des personnes bizarres ou communes, que la mode seule attirait, était toujours composée de bons juges, de philanthropes décidés ou prêts à le devenir. Il répétait, presque à chaque occasion nouvelle : « C'est un homme distingué : il veut tout voir, tout connaître; montrez-lui tout ce que nous faisons, tout ce que nous voulons faire. »

A chaque instant, pour satisfaire à cette soif de démonstrations, il fallait interrompre les leçons pour entreprendre une ébauche d'examen. Lorsqu'en 1814, on vit arriver le vieux prince Esterhazy, Pestalozzi courut dans les corridors du château en s'écriant : « Ramsauer, Ramsauer, où es-tu?... Viens, viens bien vite avec tes meilleurs élèves; conduis-les, à l'hôtel de la Maison-Rouge; tu y trouveras un personnage très-important, un prince immensément riche. Il a des milliers de pay-

sans en Autriche et en Hongrie; il ne manquera pas de fonder des écoles et d'affranchir ses serfs; c'est pour s'y préparer qu'il est venu nous voir.... » Ramsauer choisit une quinzaine d'écoliers. Pestalozzi les présenta au prince en lui disant :

« Voici le maître de ces écoliers; c'est un jeune homme du canton d'Appenzell, qui est arrivé chez moi, il y a une quinzaine d'années, avec d'autres enfants abandonnés; il possède parfaitement la marche de la Méthode élémentaire; c'est un maître qui s'est formé lui-même. Vous verrez qu'il y a souvent chez les pauvres plus de forces intellectuelles que chez les riches, mais elles sont rarement développées méthodiquement chez les premiers. C'est pour cela que l'amélioration des écoles primaires est si essentielle. Ce jeune homme vous expliquera mieux que je ne pourrais le faire tout ce que nous cherchons à obtenir. J'ai l'honneur de vous saluer. »

Ramsauer s'empressa de s'acquitter de sa tâche avec un zèle digne de celui de Pestalozzi; il parla, il expliqua si bien qu'il finit par être tout à fait enroué; mais il ne doutait pas que le prince n'eût compris à merveille toutes ses explications.

« A peine, dit-il, eûmes-nous franchi le seuil de la porte, que Pestalozzi, qui était revenu à la Maison-Rouge, à la fin de la leçon explicative, s'écria : « Il est convaincu, tout à fait convaincu. Il ne manquera pas de fonder des écoles dans tous ses grands domaines. » Arrivé chez lui, le charitable vieillard me dit d'un air angoissé : « Ah! quelle douleur j'ai au bras;

cela me fait un mal affreux ; voyez donc ce que c'est ; mon bras est tout enflé, je ne puis le mouvoir. »

L'ample manche de son habit était devenue trop étroite. En entrant la première fois à l'hôtel, Pestalozzi s'était heurté à la clef de la porte épaisse d'un demi-pouce. Il n'avait point pris garde à la contusion, tant il était plein de joie et d'espérance. Tel était le généreux ami des pauvres, déjà septuagénaire. Je pourrais citer plus d'un trait pareil.

Le roi de Prusse , Frédéric-Guillaume III , visita Neuchâtel, en 1814. Pestalozzi était fort malade à cette époque, mais que lui importait ? Il fallait qu'il vît le roi et qu'il le remerciât de son bon vouloir , de tout ce qu'il avait fait pour les écoles primaires et de l'envoi d'un grand nombre d'élèves prussiens à l'institut d'Yverdon. Pestalozzi était si affaibli qu'il s'évanouit plus d'une fois ; Ramsauer le transporta dans une maison, au bord de la route, et le supplia de consentir à ce qu'on le ramenât chez lui. « N'en parle pas, dit-il ; je dois voir le roi, quand même j'en mourrais. Si, par ma présence, je puis être cause qu'un seul enfant en Prusse, reçoive une meilleure éducation, je serai largement récompensé?... » Le bon Pestalozzi, en parlant ainsi, n'oubliait-il pas sa propre maison ? Ramsauer ne raconte pas son entrevue avec l'excellent souverain ; mais celui-ci en voyant le vénérable malade, toujours animé par l'amour et l'enthousiasme, se rappela, on ne saurait en douter, quelques mots de la reine Louise, écrits dans son journal intime, lors de l'exil du roi à Königsberg, époque pendant laquelle ce couple royal,

presque détrôné, s'occupait avec foi de l'avenir moral du peuple et se plaisait à étudier et à faire mettre en pratique la Méthode de Pestalozzi.

« Je lis *Léonard et Gertrude*, écrivait la reine. J'aime à me transporter dans ce village suisse. Si j'étais maîtresse de mes actions, je me mettrais en voiture, je partirais pour la Suisse, afin de voir Pestalozzi ; je serrerais cordialement sa main, et mes yeux, pleins de larmes, lui diraient ma reconnaissance... Avec quelle bonté, quelle ardeur, il s'occupe du bien de ses semblables ! Oui, au nom de l'humanité, de tout mon cœur je le remercie. Un passage de son livre m'a particulièrement émue, ce qu'il dit est si vrai : « La souffrance et la misère sont des bénédictions de Dieu, alors qu'elles sont courageusement endurées. » Oui, bien souvent, au sein de mes détresses, je m'écrie : Ce sont des bénédictions de Dieu ! Combien je suis plus près de lui ! Combien je suis plus convaincue de l'immortalité de l'âme ! »

Un jour, on vit arriver au château d'Yverdon une dame, accompagnée de plusieurs personnes, qui toutes paraissaient appartenir aux rangs élevés de la société ; l'accueil le plus empressé répondit à son nom ; c'était la célèbre exilée de Paris, M^{me} de Staël, suivie de la petite cour de Coppet. Tandis qu'elle était occupée à voir comment se donnait une leçon de dessin chez Pestalozzi, celui-ci, averti à l'improviste d'une visite aussi importante, se hâta d'accourir dans un état de désordre extérieur pire que celui de chaque jour. D'où venait-il en cet instant ? ses cheveux hérissés étaient semés de

brins de paille ; ses vêtements, flottants et mal portés, lui donnaient un aspect si étrange qu'on eût pu le croire en démente. M^{me} de Staël ne laissa point deviner sa surprise ; assurément la vérité surpassait son attente ; mais, à l'accent impressif du digne philanthrope, à son regard plein d'une joie cordiale, l'auteur de *L'Allemagne* répondit en serrant avec effusion la main qui lui souhaitait la bienvenue. Il y eut sans doute entre eux un bel échange de vœux et de pensées ; Pestalozzi dut se croire compris. Nous donnerons à la fin de notre travail une partie du chapitre de *L'Allemagne*, dans lequel M^{me} de Staël traite de la Méthode de Pestalozzi ; ces belles pages sont assurément parmi les plus remarquables et les plus vraies qui aient été écrites sur l'homme et sur son œuvre.

Retournons aux intéressants récits de Ramsauer :

« En été, nous recevions souvent jusqu'à cinq ou six visites par jour. De 1812 à 1814, je fus si souvent appelé à interrompre mes occupations, pour donner les explications nécessaires, que j'en avais contracté une altération dans la voix presque habituelle, et que l'on me prédisait une rapide consommation.

» Lorsque j'étais malade, Pestalozzi s'inquiétait à la pensée qu'il avait peut-être contribué à mes maux ; puis il prenait soin de moi comme un père de son enfant ; mais il était d'une gaucherie si extraordinaire, sans doute à cause de son manque de patience et de son peu d'aptitude à de pareilles occupations, que nul, sans l'avoir vu, ne peut se faire une juste idée de son incapacité en ce genre.

» Ce fut de 1812 à 1815 que j'eus le plus à souffrir,

alors que je devais écrire sous la dictée de Pestalozzi , depuis deux heures de la nuit jusqu'à six heures du matin ; si je n'avais gagné mon lit qu'à onze heures ou minuit, je n'en devais pas moins être sur pied à l'heure indiquée. Quand je tardais de quelques minutes , Pestalozzi n'en pouvant plus , s'habillait à demi, courait au grand dortoir ou bien il traversait la cour, été et hiver, pour venir m'appeler, non sans mauvaise humeur ; mais si je paraissais à l'heure voulue, il me louait, m'embrasait et commençait à dicter. Ecrire ce qu'il dictait n'était pas chose facile , car il parlait vite et très indistinctement ; il mettait souvent un coin du drap de lit ou de son mouchoir dans sa bouche ; puis, il n'achevait pas les mots , recommençait deux ou trois fois la même phrase et la corrigeait encore, avant de lui donner sa dernière forme. Ce qu'il y avait de pire, c'était l'action de Pestalozzi lui-même, lorsqu'après avoir entendu plusieurs fois relire la phrase corrigée, il n'en était pas satisfait, et il saisissait la plume pour corriger de nouveau. La page entière était ordinairement perdue, tant il griffonnait dans tous les sens, au travers de toutes les lignes. Je m'amusais quelquefois un instant en voyant Pestalozzi, dans sa vive impatience, saisir les mouchettes en guise de plume ou prendre des ciseaux pour ses lunettes. Il persistait à s'en servir jusqu'à ce que son erreur lui fût pleinement démontrée. Quand une page était enfin écrite et qu'elle était corrigée souvent jusqu'à huit ou douze fois, je devais la copier avec toutes les additions, ajoutées sur de petits morceaux de papier. Il fallait aussi, en s'entretenant avec Pestalozzi , deviner la moitié de

ce qu'il voulait dire ; son langage ne pouvait pas suivre la rapidité ni rendre l'abondance de ses idées ; ses traits et ses yeux pleins de feu achevaient sa pensée. J'étais obligé de compléter ses phrases à l'aide de mes suppositions, faibles suppléments de ses paroles. De là, le vif intérêt et la difficulté de la tâche de secrétaire de cet homme , vraiment inspiré et si digne de respect et de compassion.

» L'incapacité gouvernementale et domestique de Pestalozzi était égale à l'ardeur de son zèle et au talent prodigieux avec lequel il répandait la vie et l'émulation autour de lui, en sachant mettre en œuvre les éléments d'éducation les plus divers. Malgré la profondeur de ses vues et la persévérance avec laquelle il en développait la gradation savante , on le voyait sans cesse agir *ex abrupto* et ne prendre aucun souci des suites que pouvaient amener ses boutades. Ainsi, il lui arrivait de convoquer sur-le-champ tous les maîtres à la fois , lorsqu'un fait extraordinaire lui semblait exiger cette mesure. Les élèves demeuraient alors deux ou trois heures sans maîtres ; peu importait au chef le choix du moment où l'ordre de la maison était ainsi interrompu.

» Après le rapide dîner de l'institut, Pestalozzi invitait à prendre le café chez madame , quelques-uns des maîtres ou sous-maîtres qui jouissaient de son estime particulière. C'était le moment de délassement du maître ; il se montrait ordinairement gai et fort spirituel. Du reste, il se livrait toujours à chacune de ses impressions ; on le voyait dans la même heure, très

heureux , puis découragé , singulièrement affable et caressant , ou bien rude et sévère ; en un mot toujours passionné. Ce laisser-aller continuel et qui semble n'avoir jamais paru dangereux ou seulement nuisible à celui qui s'y livrait, prouve, plus que toute autre chose, que Pestalozzi n'avait point cherché à se vaincre et qu'il oubliait d'obéir au grand instituteur, au véritable ami de l'homme, Jésus-Christ.

» Il disait fréquemment : J'ai une nature de cheval ; c'est par miracle que je vis encore ; je crois qu'on ne pourrait parvenir à m'empoisonner, etc.

» Il oubliait facilement ; en un sens cette disposition était heureuse, mais ce fut aussi l'une des causes qui le privèrent des fruits de sa propre expérience et de celle d'autrui. Il ne voulut jamais mettre à profit, en fait de pédagogie, les résultats conquis par l'action des hommes et par celle du temps, et s'obstinait à défendre toute lecture, affirmant que chacun devait découvrir et abstraire pour son propre compte. De là des expériences sans cesse renouvelées dans l'institut, et pour lesquelles le temps et les forces se dépensaient sans aucun calcul préservateur. Mais aussi nous savions et nous pouvions exécuter les choses que nous avions apprises à force de travail et de fatigue. Cette instruction positive nous rendait assez de vigueur et de confiance pour que nos labeurs fussent oubliés.

Quelquefois Pestalozzi, après s'être livré à la vivacité de son humeur, en grondant maîtres ou élèves, et en jetant les portes jusqu'à risquer de les détacher de leurs

gonds, rencontrait un des plus jeunes élèves, à la mine douce et riante ; cet enfant le calmait subitement. Il le prenait dans ses bras, l'embrassait ; puis il rentrait dans la classe, témoin de sa colère, et disait d'un air serein : « Pardonnez, pardonnez ; je me suis emporté ; je suis un fou !... » Un tel homme devait être passionnément aimé, mais il ne pouvait gouverner.

» Quoique sa disposition fût habituellement sérieuse, il aimait à plaisanter et surtout il entendait à merveille toute plaisanterie dont il était l'objet. Les instituteurs s'amusaient à composer un recueil de morceaux que l'on nommerait aujourd'hui charivarique et dans lequel personne n'était épargné. Pestalozzi demanda à le voir ; il se divertit de tout son cœur des moqueries déguisées qui excitèrent la mauvaise humeur de plusieurs des inculpés.

» Nous demandâmes, dit Ramsauer, pendant l'hiver de 1812, la permission de faire dans les rues d'Yverdon une parade costumée, éclairée aux flambeaux. Cette permission fut accordée « à condition, » dit Pestalozzi, « que ce soit quelque chose de ridicule, de très ridicule. » Il savait bien qu'on ne se permettrait rien d'inconvenant. On vit donc plus de deux cents maîtres et écoliers se promener de la sorte, le plus grand nombre montés sur des échasses.

» Un trait à signaler dans les vues de Pestalozzi, c'est qu'il négligeait sciemment les choses accessoires dans l'éducation des élèves, pauvres ou riches, peu lui importait ; ainsi, on n'enseignait jamais à écrire une lettre,

à faire un extrait ou un petit mémoire; on apprenait encore bien moins comment il faut marcher, se présenter, saluer, etc. Le maître avait coutume de dire : « Celui qui peut penser, peut aussi parler et écrire; celui qui a du jugement doit aussi savoir se conduire. »

» Pestalozzi n'est pas le seul pédagogue célèbre, livré à des idées aventureuses; d'autres avant lui et après lui en ont fait autant, mais sur d'autres points. Il attendait tout des bienfaits de l'école. Basedow avant lui, et Fichte après lui, n'ont-ils pas pensé de même? N'a-t-on pas vu, plus tard, des hommes d'Etat et des pédagogues attendre, au contraire, fort peu de l'école et tout de la pratique de la vie. Et, tandis que Pestalozzi se flattait d'atteindre son but par la forte culture de l'intelligence et de la raison, n'attend-on pas aujourd'hui le même résultat des écoles industrielles et polytechniques? Ou bien encore, n'est-ce pas le développement, l'instruction *humanitaire* qui doit tout perfectionner?

» On dit que la jeunesse de l'Amérique du Nord, en général peu habituée à l'école, et de bonne heure initiée à la pratique industrielle, montre un jugement plus sain et plus d'esprit naturel que celle de l'Europe; mais il est à regretter que la vie morale reçoive si peu de culture. Notre jeunesse, saturée d'idées relatives au développement de la sensibilité et de l'intelligence, montre peu de cœur, parce qu'elle a trop vécu en serre chaude. Ce qui demeure vrai c'est que les jeunes gens qui ont reçu une bonne instruction religieuse et une bonne éducation domestique seront toujours les plus

aptes à bien diriger leur existence en vue de ce monde et de l'éternité. »

Les maîtres les plus distingués de l'institut d'Yverdon recevaient fréquemment des offres avantageuses ; c'était à qui enlèverait au château d'Yverdon les hommes utiles dont Pestalozzi était le centre. Ramsauer refusa plusieurs places qui auraient pu lui convenir ; mais enfin il se décida, en 1815, à choisir entre trois propositions, celle qui lui paraissait devoir augmenter ses connaissances approfondies et variées.

Le désintéressement, que Pestalozzi avait même poussé jusqu'au désordre des affaires, exerça une grande influence sur les maîtres. Cet excellent homme attachait si peu de valeur à l'argent qu'il avait fini par persuader à plusieurs de ses élèves que ce métal n'est qu'un mal nécessaire.

« Cette croyance, » dit Ramsauer, « fut peut-être la plus noble des bizarreries de notre existence. » Ce ne furent donc pas des motifs de pur intérêt qui le décidèrent à quitter Pestalozzi, auquel il était si fortement attaché. Le mauvais état de sa santé exigeait impérieusement un changement de manière de vivre ; il était aussi découragé par la guerre sourde que lui faisait l'homme auquel on a souvent attribué la ruine de l'institut, Joseph Schmidt, dont nous ne tarderons pas à entretenir nos lecteurs ; sa pernicieuse influence semait la désunion entre les maîtres, et le bon Ramsauer, fatigué et navré de cet état de choses se décida, non sans luttes intérieures, à demander un certificat à Pestalozzi.

— « Je ne t'en donnerai point. On te connaît partout ; on lit sur ton front qui tu es et ce que tu es. » Cette réponse ne satisfait point celui auquel elle était adressée ; il se permit d'insister. — « Qu'écrirai-je donc ? écris toi-même et je signerai. » Je me refusai à cet expédient ; puis il m'ordonna de m'asseoir à son bureau et d'écrire le témoignage qu'il signerait après l'avoir dicté. Cet expédient ne me parut pas plus convenable que l'autre, et Pestalozzi écrivit un certificat où il me traitait en frère et en ami. Je le suppliai d'en composer un autre dans lequel sa dignité de chef et ma qualité d'*aide*, fussent clairement établies. Enfin il en écrivit un qui réunissait toutes les conditions désirées par celui qui le demandait. »

Certes, la lutte ainsi occasionnée fait grand honneur au maître et à l'élève ; cet entretien original respire une pensée du cœur bien remarquable dans le domaine pédagogique. La modestie, la confiance, la sincérité, la reconnaissance ainsi exprimées, inspirent du respect et de l'attendrissement.

Ramsauer partit pour Wurtzbourg, après avoir passé dix ans à Yverdon. S'il n'avait pas écrit ses intéressants souvenirs, ce travailleur intelligent et d'un si bon caractère n'aurait point été apprécié à sa valeur. On a moins parlé de cet excellent sous-maître, fort supérieur par ses connaissances et son art d'enseignement, de ce confident intime et modeste de Pestalozzi, que des professeurs à grandes idées, à théories rivales de celles du maître. Nous lui disons adieu, bien à regret, car

nous n'aurons plus à offrir des scènes aussi animées que celles qu'il a racontées lorsque le repos lui souriait dans sa nouvelle patrie. La ruine de l'institut et la mort de son fondateur, faisant alors revivre pour lui son riche passé, il se sentait pressé de rendre hommage à son premier bienfaiteur, ainsi qu'à la vérité telle qu'il l'avait comprise.

Il se rendait à Wurtzbourg, pour y donner des leçons dans un pensionnat nouvellement fondé ; mais il ne tarda pas à être appelé à Stuttgart, où le directeur d'un établissement d'éducation, destiné à la noblesse, désirait acquérir sa coopération ; puis il devint précepteur des princes de Wurtemberg, issus du second mariage de la reine Catherine de Wurtemberg, née grande-duchesse de Russie. Il est aisé de reconnaître, dans le choix fait par la sœur de l'empereur Alexandre, l'influence du précepteur de ce monarque, Frédéric-César de la Harpe. En lui, l'illustre princesse avait apprécié le caractère suisse, sous son jour le plus favorable, et, par lui sans doute, elle avait pris intérêt aux travaux de Pestalozzi.

Ramsauer, après avoir passé quatre ans à Stuttgart, partit en 1820, pour Oldenbourg, avec ses élèves. La reine venait de mourir et le grand-duc d'Oldenbourg, aïeul des élèves de Ramsauer, appelait près de lui les jeunes princes et leur précepteur. Il eut à diriger un autre institut pour la noblesse et à donner des leçons aux enfants du grand-duc héréditaire d'Oldenbourg. La

reine de la Grèce apprit de lui le calcul, la géographie, le dessin et les éléments de la géométrie¹.

Pestalozzi ne se trompait point à son égard, en affirmant que « celui qui sait penser saura aussi se conduire. » Pendant plus de vingt ans Ramsauer a pu suivre son système d'enseignement avec des élèves appartenant aux plus hautes classes de la société et compléter ainsi son cours d'observations de la chaumière au trône. Ce fut précisément en s'occupant des jeunes princes et princesses qu'il apprécia les avantages acquis par les expériences faites à Yverdon. Il se plut à leur démontrer ce que sont, vus de près, les travaux des industriels, les obstacles à vaincre et les fatigues attachées aux différents métiers dont les personnes de cette haute catégorie n'ont qu'une idée superficielle.

De même, les souvenirs de ses voyages avec les élèves d'Yverdon ou avec les jeunes princes, anima l'enseignement de la géographie, qui, selon lui, est une lettre morte lorsque l'instituteur ne peut faire comprendre par ses propres impressions ce que sont les plaines, les montagnes, les marais, les glaciers, les volcans.

¹ Mlle Abramiotti, Athénienne qui a rendu de grands services aux écoles de jeunes filles, protégées par la reine des Grecs, a été envoyée en Suisse et en France, par son illustre protectrice, pour étudier les établissements d'éducation et de charité. Arrivée à Genève, pendant l'hiver de 1852, elle a promptement obtenu la bienveillance de M. et de Mme Eynard, qui lui ont facilité tous les moyens d'atteindre le but de son voyage.

Elle apprécia vivement l'hospitalité chrétienne qui lui fut offerte dans le canton de Vaud; les personnes qui ont pu voir cette dame, dont Athènes va devenir le centre d'activité, ont été heureuses de reconnaître en elle une amie de l'éducation basée sur l'Évangile.

A sa vie pédagogique, si active dans la capitale du grand-duché d'Oldenbourg, il joignit celle de la famille; marié à une Zuricoise, il étudia chez lui l'influence maternelle et publia, à l'instar de Pestalozzi, un *Livre des mères* peu connu hors de l'Allemagne. A la fin de l'intéressante brochure que nous venons de parcourir, il résume sa vie d'une manière originale et riche en enseignements.

« Dans la maison paternelle, dit-il, j'ai appris jusqu'à ma dixième année, à prier et à obéir.

» Au village de Schleumen (après son émigration), à courir, à grimper et à sauter.

» Chez Pestalozzi, de onze à vingt-six ans, à travailler, à penser et à observer.

» Dans mes voyages, à me rendre maître de moi-même et à me tirer d'embarras.

» A Wurtzbourg et à Stuttgart, à devenir modeste et à connaître le monde et la vie de famille.

» A Oldenbourg, à apprécier à sa valeur la Parole de Dieu; à supporter dans le même esprit la prospérité et l'affliction; à savoir par qui et pourquoi l'une et l'autre m'étaient départies; à apprendre par des moyens divers, que nous habitons une terre très belle et fort admirable, mais que nous avons à y mener une vie semée de fatigues et de soucis, et une lutte incessante contre l'esprit du temps présent; que la peine que nous prenons en nous étudiant nous-mêmes est largement récompensée; enfin, que l'on peut, malgré d'inévitables souffrances, être heureux dans ce monde et se

préparer chaque jour pour une vie future, meilleure que celle-ci.

» Aussi longtemps que je vivrai, je me féliciterai d'avoir quitté Pestalozzi en parfaite harmonie et d'avoir été accompagné de ses bénédictions; il m'écrivit pendant trois ans encore les lettres les plus affectueuses. Il était rare que l'on quittât Pestalozzi en bon accord, et plus rare encore que l'on en obtînt au loin des témoignages d'amitié, quand on avait demeuré longtemps chez lui; les absents ne lui étaient plus agréables. »

Ramsauer est à coup sûr celui des instituteurs et des enfants pauvres, recueillis et instruits par Pestalozzi, dont la carrière rend le meilleur témoignage à l'illustre ami du peuple et de l'instruction. Nous ne parlerons que très brièvement de ceux des collaborateurs de Pestalozzi qui furent étroitement liés à sa propre histoire. Ainsi que nous l'avons dit, nous cherchons, avant tout, des détails familiers à la portée de tout le monde, et si nous donnons quelques pages plus savantes, nous les emprunterons aux auteurs qui ont étudié et pratiqué la célèbre Méthode, aujourd'hui appliquée par fragments et en lieux divers.



CHAPITRE X.

Schmidt, Niederer et Blockmann. — Lettres de Pestalozzi dictées à Ramsauer. — Luites intérieures. — Désordres dans l'administration de l'institut. — Diminution du nombre des élèves. — Leur retour, en 1815.

Nous savons déjà que ce fut au château de Berthoud que Ramsauer, placé par M^{me} de Werth, sous les soins de Pestalozzi, ne tarda pas à gagner l'affection du chef de l'institut naissant, et à se distinguer par son aptitude pour l'enseignement d'élèves de son âge ou même plus âgés que lui.

C'est aussi à Berthoud que Pestalozzi accueillit les deux hommes qui ont exercé sur toute son œuvre l'influence la plus marquée et, par l'un d'eux, la plus fatale, Niederer et Schmidt. Le premier quitta la vie de pasteur de village, dans le Rheinthal, pour offrir ses services à Pestalozzi, dont les écrits et la réputation avaient enflammé son imagination et vivement excité son esprit essentiellement raisonneur et philosophique. Un jeune paysan, occupé du soin des troupeaux dans les montagnes du Vorarlberg, frontière de la Suisse et du

Tyrol, céda à la même époque (1801), au même appel intérieur. Il n'était âgé que de quatorze ans, mais ses hautes facultés dans le domaine du calcul, le portèrent à chercher près de Pestalozzi la possibilité de faire les progrès dont il se sentait capable. Aujourd'hui un jeune Français, gardeur de moutons dans son enfance, nommé Henri Mondeux, étonne le public des grandes villes par sa prodigieuse habileté en mathématiques. Joseph Schmidt avait reçu le même don ; Pestalozzi reconnut promptement en lui une nature supérieure par l'activité et la capacité. Le jeune Tyrolien fut bientôt en état de donner des leçons de calcul et de géométrie avec plus de talent et de succès que tout autre maître de l'institut. Il réussissait à occuper dans une même classe plusieurs groupes d'écoliers chargés de résoudre des problèmes différents, et savait en allant de l'un à l'autre maintenir tous ces enfants en pleine activité, jusqu'à ce que chacun des groupes eût achevé sa tâche. Les leçons données par Schmidt excitèrent l'étonnement et l'admiration de tous les visiteurs et portèrent au loin le bruit des succès obtenus par la méthode de Pestalozzi.

Niederer et Schmidt eurent une grande part dans la publication des œuvres philosophiques et mathématiques de Pestalozzi. On a nommé le premier *le philosophe de la Méthode*. « Il possédait, » dit M. de Guimps, « des connaissances beaucoup plus vastes et plus solides que les premiers collaborateurs de Pestalozzi. Sa puissante intelligence le portait surtout à la généralisation

des idées et à la recherche des principes. Il formula ceux de Pestalozzi, il en développa les conséquences, il fit de sa Méthode une théorie philosophique ; mais son travail représente-t-il bien, représente-t-il uniquement l'idée de Pestalozzi ? » Voilà une question que nous n'essayerons pas de résoudre. Ce que nous pouvons dire c'est que Pestalozzi accepta comme sienne la théorie philosophique de Niederer, bien qu'il ne pût se l'appropriier complètement, tant elle le sortait de sa sphère, tant elle le débordait. Les principes de Pestalozzi reçurent donc une forme scientifique qui n'était point dans l'esprit du maître, et celui-ci en l'adoptant perdit quelque chose de la spontanéité de ses actes et de l'originalité de son génie. Ce changement est facile à remarquer dans les ouvrages que Pestalozzi publia pendant les huit ou dix premières années de son séjour à Yverdon, et à la rédaction desquels Niederer ne resta pas étranger.

Pendant bien des années l'influence de Schmidt sur l'ensemble de l'institut n'eut rien de nuisible. Il demeurerait le plus habile dans la sphère du calcul, et, sans être aimé, n'était pas redouté. Nous le verrons plus tard devenir un instrument de désordre et de ruine ; pour le moment, il nous suffit de l'avoir introduit sur le théâtre où tant d'acteurs se succédèrent. Comme Niederer, il prit une part active à la publication des ouvrages de Pestalozzi relatifs aux branches de son enseignement ; il s'occupa entr'autres de la rédaction des tableaux de chiffres gradués, souvent nommés *Tabelles*, et au moyen desquels il obtint des résultats tout à fait surprenants.

Parmi les nombreux collaborateurs de Pestalozzi, attirés à Yverdon par une sorte d'attrait magnétique, par une impulsion qu'ils suivirent avec enthousiasme, nous citerons le professeur Blockmann de Leipsig. Après avoir dit adieu depuis trente ans au célèbre instituteur, cet homme de cœur et de talent a voulu prendre une part durable à la fête séculaire donnée en plusieurs grandes villes de l'Allemagne en souvenir de Pestalozzi. Il a publié un volume auquel nous avons eu recours plus d'une fois : *Henri Pestalozzi, sa vie et ses travaux*¹. Dans cet écrit, la vivacité de son attachement pour le maître près duquel il a passé huit ans, éclate avec une fraîcheur bien remarquable et qui nous fait aimer cet associé dévoué et toujours sous le charme de ses souvenirs.

Il raconte dans sa préface qu'étant prêt à partir pour la Courlande, en qualité de précepteur, il en fut détourné par les récits d'un voyageur allemand, le docteur Kuttner, qui, après avoir visité l'institut d'Yverdon ne tarissait pas sur les éloges de la Méthode, de ses résultats et surtout de son inventeur. Blockmann, déjà préparé par la lecture toute récente de *Léonard et Gertrude* à se livrer à Pestalozzi, passa solitaire, errant au bord de l'Elbe, une de ces heures solennelles pendant lesquelles nous voyons s'ouvrir une route nouvelle et nous nous décidons à la suivre. Byron

¹ Heinrich Pestalozzi, Züge aus dem Bilde seines Lebens und Wirkens, nach Selbstzeugnissen, Anschauungen und Mittheilungen. Dresde, 1846.

a bien exprimé ce travail subit et profond, en disant dans son poëme *Darkeness* :

A change came in the spirit of my dream.

Un changement survint dans l'esprit de mon rêve.

Blockmann, alors candidat au St-Ministère, prit la résolution d'offrir ses services à Pestalozzi ; le docteur Kuttner avait été chargé de chercher en Allemagne un maître de géographie et d'allemand, qui pût aussi donner des leçons de religion dans le célèbre institut. Peu de semaines après sa promenade au fond d'un bois, le long du large fleuve qui arrose la Saxe, Blockmann faisait son entrée chez l'homme pour lequel il ressentait déjà un attachement extraordinaire, avant même qu'il lui eût serré la main et qu'il en eût reçu l'accolade paternelle. C'était en 1809, époque florissante. Huit ans après, Blockmann retournait dans son pays, et quoique l'œuvre de Pestalozzi fût minée par la discorde et le désordre, il s'en alla convaincu de la haute importance des travaux auxquels il avait pris part et des bienfaits dont l'Allemagne aurait à rendre grâce à la mémoire de l'illustre Zuricois. L'influence personnelle de Pestalozzi, l'exemple de l'entier dévouement aux pensées élevées et profondes qui remplissaient l'âme ardente de cet ami des hommes, les nombreuses expériences qu'on pouvait recueillir chaque jour, le mouvement d'idées amené par le flot des étrangers et par les complications et les luttes intérieures, laissèrent des impressions ineffaçables dans la mémoire de cet instituteur

distingué. « Toutes ces images, » dit-il, « se dessinent encore devant moi, revêtues de leur brillant éclat ou des ombres qui se mêlaient à la lumière, avec autant de fidélité que la chaîne des Alpes ou celle du Jura, que les riantes prairies et l'azur de la voûte des cieux témoins des scènes de cette vie si riche et si variée. »

Voici comment Blockmann conclut sa préface, adressée à tous les instituteurs d'Yverdon qui ont pu célébrer le jubilé du jour de naissance de Pestalozzi, et à tous les amis de l'éducation en Allemagne qui prirent part à cette belle fête : « Ce qui fait la vraie grandeur de Pestalozzi ce n'est pas tant la sagesse et l'originalité de son système puisé dans l'étude de la nature, que la charité et l'abnégation qui le portèrent à des actes de dévouement si tendres et si élevés. Dans la sphère de l'éducation, plus encore que dans celle de l'enseignement, on doit le considérer comme le maître par excellence, celui que nul n'a pu égaler. »

Rentrons dans le château d'Yverdon, et rouvrons l'intéressante esquisse de Ramsauer, « peinture à fresque pleine de vérité, » a dit un des auteurs allemands qui ont traité le même sujet. Nous savons que ce fidèle serviteur de Pestalozzi était honoré de l'entière confiance de son bienfaiteur et qu'il passait une grande partie de ses nuits à écrire sous sa dictée.

Au nombre des lettres qui lui furent dictées, il en cite une adressée à une dame de Francfort, que la renommée du grand philanthrope avait attirée à Yverdon, à l'époque où les querelles intestines, élevées par la

mauvaise influence de Schmidt, avaient plongé Pestalozzi dans un dédale d'embarras et de chagrins amers. Les choses en étaient venues au point que le fameux mathématicien avait dû quitter l'institut, ainsi que l'avaient fait quelques maîtres enlacés dans le réseau de ses méchancetés. Cet homme a souvent été comparé à Méphistophélès, au mauvais génie de Pestalozzi. A l'époque où nous sommes parvenus (1810), on peut appliquer un mot qui nous a été répété par l'un des anciens écoliers de l'institut : « Aujourd'hui nous ne travaillerons pas, *les maîtres se disputent.* » La lettre publiée par Ramsauer peint, mieux que tout autre récit, l'état des choses à ce moment et les souffrances de l'excellent Pestalozzi.

Madame,

Il y a pour moi un grand vide à Yverdon, depuis que vous n'y êtes plus. Votre visite a eu lieu pendant les temps les plus pénibles de mon séjour ici ; le bienfait de votre amitié en a été d'autant plus précieux. J'ai traversé des jours où mon cœur déchiré a pourtant goûté, près de vous, des moments sereins et heureux.

Dites-le-moi, chère Madame, connaissez-vous quelque chose de plus triste que de voir des hommes qui, après en avoir servi un autre avec le plus profond respect, découvrent tout à coup qu'au lieu d'être grand, cet homme est petit, lui sautent sur les épaules comme des grenouilles, et se mettent à coasser dans ses oreilles toutes leurs impertinences ? Je suis content lorsque ces grenouilles, après avoir grimpé sur moi, sautent assez loin pour que je ne puisse plus les entendre de si près.

Il y a déjà longtemps que j'ai appris à connaître ma petitesse ; d'autres paroles humaines m'en ont averti ; mais je

vis sans crainte au milieu des temps orageux comme un petit colimaçon, bien enfermé dans sa coquille, attaché à son rocher et laissant les vagues de la mer déchaîner toute leur furie. En vérité, chère amie, je suis tout aussi affermi sur le rocher de mes intentions et de mes actions, et je ne m'inquiéterai nullement si l'orage qui m'enveloppe, endommage ma coquille ou la couvre un moment de sable.

Mon rocher est la chose durable, la tempête n'est que passagère ; elle s'abaissera et je demeurerai suspendu, dans mon creux, sans en être gravement atteint. Je verrai plutôt quelques herbes gluantes attachées à ma coquille, emportées au loin, ou quelque animal qui cherchait à la percer et à s'y blottir, enlevé par la vague écumante ; je pourrai alors l'habiter avec plus de joie et de tranquillité.

Ce passage prouve que Pestalozzi ne se faisait aucune illusion sur les intentions de Schmidt, dévoré du mauvais désir de supplanter le digne vieillard.

En effet, nous vivons en paix dans ma maison, et nous avons de nombreux amis.

Un examen général a eu lieu avant le jour de l'an ; les points les plus importants ont été fort bien traités. Les enfants ont montré beaucoup de force et de vie, et les maîtres de l'ensemble dans leurs vues. Ils se calment peu à peu, et, ce qui importe à mes yeux, ils gagnent en humanité et se débarrassent de quelques préjugés pour s'attacher davantage à la base et au but de mes travaux. J'en attends beaucoup ; quand on a poli le coin d'un métal brut, on voit que l'on possède plus qu'on ne l'avait espéré.

Le jour de l'an s'est passé on ne peut mieux ; j'étais bien disposé et tout ému, la maison joyeuse, Niederer éloquent ; il a dit des choses qui, à mes yeux, étaient des paroles de héros ; pour d'autres, ces mots furent semés d'épines.

C'est un terrible inconvénient que de voir les mêmes choses, chacun à sa manière ; on ne devrait jamais associer sous

le même toit ceux qui diffèrent autant parce qu'ils ont les yeux ainsi faits ; et pourtant, fort souvent, je me suis bien trouvé de toutes les différences rassemblées autour de moi. J'ai appris à respecter les opinions d'autrui, mais il est des gens qui s'obstinent à vouloir que chacun regarde toutes choses par leur propre lunette, et les estime créées par Dieu, telles qu'ils les connaissent et pour leur propre agrément ; il n'est pas rare non plus que les gens à petites vues veuillent forcer ceux qui voient en grand à se soumettre à leur mesure.

Chère amie, j'aurais tant de choses à vous dire ! mais je ne puis confier au papier toutes les faiblesses et toutes les prétentions dont je voudrais vous parler ; c'est pourquoi je me sers du langage figuré qui ne m'est pas familier.

Mais je veux pourtant vous dire, avant de finir, que je n'ai pas encore entièrement perdu les douceurs d'une aimable société étrangère. J'ai maintenant près de moi M. de T. de la Courlande, vous avez vu ses enfants chez moi ; il est établi ici avec toute sa famille et se propose de passer plusieurs années avec nous, si la guerre du Nord ne le rappelle pas dans son pays. J'aurais beaucoup aimé que vous le rencontrassiez ; c'est un homme tout à fait selon mon cœur, plus que bien d'autres, plus entièrement que tout autre, pourrais-je ajouter.

Après avoir vu tout ce qu'il y a d'intéressant dans les deux mondes, et vécu pendant vingt ans en exerçant la charge de juge parmi ses compatriotes, il s'est acquis à un rare degré leur estime et leur affection. Il s'accommode de notre petite ville, s'y repose sans aucune exigence et se plaît à peser mes actions avec la balance de la bienveillance et de l'humanité, mais en homme qui ne s'étonne d'aucune apparence. En lui, j'obtiendrai un témoin de mon œuvre dont le jugement mûrira, s'approfondira, et que ni la passion, ni des vues superficielles ne parviendront à abuser.

J'ai joui de grands biens sur la terre et je rends grâce à la Providence pour tous ses dons, non mérités, mais je ne saurais imaginer un bien qui répondit encore mieux aux besoins de ma position actuelle, une consolation encore plus efficace, que celle de la présence de T. Il n'a pas besoin de s'appuyer à un rocher ; il est rocher lui-même, mais il est enveloppé de tant de modestie que l'on ne se doute pas de la force qui réside en lui, jusqu'à ce que l'on en ait essayé la puissance. Je passe souvent la soirée chez lui, et nos heures s'écoulent dans un accord de vues et de sentiments si complet, que je me sens parfois capable de tout quitter pour le suivre. Mais on m'encourage à ne rien abandonner et à vivre pour les miens jusqu'à ma mort.

M. de T. pensait à donner la liberté à ses serfs et à établir une grande école industrielle que Pestalozzi aurait dû présider pendant les six premiers mois de cet établissement.

Plusieurs circonstances se sont réunies pour rendre ma position plus agréable. Ainsi cette semaine, Overbeck de Lubeck, peintre dont les connaissances annoncent presque un jeune Raphaël, vient de m'écrire de Rome ; il voudrait publier les scènes les plus importantes de la Bible, pour l'éducation du peuple, et désire, à cet effet, entrer en correspondance pédagogique avec Hofmann et Vogel de Zurich, dont vous avez, sans doute, entendu parler ; le voilà donc associé à nos travaux. Cela me réjouit beaucoup. Il nous serait impossible de réussir dans cette branche sans les secours d'artistes distingués. Il nous en est arrivé de même à l'égard du chant, grâce à Pfyffer et à Nägeli.

J'ai, chère amie, l'inébranlable espérance que tout ce qui se rattache à la nature et à la vraie simplicité se joindra volontiers à notre œuvre ; mais je sais aussi que tous les préjugés, profondément enracinés par les formes de l'église et celles de la bourgeoisie, ont leurs archevêques qui jamais

ne tireront la même corde que nous. Ils enflent de toute la force de leurs poudres les grandes voiles du temps présent et méprisent tout naturellement notre modeste pavillon ; mais cela est bon : ils le déchireraient dès qu'ils en connaîtraient la signification ; il faut qu'ils fassent aller encore leurs lourdes et pesantes voiles, etc.

Toutes les lettres de Pestalozzi sont ainsi remplies de plaintes, d'espérances et d'idées originales. Il ne fut jamais entièrement satisfait ; il dépendait sans cesse d'une multitude de circonstances et d'événements, et se figurait toujours que tout irait à souhait dès que tel ou tel obstacle serait entièrement surmonté ou écarté. Il bâtissait trop en se fondant sur l'homme, et se laissait ainsi balloter au gré du vent des choses passagères.

Citons encore une lettre adressée à Joseph Knusert, du canton d'Appenzell, qui, de 1805 à 1807, fut l'un des sous-maîtres les plus zélés de Pestalozzi ; entré, en 1811, au service de l'armée française, il parvint au grade de lieutenant et se distingua pendant la guerre d'Espagne, par son humilité et par sa bravoure.

Avril 1811.

Mon cher Suisse,

Quand tu reviendras nous voir, tu trouveras des changements dans bien des choses. L'affaire importante continue à marcher avec succès ; mais il nous arrive, comme à vous en Espagne, de voir sortir, des montagnes qui nous environnent, des essaims de paysans et de prêtraille, qui se glissent le long de nos remparts en allant à la maraude des idées ; il en est même qui s'introduisent sous notre toit et qui viennent manger notre soupe et notre viande, aussi longtemps que nous leur en laissons prendre. Ce ne sont pas seulement les

grands seigneurs de la Junte qui épient nos côtés faibles, mais de misérables rôdeurs viennent aussi nous attaquer.

Très heureusement la plupart de leurs coups ne portent pas; leurs fusils *ratent*. La fusillade est moins dirigée contre le chef de notre corps de génie, ton compatriote (Krusi), que contre l'homme du pays des loups (Niederer); mais c'est un personnage endiablé; tandis qu'on tire sur lui de tous côtés, il fond des canons de gros calibre et lance des boulets qui s'en vont atteindre les nuages aussi haut que la tour de Babel¹.

Tu diras que je me sers d'un langage baroque, mais nos circonstances sont si singulières que, dans notre vie de maître d'école, nous devons aussi peu dire ce que nous pensons, que vous dans votre train de guerre.

Je me porte bien, Dieu en soit loué; cependant mes forces diminuent. Mon bon temps est passé; je soupire, au delà de toute expression, après la paix et le repos; je sais que je n'en jouirai point sur cette terre, mais je ne désire pas moins de l'obtenir.

Adieu, cher Knusert, donne-moi vite de tes nouvelles.

Ton ami, PESTALOZZI.

Nous allons maintenant retourner en arrière et citer les pages de M. de Guimps sur la marche de l'institut, à son époque la plus florissante au dehors, tandis que les bases en étaient déjà sourdement minées par le désordre et la discorde.

« Cependant, dès 1809, quatre ans après l'ouverture de l'institut, les élèves arrivaient toujours plus nombreux. On y voyait des Suisses, des Allemands, des Russes, des Anglais, des Français, des Italiens, des Espagnols et des Américains. L'institut en vint à

¹ Pestalozzi fait ici allusion à l'ouvrage de Niederer, qui le fit nommer le *Philosophe de la Méthode* : *Erziehung's Unternehmung im Verhältniss zur Zeitkultur*.

compter plus de 250 personnes, dont une vingtaine de maîtres et environ quarante étrangers venus *pour étudier la Méthode*; parmi ces derniers étaient des envoyés de la Prusse, du Danemarck et d'autres états dont les gouvernements avaient choisi ce moyen pour opérer une réforme dans leur instruction publique; d'autres étaient des savants, des instituteurs, des curieux, des chevaliers d'industrie, qui, sous prétexte d'étudier, se faisaient loger et nourrir gratuitement par l'excellent Pestalozzi.

» Alors une imprimerie, établie dans le château, était constamment occupée à la publication, soit d'ouvrages théoriques sur l'éducation et de comptes-rendus sur la marche de l'institut, soit de livres élémentaires destinés aux leçons. Mais malgré son apparente prospérité, malgré l'éclat dont il brillait aux yeux de l'Europe, l'institut d'Yverdon portait en lui une cause de décadence et de ruine que nous devons chercher à expliquer. »

Nos lecteurs savent déjà que la grande extension donnée à l'établissement d'Yverdon lui fit perdre, peu à peu, le caractère de *vie de famille*, auquel Pestalozzi attachait une si haute importance; une sorte de vie publique mal réglée vint remplacer l'intimité qui régnait à Berthoud, entre le chef, les maîtres et les élèves; l'influence morale de Pestalozzi cessa de s'exercer sur chacun d'eux et le sentiment religieux s'affaiblit.

« D'ailleurs, dit M. de Guimps, on reçut à l'institut des élèves déjà gâtés par le régime des institutions (des lycées de France, par exemple, dans lesquels ils étaient

restés jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans). Habités à une discipline fondée sur la contrainte matérielle et sur l'exaltation de l'amour-propre, ils mettaient leur gloire à se constituer en guerre ouverte avec leurs maîtres et à se soustraire au devoir de travailler. On ne sut pas réprimer ce mauvais exemple et il eut des suites déplorables.

» Quant aux études elles gagnèrent, il est vrai, en étendue et en diversité, puisqu'on enseigna à Yverdon le latin, le grec, la tenue des livres, l'algèbre, la chimie, etc., etc.; mais elles perdirent sous le rapport de la méthode d'enseignement et sous celui des résultats. On recevait des élèves de tout âge, de tout pays, de toute condition, et avec eux les exigences diverses de leurs parents, souvent haut placés. Des jeunes gens qui avaient presque terminé leurs études de collège dans une institution étrangère, ne pouvaient se soumettre à partager les leçons élémentaires données aux commençants, et cependant ils ne se trouvaient point préparés à suivre les travaux d'une classe plus avancée; de là, la nécessité d'une déviation dans la Méthode. En même temps, l'extension des études obligeait Pestalozzi à employer de nouveaux instituteurs, hommes instruits et habiles, mais bien différents de ceux qu'il avait formés lui-même. L'influence des idées de Pestalozzi ne réussissait pas toujours à opérer chez ces nouveaux venus une rénovation assez complète pour en faire de fidèles interprètes de la nouvelle méthode.

» Mais ce fut surtout la partie financière de l'établissement qui eut à souffrir de son extension. On sait com-

bien peu Pestalozzi entendait la comptabilité , l'économie, l'administration en général ; on comprendra quelles graves conséquences durent avoir son inaptitude et sa négligence à cet égard , lorsqu'il se trouva à la tête d'une maison qui était un monde , lorsqu'une si belle curée se trouva exposée aux vues intéressées de ces hommes qui , à la honte de l'humanité , se réunissent partout où il y quelque bien mal gardé. »

Nous avons dû exposer ici les causes générales de la chute de l'institut de Pestalozzi , parce qu'elles prirent naissance dès les premières années de son séjour à Yverdon , mais ce ne fut que peu à peu qu'elles déployèrent leurs effets. Tant que l'âge avancé de Pestalozzi lui laissa assez de forces pour qu'il restât réellement le chef et le centre de son établissement , le bien l'emporta de beaucoup sur le mal , et l'institut conserva en grande partie le mérite remarquable qu'il avait eu à Berthoud.

« Cependant en 1809 déjà , Pestalozzi était mécontent de son œuvre ; il voyait autour de lui une tendance qui n'était point conforme à ses vues ; il remarquait des lacunes dans l'enseignement ; il ne trouvait pas assez d'unité dans la méthode.

» La plupart de ses collaborateurs cherchaient à le rassurer ; mais il demanda à la Diète de faire subir un examen à son institut. Une commission composée du professeur Trechsel , de Berne , du conseiller Abel Mérian , de Bâle , et du Père Girard , de Fribourg , fut envoyée à Yverdon ; on réussit à persuader à Pestalozzi qu'il était mal jugé et l'on ne profita pas des observations sages et bien fondées que renfermait le rapport du

Père Girard. C'est qu'alors Pestalozzi, âgé de soixante cinq ans, usé par les fatigues et les épreuves, n'avait plus la force de faire prévaloir son autorité au milieu de ses collaborateurs ; il craignait de les mécontenter, il les réunissait en conseil, pour chercher à concilier leurs avis divers, et peu à peu la direction de l'institut lui échappait sans qu'il s'en aperçût.

» Cependant la Méthode, comme toutes les réformes qui commandent de nouveaux efforts, avait rencontré des adversaires parmi des hommes à habitudes routinières. Ceux-ci reçurent avec joie les critiques formulées par les commissaires fédéraux, et même ils les exagérèrent tellement qu'ils en vinrent dans quelques journaux à adresser à l'institut d'Yverdon les reproches les plus inconvenants et les plus mal fondés. Pestalozzi et ses collaborateurs y répondirent ; ils s'engagèrent dans une polémique longue et envenimée, et par fois ils furent plus occupés à établir leur réputation au dehors qu'à la mériter au dedans. »

De 1810 à 1814, le nombre des élèves diminua beaucoup, sans que l'on réduisît celui des instituteurs, et la situation financière s'aggrava. Mais en 1814, Pestalozzi et son institut eurent encore un beau moment. Pendant cette croisade de l'Europe contre Napoléon, des hommes éminents, de diverses nations, vinrent visiter l'établissement d'Yverdon et donner un nouveau lustre à sa réputation. Ce fut alors que Pestalozzi alla se présenter aux souverains alliés, réunis à Bâle, et qu'il obtint d'eux de révoquer l'ordre d'établir un hôpital militaire au château d'Yverdon ; il en reçut en-

core d'autres témoignages d'estime. L'empereur Alexandre lui conféra l'ordre de St. Vladimir et lui fit expédier une collection de minéraux de l'Oural ; l'empereur d'Autriche lui envoya une caisse de vin de Tokay. En même temps la paix de l'Europe lui amenait beaucoup de visiteurs , des Anglais surtout , et le nombre des élèves recommençait à croître rapidement.



CHAPITRE XI.

Quelques traits de la vie de Pestalozzi. — Pensées détachées.

Nous voici parvenus à l'an 1815, époque fatale dans la vie de Pestalozzi ; il perdit la compagne chérie de son laborieux pèlerinage ; il rappela Schmidt sous son toit. Avant de raconter les infortunes qui précédèrent la ruine de l'institut, nous rassemblerons encore quelques traits et quelques pensées qui nous peindront Pestalozzi dans les belles années de sa bienfaisante activité.

Nos lecteurs n'ont pas oublié que lors de son établissement agricole industriel et l'on pourrait dire paternel , dans sa ferme de Neuhof , Pestalozzi ne tarda pas à se plonger dans la misère, tant il avait cédé à sa passion de bienfaisance ; il comptait soixante enfants indigents sous son toit hospitalier. Un jour, pressé par la nécessité, il se rendit chez un ami riche et généreux , déjà mis plusieurs fois à contribution par celui qui se croyait en droit de puiser dans sa bourse, en faveur des malheureux. Il demandait mille francs. M. Herzog lui rappela que , peu de temps auparavant , il lui avait remis des sommes assez fortes pour qu'il crût à propos de refuser celle-ci.

Loin de se décourager, Pestalozzi insiste avec une énergie à laquelle il était difficile de résister. « Il me faut cet argent ; tu dois me le donner ; si tu me le refuses, je suis perdu. » Herzog finit par céder, non sans accompagner son acte de charité et d'amitié de sages exhortations qui lui valurent de bonnes promesses. Une heure s'était à peine écoulée que Pestalozzi reparait, les yeux baissés à la vérité, mais redemandant la même quantité d'argent ; il est aisé d'imaginer l'étonnement que cette étrange façon d'agir inspira. Un sévère interrogatoire eut pour résultat l'histoire suivante :

Chemin faisant, Pestalozzi avait rencontré un pauvre paysan dont les traits exprimaient une douleur profonde : la maison et la grange de cet homme venaient d'être consumées par un incendie ; il ne possédait plus rien !

« Combien te faut-il pour rebâtir ta maison ? » — « Mille francs ; où lès trouverai-je?... » Cette réponse fut, aux yeux de Pestalozzi, l'indication positive de ce qu'il avait à faire ; la bonne Providence avait amené sa rencontre avec l'affligé ; l'argent est livré, et on se sépare comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

Interrogé sur le nom et la demeure du paysan incendié, Pestalozzi se lève avec inquiétude et s'écrie : « J'ai oublié de lui faire ces questions ; mais c'est un brave homme, j'en suis certain ; un très brave homme. Je l'ai bien examiné. »

Malgré son déplaisir, Herzog ne put s'empêcher de rire et laissa repartir Pestalozzi, en l'assurant qu'il ne l'abandonnerait pas, mais qu'il verrait lui-même ses

créanciers et ne lui livrerait plus aucune somme pour les satisfaire.

Ce digne homme parvint à découvrir qui était l'obligé de Pestalozzi, dont le témoignage instinctif était conforme à la vérité ; à son tour, questionné sur le nom de son bienfaiteur, il répondit : « Je ne sais comment il s'appelle, mais il est fort laid, marqué de la petite vérole ; je le reconnaîtrais au premier coup d'œil. »

Pestalozzi était loin de se dissimuler sa laideur ; lors de sa première visite à l'institut de Fellenberg, il prouva qu'à cet égard, il était sans illusion. Au moment où il entra dans la salle à manger, où l'attendaient avec curiosité les maîtres et les élèves, il saisit d'un coup d'œil l'étonnement que sa figure et sa mise bizarre et négligée causaient à un jeune étranger qui, enthousiaste de Pestalozzi et de son œuvre humanitaire, demeurait stupéfait à la vue de son héros. Celui-ci court à lui, le regarde en face, saisit sa main, la serre et s'écrie : « Oui, c'est bien vrai, je suis affreusement laid. »

Voici un autre trait de sa générosité sans mesure. Il se promenait au bord de l'Emme, plongé dans ses rêveries habituelles, lorsqu'il en fut tiré par les supplications d'une pauvre femme qui cherchait à lui faire acheter des fraises, péniblement recueillies dans les bois ; elle avait deux petits enfants malades, etc. Pestalozzi touché, comme il l'était toujours au récit de pareilles misères, paie les six kreutzers demandés et dit à la pauvre femme de donner les fraises à ses enfants ; puis il cherche encore, sort de sa poche une petite pièce de monnaie, c'était tout ce qu'il avait, en disant : « Achetez un

peu de lait que vous ajouterez aux fraises, c'est bon pour les enfants, n'est-il pas vrai? »

Au temps de sa pauvreté, Pestalozzi n'eut un jour que des paroles à donner à un homme indigent, avec lequel il se plut à causer en s'acheminant vers une chétive auberge; ils mangèrent une soupe aux herbes, payée par celui qui portait un nom déjà célèbre; puis après avoir longuement interrogé son convive, encore plus mal vêtu que lui, il lui laissa d'excellents conseils, dictés par la plus affectueuse sympathie. Le mendiant suivit seul les directions qui eussent assuré la prospérité de Pestalozzi comme la sienne; il s'enrichit en élevant sa famille à laquelle il fit partager son respect et sa vénération pour celui qui avait éclairé et relevé son âme. Les enfants de cet homme ont consacré une pierre monumentale au souvenir de Pestalozzi.

Dans l'une de ses promenades, sur les rives du Rhin et le long des vertes prairies ombragées par les plus beaux arbres fruitiers, Pestalozzi se figura qu'il errait au milieu d'un pays idéal où toutes choses devaient être d'accord avec l'aspect enchanteur qui captivait ses regards. Il s'égare bientôt sous les voûtes mobiles chargées de fruits excellents, et finit par en ramasser quelques-uns; les passants et les chars les écrasaient çà et là : il ne devait y avoir aucun mal à s'en emparer. Tout à coup l'un des gardes champêtres qui veillaient à la sûreté de cette riche récolte, l'arrête et le conduit au lieu destiné à recevoir les vagabonds et les voleurs. Le chef de la police, averti de l'arrestation d'un homme inconnu, arrive et demeure stupéfait en entendant le

nom de Pestalozzi, l'auteur de *Léonard et Gertrude*, pour lequel il professait une très haute estime.

« Se peut-il que je fasse ainsi la connaissance d'un tel homme ; j'avais un si grand désir de le rencontrer !... »

Ce magistrat, embarrassé du rôle qu'il avait à jouer, se décida à emmener le prévenu chez lui et se hâta de faire de sa singulière entrée sous son toit l'occasion d'une fête de famille ; le lendemain, après l'avoir accompagné pendant deux heures, il lui dit au moment des adieux : « N'introduisez pas de vieux voleurs dans votre maison d'école, afin que l'on n'en voie pas sortir de jeunes gens du métier. »

Ce fut encore à son célèbre roman populaire que Pestalozzi dut la bonne réception qui le sauva d'un grand embarras.

Une autre délivrance, de la même nature, vint l'enlever à la prison. Il arriva d'Yverdon à Soleure, dans l'intention de faire visite au landammann Gloutz, avec lequel il soutenait des relations amicales. Une sentinelle l'arrête en face de la porte et le conduit au corps-de-garde, le prenant pour un rôdeur. Pestalozzi se résigne, s'assied, se repose et mange sans réflexion la soupe de charité, servie en ce lieu aux gens sans asile. Le repas achevé, il se lève, s'appuie contre les barreaux de la fenêtre et se met à considérer les passants.

Tout à coup, on l'entend appeler d'une voix de tonnerre son ami le landammann ; une parole de celui-ci suffit pour obtenir sa liberté ; la sentinelle s'excuse en disant que cet homme, si mal vêtu et d'une figure si étrange, lui avait paru suspect. Pestalozzi avait deviné

la cause de sa mésaventure , car , aux questions de M. Gloutz , il répondit :

« Que veux-tu ? on m'a pris pour un fou ou pour un vagabond à mettre sous les verroux. »

Pestalozzi , toujours entraîné par l'impulsion du moment , exposait sa vie aussi facilement que sa fortune , dès qu'il était mû par une affection profonde. Un jour il donna à tous ses élèves une leçon pratique de dévouement dans l'amitié et un exemple de grande imprudence chez un homme chargé d'une telle responsabilité.

C'était à Yverdon : on vint lui annoncer que l'un de ses meilleurs amis était dangereusement malade à Grandson ; le moyen le plus court pour arriver dans la bourgade que domine le château historique était de s'embarquer dans l'un des plus petits bateaux qui bordent la rive. Le temps était sombre , les bateliers prédisaient un orage ; n'importe , Pestalozzi veut absolument rejoindre l'ami couché sur un lit de souffrance ; il se fait obéir , il s'éloigne et ses élèves l'accompagnent de leurs vœux , non sans craindre les dangers du retour.

Peu d'heures après son départ le tonnerre éclate ; le vent soulève les vagues et plie les hauts peupliers ; tous les habitants de l'institut courent au rivage et chacun souhaite ne point voir revenir l'esquif qui doit leur rendre *Vater Pestalozzi* ; mais bientôt apparaît l'embarcation objet de tant de sollicitude , livrée à la furie des vents et des ondes en tourmente. Des cris d'effroi se font entendre ; toutes les mains , tous les regards sont tendus vers la frêle nacelle , tandis que l'ami qu'elle doit ramener agite son chapeau et semble vouloir rassurer sa nom-

breuse famille. Enfin il aborde ; mais à peine son pied touche-t-il terre , qu'il est soulevé , entouré , pressé dans les bras des plus hardis à le saisir. C'est un concert de pleurs et de cris de joie , un de ces moments bénis et sérieux, qui font sentir combien l'on peut aimer, et combien la vie d'un homme peut être précieuse à ceux auxquels il la consacre.

Fellenberg, en citant quelques traits de la vie de Pestalozzi, les signale comme l'explication des erreurs et des habitudes fâcheuses qui nuisirent, en une si grande mesure, à la prospérité de ses entreprises. Pendant son séjour à Berthoud, Pestalozzi venait souvent se promener à Hofwyl. Un soir, le célèbre agronome le rencontra, assis à l'écart, non loin de la route qu'il venait de parcourir. Il était très fatigué et pouvait à peine marcher, tant le poids de ses poches, pleines de débris de minéraux recueillis chemin faisant, ralentissait ses pas. Il avait commencé sa récolte en sortant de sa demeure et se félicitait de l'avoir assez augmentée pour que les fragments de cailloux qu'il avait rassemblés pussent aider ses écoliers dans l'étude de la minéralogie ; il se hâte d'engager Fellenberg à le conduire près d'une source qui alimentait des canaux d'irrigation ; depuis longtemps il cherchait à connaître les moyens à employer pour obtenir le même effet dans les prés de Berthoud. Voilà les pierres oubliées pour courir après les filets d'eau.

Le lendemain, de bonne heure, Pestalozzi se mit en route, allant à Berne où l'un de ses amis l'attendait. On le vit reparaitre le soir ; il s'était égaré dans les bois ,

s'abandonnant à ses pensées favorites , oubliant le but de sa course et forcé de rentrer à Hofwyl ; la nuit était trop avancée pour qu'il pût arriver à Berne ou à Berthoud.

Un autre jour, invité par Fellenberg à une fête champêtre, il quitte tout à coup la table du dîner sous les grands arbres, pour courir près d'un enfant, spectateur ainsi que beaucoup d'autres ; il lui pince amicalement les oreilles et le conduit à Fellenberg, en demandant à celui-ci s'il ne reconnaît pas dans les traits de cet enfant les indices d'un heureux caractère, d'une intelligence prononcée. Fellenberg n'est point de son avis ; mais l'enfant est sur-le-champ adopté et va faire partie de la classe des pauvres recueillis à Berthoud. Peu de temps après son entrée dans la maison, cet enfant se conduisit si mal que Pestalozzi se vit forcé de le renvoyer à ses parents.

Ainsi cet homme de cœur et d'imagination se livra pendant toute sa vie aux idées et aux sentiments qui s'emparaient de lui, et qu'il ne cherchait point à combattre ou à diriger. A chaque instant le fil des choses se rompait entre ses mains, sans qu'il pût comprendre pourquoi il avait été trompé et comment tel ou tel essai était demeuré sans résultat. Mais les instincts auxquels il cédait avec tant d'imprudence étaient toujours nobles et généreux ; en se laissant dominer par eux il a fait de grandes choses, mais il a bien souvent détruit celles qui, mieux dirigées, auraient pu lui donner de la satisfaction.

La première fois qu'il vint à Hofwyl il rencontra M^{me} de Fellenberg et ses filles assises sous les arbres de

la cour ; ces dames crurent voir un mendiant et se disposaient à lui faire l'aumône lorsque le maître de la maison s'approcha et reçut l'étranger ainsi qu'il devait être reçu.

Citons encore quelques pensées de Pestalozzi ; il faut se borner dans le choix , et d'ailleurs elles expriment toutes les sentiments dont sa vie entière fut l'expression énergique et fidèle.

L'homme simple et droit , attentif à la voix de sa conscience et aux dispositions bienveillantes de son cœur, trouve en lui-même du repos et les consolations dont il a besoin. Mais l'incrédule est conduit par son *opinion*, il lui sacrifie ses bons instincts, ses pensées les meilleures, il va même jusqu'à oublier sa patrie, son prochain et lui-même.

L'histoire nous le prouve à chaque page : le manque d'expérience et de connaissance du monde, l'incrédulité et la dureté de cœur marchent ordinairement ensemble , et leurs fruits et leurs suites sont inévitablement pleins d'amertume et de dangers.

Le secours le plus efficace à mettre en œuvre contre la corruption profondément enracinée dans le pays est, à coup sûr, l'éducation bien dirigée.

Ce qui vient de l'étranger ne saurait s'amalgamer entièrement avec les éléments nationaux ; celui qui vient chez nous connaît mal nos chemins et nos sentiers, et n'entre qu'à demi en frappant à notre porte.

Le degré le plus élevé dans le *bien*, qui ne s'obtient nulle part, demeure en chemin, pour ainsi dire ; d'abord parce qu'il offre de grandes difficultés, ensuite parce que la mode ne se mêle pas de le soutenir ; on n'aime pas à innover, on craint de faire spectacle ; si l'on pouvait placer ce

bien dans les mains d'une marchande de modes achalandée, tout le monde en voudrait.

Il en est de même du *mal* ; combien d'actions mauvaises se commettent, combien d'actions pernicieuses s'accomplissent, non parce que l'on s'abandonne par impulsion personnelle à ces choses destructives, mais parce qu'on se laisse entraîner par l'exemple d'autrui ; nos camarades et nos supérieurs s'en rendent coupables ; donc c'est *la mode*, et on imite volontiers.

Le petit mendiant, à peine âgé de sept à huit ans, porte déjà les germes, souvent visibles dans son extérieur, de l'envie, de la fausseté, de la convoitise et de la violence, en un mot le *sans-culottisme* se montre à découvert chez lui. L'enfant du riche, élevé sous le voile que jette l'art du grand monde sur les penchants grossiers qui le conduiront aux vices, si faciles à satisfaire par la possession de la fortune, est au fond, malgré l'apparence, fort semblable au mendiant ; on peut s'en convaincre en les étudiant de près.

C'est dans l'état intermédiaire que se trouve la force et qu'on peut apprendre ce qu'elle est et ce qu'elle veut accomplir. L'esprit qui règne parmi les hommes de cette classe, véritablement bien élevés, est agissant et créateur ; celui qui domine les riches par héritage, porte à l'oisiveté, à la dissémination des idées, à la prodigalité ou bien à la *lésinerie*, à l'engloutissement des capitaux, à l'avarice.

La plus grande consolation que l'homme puisse opposer aux souffrances qui doivent être son partage, se trouve dans la partie divine de lui-même, en un mot dans la nature humaine.

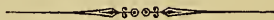
Le christianisme est le but suprême vers lequel l'homme devrait sans cesse diriger ses efforts ; mais quand l'homme, ou plutôt ce qu'il y a en lui de grand, de bon et d'élevé,

sommeille dans sa tête et dans son cœur, quand ses mains sont paresseuses et qu'il vit comme dans un rêve, pourrait-il aspirer aux sentiments élevés et sublimes qui font partie de la nature de l'homme?

Il n'y a rien à attendre de celui qui vit sans but, sans préférence, de celui qui n'est pas décidé à persévérer et à subir les sacrifices qui pourraient lui être imposés dans l'accomplissement de la tâche qu'il a choisie.

La faculté de travailler, cette activité physique de l'homme, est le bien éternel et seul capable d'unir les unes aux autres les forces communes qui deviennent, par le travail, la force de l'humanité tout entière. Elle forme la raison, donne de l'énergie aux affections du cœur, préserve l'âme du sommeil de mort que fait naître le vice; elle met un terme aux folies de l'imagination égarée; elle arrête le babil insensé, et le remplace par l'action, par la pratique; cette faculté fait les grands hommes et remplace nos inutiles rêves sur la puissance de la foi et sur l'amour divin, par les œuvres que la foi et l'amour inspirent.

Cherche à développer ce qu'il y a de bien dans le cœur de l'indigent, éveille et dirige les forces qui sont en lui et tu le mettras en état d'acquérir ce qui lui manque, de trouver en lui-même le secours dont il a besoin.



CHAPITRE XII.

Mort de M^{me} Pestalozzi. — Retour de Schmidt. — Séjour à Bullet. —
Décadence de l'institut. — Souscription ouverte par Schmidt. —
Ecole de Clindy. — Départ d'Yverdon. — Retour à Neuhof. —
Mort de Pestalozzi.

Nous avons dit que l'année 1815 fut fatale dans la vie de Pestalozzi. Tourmenté par le désordre de ses affaires et l'anarchie croissante qui paralysait graduellement la vie morale de l'institut, il songeait à se décharger du poids de la direction suprême et à remettre à l'un de ses instituteurs le sceptre domestique, que sa main vacillante laissait échapper. Mais à qui pensait-il, hélas ! à l'homme qui, absent depuis cinq ans, attendait avec une infernale confiance le jour où sa victime le rappellerait à Yverdon. Ce moment arriva alors que le cœur de Pestalozzi fut atteint par la plus profonde des douleurs intimes qui pussent encore l'accabler. Il perdit sa fidèle compagne, après avoir goûté par elle, pendant quarante-cinq ans, toutes les joies et les consolations de la sympathie conjugale ; elle l'avait suivi de cœur dans chacune des phases de son laborieux pèlerinage, avec un dévouement absolu. Depuis son établissement à Yverdon,

en 1806, elle lui prodigua les plus tendres soins, en vivant à l'écart, comme un être bienfaisant et modeste, dont la seule tâche, au milieu de tant de bruit et de mouvement, était de créer à son mari un petit monde à part, où tous les deux vivaient encore l'un pour l'autre.

Nous avons vainement cherché à nous procurer quelques renseignements sur la vie particulière de M^{me} Pestalozzi, tandis que son mari se livrait aux entreprises patriotiques dont il lui avait parlé à l'époque de leur mariage. Elle n'eût pu le suivre à Stanz; on ne sait si elle habitait Berthoud, tandis qu'il s'y faisait accepter comme pauvre maître d'école; il ne paraît pas qu'elle ait repris sa place sous le toit de son mari avant 1806, mais les nombreux témoignages de la reconnaissance de Pestalozzi prouvent que les circonstances extérieures n'ont jamais altéré leur intimité.

M^{me} Pestalozzi a sans doute vécu près de sa famille, en saisissant toutes les occasions de voir son mari pendant les années où celui-ci n'avait aucun établissement stable à lui offrir. Leur fils joue aussi un rôle presque inaperçu dans leur vie; tout en exaltant si fort les bienfaits de la famille, Pestalozzi a vécu presque privé de la sienne, se livrant ainsi à la théorie, tandis qu'il basait son système de régénération sociale sur la pratique.

La santé de M^{me} Pestalozzi, gravement altérée par ses chagrins ou plutôt par ceux du philanthrope, ne lui permettait pas d'entrer dans l'administration générale de la maison; elle en surveillait quelques détails, d'une

importance secondaire, mais elle se plaisait à inviter chez elle les instituteurs agréables à Pestalozzi et les élèves qui lui inspiraient un intérêt particulier. Les petites soirées ainsi composées délassaient le chef de la maison ; il essayait parfois de se mêler à la partie de boston de sa femme, mais au bout de peu de temps, ce calcul, sans but élevé, lui inspirait de l'ennui ; il jetait les cartes et rentrait dans son cabinet d'étude.

M^{me} Pestalozzi avait conservé sa beauté sereine et la dignité de son maintien ; elle faisait volontiers les honneurs des petits bals du château, mais elle ne recevait point les nombreux étrangers qu'attiraient la fameuse Méthode et son créateur. Parmi les élèves, elle voyait tous les jours son petit-fils Gottlieb, dont le père était mort fort jeune et dans l'obscurité ; Pestalozzi chercha vainement à lui inspirer l'amour de la science. Gottlieb demeura assez médiocre pour que son aïeul se décidât à lui faire apprendre un métier ; il choisit celui de tanneur. Ce jeune homme devait abandonner cet état, si peu attrayant, et se fixer un jour à Neuhof, la ferme où son père naquit et où son grand père et sa noble épouse avaient mangé le pain de la douleur et de la pauvreté. La mère de Gottlieb était une personne distinguée, bien digne de s'associer aux travaux de Pestalozzi et d'entourer de ses soins la vieillesse de sa belle-mère.

Ainsi se composait le cercle de famille, au milieu du grand mouvement de l'institut, lorsque, dans les premiers jours de décembre, M^{me} Pestalozzi fut saisie par une indisposition assez grave pour que la mort en devînt l'issue, le 12 du même mois. Le jour de ses funé-

raillies, tandis que les habitants du château remplissaient la salle où le cercueil avait été déposé, on vit entrer l'affligé, le pauvre veuf privé de cette amie exemplaire; il s'assit auprès du cercueil, entendit chanter quelques strophes religieuses composées pour la circonstance, puis prenant la parole et s'adressant à sa bien-aimée comme si elle eût été présente, il rappela les traits principaux de leur vie, et surtout les douleurs que son Anna avait partagées et endurées, avec lui, depuis les jours de lutte avec la détresse et l'indigence jusqu'à celui de leur adieu suprême. « Qui t'a donné, qui nous a donné la force de ne point abandonner notre tâche, d'y persévérer et de conserver l'espérance? » Pestalozzi saisit la Bible, la posa sur le cœur de la bienheureuse et s'écria : « C'est dans cette source sacrée que toi et moi avons puisé le courage, la force et la paix ! »

Le cercueil fermé, le nombreux cortège s'achemine vers un groupe de beaux noyers, situé en face du château, à l'extrémité du jardin. M^{me} Pestalozzi avait désigné ce lieu comme devant abriter sa dépouille; son mari se plut à remplir ce souhait.

Une modeste pierre sépulcrale couvrit la fosse; nous avons appris que Pestalozzi ne fit graver que le nom et la date de la mort de sa femme; de sa part, ce laconisme est éloquent. L'oubli a promptement passé sur ce monument isolé; les beaux noyers ont disparu; la pierre a été enlevée; quelques anciens amis ont vainement cherché en quel lieu on l'avait déposée; il est bien petit sans doute le nombre des habitants d'Yver-

don qui se souviennent aujourd'hui du noble et généreux vieillard et de sa compagne. *L'herbe a séché, et son lieu ne la reconnaît plus*; mais ce qui fut en eux inspiré par la Parole de Dieu subsiste et subsistera.

Accablé par la tristesse, incapable de rétablir autour de lui l'ordre et la paix, Pestalozzi ne tarda pas à écrire à Schmidt : « Au nom de Dieu, arrive. » Il eût été bien plus sage de confier à Niederer la direction de l'institut; mais, quoique Pestalozzi rendît pleine justice à la capacité et à l'intégrité de ce pédagogue éminent, il était repoussé par les travaux du *philosophe* sur la pensée du maître, et ne se sentait nullement disposé à lui confier ses pouvoirs administratifs.

L'immense habileté de Schmidt, son activité sans pareille, son savoir-faire en toutes choses aveuglaient Pestalozzi; il n'était frappé ni de son regard perçant et sans âme, ni de son maintien sans abandon, sans bonhomie; il saluait en lui la force morale et la haute intelligence, et ne devinait ni la ruse, ni l'hypocrisie que Lavater aurait sans doute signalées comme traits marquants dans ce visage digne d'un sérieux examen. Avant de s'éloigner de l'institut, Schmidt y agissait en maître; on eût pu le croire investi du commandement supérieur; c'était agir par une prévision qui fut bien près d'être accomplie. Mais lorsqu'il revint, appelé pour réaliser son rêve, il ne put relever les murs chancelants de la maison qu'il avait usurpée, et lui-même tomba au milieu des ruines; il n'obtint que le mépris et l'oubli. Aucun des biographes ne dit ce qu'il est devenu après la mort de Pestalozzi.

Le voici donc à l'œuvre; renvoyant les maîtres qui lui déplaisaient, ouvertement ou en les accablant de procédés presque impossibles à supporter : ainsi le bon Ramsauer qui, en 1816, s'en alla le cœur navré. Le mal allait croissant, grâce au terrible remède que Pestalozzi avait eu l'imprudence d'essayer.

« Désormais, dit M. de Guimps, Pestalozzi ne fut plus que l'instrument aveugle des volontés de Schmidt, qui, maintes fois, l'obligea à une conduite indigne de lui. Les collaborateurs de Pestalozzi réclamèrent en vain contre la tyrannie de Schmidt, contre ses actes arbitraires, contre ses innovations qui faussaient l'esprit de la Méthode. Ils ne crurent pas devoir se soumettre plus longtemps à un ordre de choses qu'ils condamnaient, ni autoriser en quelque sorte par leur présence et par leur participation une déviation des principes de Pestalozzi, qu'ils considéraient comme un déshonneur. Ils abandonnèrent celui qu'ils appelaient leur père; ils laissèrent ce vieillard seul avec le maître qu'il s'était donné, seul en face de la ruine de sa maison; plusieurs d'entre eux fondèrent des instituts particuliers et dès lors tout fut perdu. »

C'est à ce moment de cruelle déception, à ce moment où l'isolement et l'ingratitude venaient remplacer l'affluence des disciples et l'enthousiasme inspiré par les grands succès de Pestalozzi, que le malheureux vieillard s'enfuit sur la montagne : il avait besoin de se mettre à l'écart, de gémir solitaire, de pleurer sa bien-aimée comme au jour de sa mort, de prier avec une ferveur nouvelle, en un mot, de retremper son âme,

ravagée par la douleur. Il alla se blottir chez une vieille femme, qu'il aimait sans doute, et qui demeurait à Bullet, village situé sur les hauteurs du Jura, presque au-dessus de la ville d'Yverdon ; l'œil y découvre toute la chaîne de l'Oberland, celle du Mont-Blanc et une vaste étendue du canton de Vaud.

Les tours lointaines du vieux château que Pestalozzi avait senti le besoin de fuir, réveillèrent sans doute ses poignants souvenirs ; mais la montagne son air pur, sa bienfaisante solitude ne tardèrent pas à répandre sur lui leur influence restaurante. Là haut, le cœur brisé, l'esprit froissé s'élèvent à Dieu, bien plus qu'ils ne se préoccupent des soucis de la terre ; le digne vieillard versa beaucoup de larmes, mais la paix rentra dans son cœur.

La muse des jours heureux revint à lui ; il écrivit un morceau de poésie dont une traduction ne peut rendre le rythme expressif et varié, et dans laquelle on sent l'élan passionné d'une âme consolée par la miséricorde divine et la pieuse contemplation des splendeurs du ciel et de la terre. L'arc-en-ciel surtout répondait aux espérances de Pestalozzi ; ce signe de la fin de la tempête était en harmonie avec les sentiments qui venaient d'ébranler son âme ; en admirant ce messager céleste, il s'était écrié :

« Ainsi donc tous les maux de la terre passeront un jour. La guerre aussi cessera. Après toutes les œuvres mauvaises, la paix viendra et répandra ses œuvres d'amour et de charité. Après l'ouragan, le ciel resplendira de sa douce clarté. Les bénédictions divines retombe-

ront sur la terre, elles renaîtront. L'arc-en-ciel les promet, l'arc-en-ciel les annonce!

» Oh! brille sur moi, au sortir de ce terrible orage, arc-en-ciel de paix et de bonheur céleste. Arc-en-ciel, luis pour moi!...

» Voilà, pendant les mauvais jours, Dieu m'a supporté, Dieu m'a soutenu. Mon âme éclate en louange, mes genoux fléchissent, car *mon* Dieu a daigné prendre pitié de moi..... Je crois, je prie; l'ouragan s'est évanoui. »

Longtemps encore Pestalozzi s'adresse à l'arc-en-ciel; à ses yeux, il couvre de sa mystérieuse lueur la tombe de celle qu'il pleure. Son Anna a déjà obtenu la paix après laquelle il soupire; pour elle sont accomplies les promesses de l'arc de Noé; bientôt il la retrouvera.

Un autre petit poème de la montagne exprime la juste appréciation que fait son auteur du bonheur et de la souffrance.

« La pensée que je nourris, la pensée que j'aime, celle qui se réveille le matin et que je retrouve le soir, celle qui erre sur mes lèvres et qui domine mon âme quand mon intelligence s'élève et que mes sens s'apaisent, c'est que dans l'épreuve Dieu est là; non pas dans les joies les plus vives, non pas dans les mensonges de la gloire... il est bien davantage dans les jours d'abaissement et d'humiliation!

» Dieu n'est pas avec nous quand la détresse pousse le malheureux à blasphémer. Il est là, dès que la souffrance agit sur nous comme une bénédiction...

» Il est là, lorsque des cœurs séparés se rapprochent

par l'épreuve ; il n'est pas là, lorsque les cœurs sont divisés par la souffrance... Il est là, dès que la douleur nous fait verser des larmes ; il n'est pas là, lorsque le cœur s'irrite et que les yeux demeurent secs au sein de la misère.... »

Peu après le retour de Pestalozzi, un ami vint à lui ; c'était un étranger, un Français, grand admirateur de la Méthode ; M. Jullien voulait voir ses deux fils, confiés à l'institut dans les temps de prospérité et qu'il croyait devoir éloigner des classes alors en pleine déroute. M. Jullien suggéra à Fellenberg l'heureuse idée d'inviter Pestalozzi à Hofwyl, où il pourrait goûter quelques instants de repos. Fellenberg fut heureux de le recevoir et touché de voir le digne affligé regagner sa vivacité ordinaire, et retrouver quelques-unes de ses idées originales et marquées au coin d'une bonne gaité.

En même temps, il tança très sévèrement Schmidt. Jullien le qualifiait d'homme faux, étroit, brouillon, qui achevait de ruiner une institution déjà malade, à plusieurs égards, avant son funeste retour. « Vous pouvez sauver l'institut, disait-il à Fellenberg ; mais il faut y rappeler la moralité, l'union, la vie de famille. Il est bien malheureux que Pestalozzi se soit livré à un homme qui lui inspire des préventions contre vous, contre moi, contre tous ses vrais amis. »

Schmidt eut à endurer, de la part du célèbre agronome, un torrent de reproches, dont les plus énergiques s'adressaient à la spéculation peu honorable dans laquelle le nom de Pestalozzi se trouvait engagé. Schmidt avait imaginé de publier une nouvelle édition des œu-

vres de son maître en l'imposant , pour ainsi dire , à tout le public qui avait connu et encouragé l'œuvre de l'institut ; c'était une manière , blâmable à bien des égards, de relever les finances. Schmidt présentait le bénéfice à obtenir, comme étant destiné à fonder une nouvelle école pour les pauvres ; c'était en un mot une spéculation indigne de celui qui là laissait entreprendre , et dont le résultat était d'enlacer de plus en plus l'infortuné vieillard dans les filets de son ennemi. Fellenberg se livra à toute son indignation sur ce point délicat. « Vous avez pris sur vous, M. Schmidt, une grande responsabilité, après avoir manqué à toutes les espérances que vous aviez fait concevoir ; vous méritez maintenant que je vous fasse connaître, que jè vous dévoile au monde entier , que je vous enchaîne au pilori plus fortement que les plus misérables vauriens ne l'ont jamais été.

» Vous avez osé parler avec mépris, avec dédain du respectable Pestalozzi (pendant son absence l'habile mathématicien avait publié de vrais libelles sur l'institut d'Yverdon) ; vous avez méconnu ses nobles intentions. Son ardent désir était de travailler, avec vous et ses disciples, au perfectionnement de l'instruction publique, et de laisser à son pays l'exemple d'un enseignement national que vous avez eu l'indignité de bafouer , ouvertement. Croyez-vous que ce but élevé puisse être atteint pour les générations futures au moyen d'une vile spéculation, digne d'un brocanteur, d'un chevalier d'industrie ? Parviendrez-vous à faire croire que le *Vater Pestalozzi*, l'ornement de la société et celui de ma patrie,

en particulier, soit d'accord avec vous sur les moyens que vous avez mis en jeu pour réussir dans cette basse manœuvre ?

» Alors la malédiction du ciel ne pourrait point assez vous anéantir, vous écraser. Il est temps que l'on ne voie plus à Yverdon s'ajouter scandale à scandale. Tout l'or de la terre ne saurait balancer le mal que vous avez fait à la réputation de Pestalozzi dans toute cette affaire. L'institut ne peut refleurir que par l'esprit de son fondateur ; il redeviendrait alors un véritable monument de sa pensée primitive ; cette pensée suffit pour relever cette institution et l'arracher au danger que vous venez de lui faire courir. »

Les souverains de la Russie, de la Prusse et de la Bavière répondirent généreusement à l'appel de Pestalozzi ; une somme considérable fut aisément recueillie ; Pestalozzi destina 50,000 francs à sa nouvelle école, mais son projet n'eut qu'un commencement d'exécution.

Tandis qu'il s'occupait de la fondation de cette école, dans le hameau de Clindy, situé au bord du lac, à un quart de lieue du château d'Yverdon, celui-ci se dépeuplait rapidement. Plusieurs des instituteurs qui avaient abandonné Pestalozzi, cherchaient à fonder, nous l'avons déjà dit, des établissements pour leur propre compte. Cependant le digne vieillard ne perdait point courage ; il croyait toujours à sa mission de régénérateur de l'éducation du pauvre ; il reprenait son œuvre par le commencement, et, tout en espérant que les nombreux instituteurs, formés à sa Méthode, la feraient fleurir au loin, il voulait se retrouver à la tête de petits indigents

et reprendre son rôle primitif, celui de maître, de chef de la maison.

Dans son discours d'ouverture, il se montra aussi éloquent, aussi plein de foi et d'espérance que dans ses jours de prospérité; douze petits garçons seulement étaient admis à la maison de Clindy, mais il parla, en les adoptant, à tous les maîtres d'Yverdon. Combien ceux dont la conscience les accusait durent souffrir en l'écoutant! Voici sa conclusion :

« Frères et amis, dans le jour solennel où j'ouvre cette école, dans ce jour où la pensée de la mort et de l'éternité se réveillent particulièrement en moi, où je considère la misère de cette vie, celle de la mienne en particulier, l'immortelle valeur de notre existence à venir, où je me sens ranimé par la foi et l'amour, par le désir d'élever encore un monument de charité; je me présente à vous, je vous demande de ne point me considérer dans les faiblesses et les fautes de ma vie, dans la nullité de mon passage sur la terre, où si souvent, semblable au roseau, j'ai été sous vos yeux abattu, agité comme par le souffle des vents déchainés, ou prêt à m'éteindre comme une lampe qui manque d'huile.

» Supposez un moment que mon enveloppe terrestre n'est plus devant vos yeux, que je suis descendu dans le repos de la tombe, que mes paroles sont celles d'un homme ressuscité; mais que, dis-je, un tremblement me saisit; j'aurais alors vu le Seigneur, je l'aurais entendu! mais, non... mes paroles ne sont, hélas! que celles de la chair et du sang, empreintes de ma misère terrestre, de bonne volonté envers les hommes, il est

vrai, mais mêlées d'erreurs et de fautes, comme ma vie tout entière.

» Mais, chers amis et frères, n'en écoutez pas moins ce que je veux vous dire, avec l'attention et la confiance que je puis réclamer de vous en ce jour solennel ; écoutez-moi comme si j'étais votre père, près de son dernier moment, recevez mes paroles comme celles d'un homme qui cherche la paix et la consolation, dont le cœur est ému, pénétré de la misère, navré du manque d'éducation des pauvres, et qui s'est constamment efforcé de tarir la source de leurs besoins. Cet homme, après avoir obtenu de si faibles résultats, rassemble ses dernières forces, afin de préparer encore, au delà de son tombeau, quelques moyens de poursuivre la tâche qu'il n'a pu mieux remplir au milieu de son incapacité, de ses fatigues, de ses travaux et des faiblesses de sa vie.

» Que mes désirs, que mes soucis pour atteindre au sanctuaire de l'éducation de l'homme passent en vous-mêmes et remplissent vos âmes ! ce but vous deviendra sacré ; en vous seulement se conserveront les moyens de faire naître une vie sage, pieuse, intelligente et vigoureuse dans les rangs du peuple, et, par là, de retremper, de renouveler celle de la société.

» Frères, amis qui cherchez la vérité, qui connaissez le but que nous poursuivons, qui remplissez vos devoirs et qui luttez en héros dans le combat que nous livrons à l'égoïsme du siècle, soyez témoins de l'influence qu'a exercée sur moi l'Esprit de Dieu, dès les jours de ma jeunesse, comme à ceux de ma vieillesse. Il est encore en moi ; je vis encore en lui et j'espère lui

obéir jusqu'à mon dernier jour. Toutes les difficultés de la vie s'évanouissent par la fermeté de notre foi en Christ, et par la douceur de son amour divin.

» Nul ne peut dire : Christ ne m'a point aimé. Christ n'est point mort pour moi. Il a aimé chacun de nous, il est mort pour nous tous. Il a appelé le pécheur à la repentance, il lui a donné de croire en lui. Il ne l'a pas trouvé croyant, c'est par lui que le pécheur a reçu la foi. Il l'a rendu humble par son humilité. En vérité, c'est bien par sa divine humilité qu'il nous a rendus humbles, qu'il triomphe de notre orgueil, et c'est aussi par son amour qu'il attire nos cœurs à lui. Amis, frères, si nous nous aimons les uns les autres, *comme Christ nous a aimés*, nous vaincrons tous les obstacles qui se dressent entre nous et le but de notre vie, et nous serons capables de fonder notre maison sur le roc que Dieu lui-même a établi pour le bien de l'humanité tout entière, sur Jésus-Christ, notre divin modèle. »

Qui ne reconnaîtrait dans ces paroles la sainte influence de la douleur, les fruits de l'épreuve acceptée sans murmure ! Pestalozzi ne dit plus que l'homme peut tout, que sa volonté inébranlable peut surmonter les obstacles à vaincre....

Il était âgé de soixante-douze ans lorsqu'il ouvrit l'école de Clindy, mais il ne tarda pas à obtenir des succès pareils à ceux de ses premières années.

Il n'avait rien perdu en puissance d'enseignement, en vigueur morale, en sympathie paternelle ; les mêmes causes ne tardèrent donc pas à produire les mêmes ef-

fets ; la conduite et les progrès des enfants vinrent prouver de nouveau ce que Pestalozzi voulait et pouvait faire, alors qu'il agissait d'après sa propre conviction et sur son véritable terrain, l'éducation des pauvres. Au bout de sept ou huit mois seulement, plusieurs de ses nouveaux élèves étaient si bien en état d'enseigner qu'ils allaient donner des leçons particulières à Yverdon et à Grandson, situé sur la rive opposée ; ces jeunes instituteurs inspiraient assez de confiance pour qu'on les préférât à des maîtres expérimentés. Ainsi verdissait une branche nouvelle, vivifiée par la sève abondante du chêne prêt à succomber sous les efforts de la tempête.

Mais la science vint encore une fois exercer une influence funeste sur l'asile des orphelins. Pestalozzi céda aux instances de parents aisés, désireux de lui confier leurs fils ; il accepta les pensions offertes ; l'enseignement devint plus relevé, plus scientifique ; au bout d'un an, l'école des pauvres fut réunie aux débris du grand institut. Toute l'expérience du passé avait été inutile ; la concentration fâcheuse qui s'opéra, en 1820, contribua à accélérer la chute de tout l'établissement.

Pestalozzi avait eu l'intention de doter sa nouvelle école au moyen de la souscription ouverte par Schmidt ; à cette époque, celui-ci avait reçu 50,000 fr. ; le crédule philanthrope s'était flatté que cet argent serait à sa disposition et il voulait fonder à son gré l'école de Clindy, mais il se vit forcé de renoncer à cette espérance ; l'argent ne lui fut pas confié, et, nous l'avons

dit, les nouveaux écoliers furent conduits au château, où la guerre civile achevait son œuvre.

Peu avant la fermeture de l'institut, un nouvel instituteur était arrivé à Yverdon. C'était le seul descendant du vieillard accablé de soucis et de fatigues, son petit-fils Gottlieb; il quittait son métier de tanneur pour venir donner des leçons élémentaires; on se souvient qu'il avait passé son enfance chez Pestalozzi. Il épousa la sœur de Schmidt; par un enchaînement de circonstances singulières, il rentra, en qualité de fermier, dans le domaine de Neuhof, et put y recevoir son malheureux et vénérable aïeul. Ainsi Pestalozzi revint à son point de départ.

C'était l'année 1825, dans la riante saison du printemps, si souvent saluée avec joie par les maîtres et les essaims d'élèves groupés au château d'Yverdon.

Pestalozzi n'avait pas deux ans à vivre; cette courte et dernière phase de sa vie fut agitée comme toute sa carrière. Le cœur navré, irrité contre ceux de ses collaborateurs qui s'étaient mis en opposition flagrante avec lui, il se décida à éclairer lui-même ses contemporains sur les causes de sa ruine; mais, hélas! l'infortuné, toujours fasciné et dominé par son grand ennemi, chercha vainement à saisir et à faire connaître ce qu'il croyait être la vérité. Il s'égara dans un dédale d'accusations et de justifications et ne convainquit personne de son innocence, lui qui était le premier coupable; ses récriminations et ses plaintes amères lui attirèrent des injures grossières et des reproches que l'ingratitude seule pouvait inspirer. Triste spectacle en vérité, conclusion

désolante du bien accompli ! La haine, l'insulte d'une part ; de l'autre, la plainte, une partialité funeste et l'injustice à l'égard de plusieurs. Quelle réalité après tant de beaux rêves !

Dans les deux ouvrages écrits à Neuhof, plus d'un quart de siècle après *Les soirées d'un solitaire*, Pestalozzi épancha ses douleurs et retrouva çà et là les belles inspirations de son génie. Ses *Mémoires* (Meine Lebensschicksale) et son *Chant du Cygne*, excitèrent chez ses contemporains la pitié plus que tout autre sentiment, et sans doute n'allégèrent pas sa poignante tristesse. L'oubli a couvert ces pages écrites avant le désillusionnement final de Pestalozzi ; sans doute il eût voulu en effacer la majeure partie ; mais qui ne serait porté à les lui pardonner et qui serait tenté d'y chercher des armes contre la charité sans bornes de cet étrange novateur et contre les nobles espérances qui ne l'ont jamais abandonné ? Il s'accuse lui-même bien plus encore qu'il n'accuse personne, et s'il manque de sagesse et de charité, l'humilité ne l'abandonne pas.... A lui les plus grands torts, à lui l'incapacité de mener à bien ses entreprises. Il raconte ses naufrages et répète que c'est toujours lui qui fit chavirer sa nacelle ; mais d'autres réussirent mieux que lui ; d'autres relèveront les pierres taillées par sa main et jonchées sur le sol ; le pauvre et l'ignorant seront instruits et soulagés ; son œuvre ne sera pas vaine ; aucun revers ne peut arracher cette conviction de son cœur.

Pendant ces derniers jours de Neuhof, Pestalozzi n'écrivit pas seulement ses misères et ses regrets ; il reprit

d'anciens travaux sur l'application des principes de sa Méthode à l'étude des langues mortes ; il était entré en correspondance avec le célèbre Herder, sur ce sujet important à ses yeux, et se plut à tracer quelques fragments remarquables et qui nous le montrent occupé jusqu'à la fin de sa vie de ses idées premières.

Mais il songeait bien plus aux pauvres, à ses chers pauvres, les êtres du monde pour lesquels il aurait voulu vivre et qu'il s'affligeait de ne pouvoir soulager. Il avait encore des conseils à leur donner ; aussi le voyait-on braver les neiges de son dernier hiver, pour visiter leurs chaumières ; il cherchait à leur montrer comment ils pourraient eux-mêmes améliorer leurs habitations délabrées et se livrait avec eux à de longs entretiens ; plus il approchait des demeures éternelles où cesseront *les pleurs, les cris et le travail*, plus il aurait voulu adoucir les souffrances d'autrui et donner et instruire encore...

Il partit pour Bâle avec Schmidt qui ne le quittait plus, et fut reçu avec de vifs témoignages de respect à l'institut de Beuggen, fondé par Zeller, en faveur d'enfants indigents ; imitation de ses propres essais, réponse positive aux nombreux appels qu'il avait adressés à toutes les âmes charitables. Une couronne de chêne lui fut offerte par les petits écoliers chantant ses louanges. Pestalozzi la refusa en versant d'abondantes larmes. « Laissez-la à l'innocence, » s'écria-t-il. Il croyait encore à l'erreur propagée par Rousseau, à l'absence du mal chez l'enfant bien élevé¹ ! A Langenthal, Pestalozzi

¹ L'institut de Beuggen, aujourd'hui destiné à l'amélioration des enfants

voulut assister à la séance annuelle de la Société helvétique, la plus ancienne des associations de cette nature, et fit lire un long discours qui a été publié. On le considère comme le plus remarquable de ceux qu'il a prononcés en public. Sa vigueur intellectuelle s'y réveille entièrement.

On lui offrit, avec acclamations, la présidence de la Société. Il demeura profondément ému de cette marque d'honneur et de confiance, et sut exprimer sa pensée avec une singulière délicatesse en portant un toast aux amis qui l'avaient ainsi réjoui : « Qu'elle vive, la Société qui n'éteint point le lumignon qui fume encore et qui ne brise point le roseau cassé ! »

Peu de temps après cette heureuse journée, au commencement de l'année qui devait lui apporter la délivrance, Pestalozzi reçut le coup de pied de l'âne ; un pamphlet d'une bassesse et d'une méchanceté inouïes vint encore navrer son cœur. Cet écrit méprisable partit de l'Allemagne ; les feuilles suisses en rendirent compte, sans chercher à venger le respectable vieillard, usé au service de l'humanité. Ce dernier coup le pénétra d'une douleur suprême. Il fit venir son médecin et l'interrogea sur le temps qu'il lui restait à vivre. « J'ai besoin de quelques semaines, lui dit-il, je veux, je dois écrire et me justifier. » Mais Dieu ne lui laissa point le loisir nécessaire pour parler encore de lui-même ; ses jours étaient comptés.

vagabonds ou vicieux, continue à rendre de grands services. Le vénérable patriote J.-G. Zellweger, du canton d'Appenzell, n'a pas cessé de s'en occuper avec une sollicitude paternelle.

Loin de ménager ses forces, il se livra à des travaux qui devaient hâter sa fin et bientôt il devint si gravement malade qu'il dut laisser tomber sa plume. On a conservé quelques fragments des pages éparses dans lesquelles il exprime ses dernières douleurs ; c'est un reflet de son âme agitée et que la mort allait bientôt arracher à ses angoisses cruelles.

« Je ne puis exprimer ce que je souffre ; nul ne pourrait comprendre la douleur qui remplit mon âme. On méprise, on insulte le vieillard affaibli et accablé ; on le considère comme un instrument misérable, un instrument qui n'est plus bon à rien. Peu importe ce qui me concerne ; mais , se rire de mes idées et fouler aux pieds ce qui est sacré à mes yeux ; tourner en ridicule le but de ma longue et laborieuse vie ; oui, c'est là ce qui me fait mal... Mourir n'est rien ; je meurs volontiers, car je suis fatigué et je voudrais enfin atteindre le repos ; mais avoir vécu, avoir tout sacrifié et n'avoir pas rempli son but, ne voir que des décombres autour de soi, et descendre au tombeau avec l'œuvre à laquelle on a donné sa vie... Oh ! c'est affreux, je ne puis en parler ; je voudrais pleurer et je n'ai plus de larmes....

» Et vous, mes pauvres, les délaissés, les opprimés, les méprisés ! On vous abandonnera aussi ; on se moquera de vos souffrances. Le riche, au sein de son opulence, ne pense point à vous ; il vous accordera un morceau de pain et rien de plus. Lui-même est pauvre ; il n'a que de l'or. Vous préparer et vous offrir un banquet spirituel, vouloir faire de vous des hommes, c'est à quoi

nul ne songe et de longtemps ne songera. Mais Dieu , qui des cieux pense aux besoins des hirondelles, ne vous oubliera pas, tout comme il veut aussi me consoler et ne point m'oublier. »

La maladie aigüe de Pestalozzi exigeant les soins journaliers d'un médecin, il se décida à se faire transporter à Brugg, ville voisine de Neuhof; il arriva dans un traîneau couvert à cette dernière étape de son pèlerinage, le 10 février 1827; le mal ne fit qu'empirer jusqu'au 17, jour de son délogement.

Nous empruntons à un article nécrologique, publié dans le *Globe* par Ch. Monnard, le récit de cette mort; c'est de tous ceux que nous avons parcourus le plus riche en précieux détails.

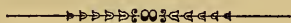
« La maladie qu'il s'était attirée par ses excès de travail, l'emporta au bout du septième jour. Il endura des souffrances inouïes, et conserva néanmoins son calme et sa sérénité. Sentant sa mort prochaine, il pria les médecins de ne pas ajouter à ses douleurs les tourments d'un traitement inutile pour prolonger de quelques minutes son existence terrestre. Il rassembla autour de lui sa famille, lui fit ses adieux et parla environ une heure avec l'expression d'un ange et un accent presque prophétique. Il dit que maintenant il allait connaître le vrai et lire dans le livre de la vérité; qu'il serait demeuré volontiers quelque temps encore au milieu des siens, mais que, puisque sa mort était déjà arrêtée, il mourait avec joie; que sa famille actuelle n'était pas appelée à exécuter le plan auquel il avait consacré toute sa vie sans pouvoir lui-même le remplir; qu'elle devait

rester à Neuhof, donner aux pauvres de la terre à cultiver et leur faire autant de bien que possible; qu'il aurait lui-même encore un orage terrible à essayer, mais qu'il mourrait en souriant aux siens; enfin, qu'il pardonnait à tous ses ennemis et qu'il leur souhaitait de goûter ici-bas la paix qui allait devenir son partage.

» La veille de sa mort il eut effectivement une crise si douloureuse qu'elle le jeta dans le délire. Ce même jour à midi, il cessa de parler jusqu'au lendemain; alors il adressa de nouveau quelques paroles à ceux qui l'entouraient et arrangea lui-même avec soin sa couverture, son oreiller et son bonnet; peu de moments après, à sept heures et demie du matin, il expira, le sourire sur les lèvres. Il avait demandé d'être enterré au village de Birn, sans pompe, n'ayant pour cortège que des paysans et des enfants pauvres, et il désirait que sa tombe fût creusée près de la maison d'école. Ces dernières volontés ont été exécutées; les enfants de l'école accompagnèrent son convoi et chantèrent auprès du cercueil une hymne composée pour cette occasion. Le bruit de sa mort s'étant répandu, un grand nombre d'habitants des villes d'Aarau, de Brugg et de Lentzbourg assistèrent à la cérémonie funèbre, pour rendre, par leur présence, à la mémoire de Pestalozzi, un hommage que lui ont voué toutes les personnes capables de comprendre les intérêts de l'humanité et en particulier ceux de la Suisse.»

En commençant notre volume, nous avons parlé de l'humble fosse entourée de verdure, aujourd'hui remplacée par un monument national.

Pestalozzi était âgé de 81 ans, lorsque Dieu mit un terme à sa course orageuse. Son cercueil s'arrêta devant un bâtiment inachevé; c'était l'école qui devait être la sienne, c'était là qu'il avait demandé à être enseveli : « Je veux être maître d'école, » semblait-il répéter jusqu'à son dernier soupir.



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'exposé de la Méthode élémentaire de Henri Pestalozzi, par Daniel-Alexandre Chavannes, et de l'esprit de la Méthode d'éducation pratiquée dans l'institut d'Yverdon, en Suisse, par M. Marc-Antoine Jullien.

Nous n'avons pas voulu interrompre l'histoire de notre bienfaisant héros , en y intercalant quelques morceaux sur sa Méthode. Ils trouvent tout naturellement leur place ici, et sans doute on nous saura gré d'avoir cherché à compléter sa vie par ces pages empruntées à des juges compétents en pareille matière.

Le premier ouvrage écrit en français sur Pestalozzi et sa Méthode fut imprimé à Vevey en 1805 ; son auteur est M. Daniel-Alexandre Chavannes. Pour s'enquérir du nouveau système d'enseignement, dont il saisit promptement l'esprit et la marche, il n'avait pas attendu que l'offre du château d'Yverdon eût été préférée à celle

d'autres villes vaudoises. Il avait vu l'institut à Berthoud dans cette phase heureuse où la vie de famille dominait encore l'instruction dans ses diverses branches, et avait confié son fils aîné à Pestalozzi pendant l'essai fait à Buchsée, de concert avec Fellenberg.

Son *Exposé de la Méthode élémentaire de H. Pestalozzi* eut le mérite de l'à-propos, car il parut au commencement du séjour de Pestalozzi à Yverdon, tandis que la curiosité grandissait en Suisse et hors de nos frontières, et que les livres à consulter n'existaient point encore, du moins aussi complets et aussi bien combinés que celui-ci.

Il est dédié « Aux président et membres du Petit Conseil du Canton de Vaud. » On sait combien ce premier corps de la magistrature vaudoise se distingua par ses lumières et par son patriotisme éclairé. C'est à son zèle que notre canton, à son aurore, dut les secours intellectuels qui contribuèrent à sa prospérité et dont le souvenir se rattache à leurs noms et à leurs travaux. Aussi M. Chavannes put-il leur dire sans flatterie aucune :

« Votre dévouement entier au peuple que vous présidez, le zèle avec lequel vous vous consacrez à la recherche de ce qui peut assurer son bonheur, la bonté avec laquelle vous accueillez tous les projets qui peuvent seconder vos vues bienfaisantes, en particulier, la volonté que vous avez manifestée de donner à notre instruction publique une direction plus généralement utile, tout cela me permet d'espérer que vous ne dédaignerez pas l'hommage d'un travail destiné à faire

connaître un système qui gagne tous les jours de nouveaux partisans dans la partie allemande de l'Europe, et dont les résultats répondent victorieusement aux objections que les premiers essais de son auteur avaient provoquées. »

L'*Exposé de la Méthode* fut bien accueilli; il est souvent cité par les auteurs qui plus tard écrivirent sur Pestalozzi, et dont le nombre, à l'occasion du jubilé de la naissance de l'excellent Zurichois, se multiplia d'une manière vraiment extraordinaire. L'*Exposé* donne de précieux renseignements sur le fondateur de la Méthode et sur ses premiers collaborateurs Krusi, Tobler et Buss. Il est tracé avec la précision et la clarté qui distinguèrent l'auteur dans ses nombreux travaux, et, plusieurs fois, ce livre a servi de guide à des instituteurs ou à des pères de famille qui cherchaient à appliquer eux-mêmes la nouvelle méthode. M. Chavannes avait à cœur de faire apprécier au loin Pestalozzi; il l'aimait avant d'avoir cherché à comprendre son œuvre scientifique; pendant un séjour qu'il fit à Lucerne, siège du gouvernement de la République une et indivisible, en 1799, il avait partagé la reconnaissance que tout homme éclairé devait au père des orphelins rassemblés à Stanz. Appelé à prêcher l'Evangile, comme chapelain des membres protestant du gouvernement, M. Chavannes se trouva ainsi rapproché des lieux où Pestalozzi déploya, dans sa plus grande étendue, son ardente charité; de là date l'attachement qu'il a toujours conservé pour le digne philanthrope. Une lettre de ce dernier prouve que ces deux amis de la patrie soutenaient des rapports affec-

tueux à l'époque où Pestalozzi n'avait pas encore fondé son établissement à Yverdon.

Monsieur et très cher ami ,

Je veux bien recevoir ces trois enfants dont vous m'parlez, sous les conditions qui vous sont connues ; ils pourront arriver quand ils voudront, pourvu seulement que je sois averti une dizaine de jours auparavant. Je vous remercie pour votre confiance, et je vous prie de faire mes compliments à MM. Bridel et Monney.

Soyez sûr que tant qu'il me sera possible de rester dans ma patrie, je ne pense pas à la quitter ; et je crois être sûr, en tout cas, de trouver l'assistance nécessaire ; je compte spécialement sur votre canton, à la suite des changements qui pourraient arriver ; mais il est essentiel pour moi qu'on n'en parle point auparavant ; soyez sûr que je ne manquerai jamais à ma patrie.

Recevez l'assurance de mon très sincère dévouement.

PESTALOZZI.

Cette lettre est sans date, mais elle se rattache à l'époque du château de Berthoud.

Parmi les jugements favorables, portés sur l'ouvrage de M. Chavannes par les hommes les plus compétents, MM. Henri Monod, Albrecht Rengger, A. Leresche, qui, plus tard, s'occupa avec ardeur de l'organisation des écoles dans le Canton de Vaud, Usteri de Zurich, et d'autres encore, nous citerons celui de M. Fréd. César de la Harpe.

Monsieur ,

Agréer, je vous prie, mes remerciements bien sincères pour le livre que vous avez bien voulu m'envoyer. Sa lecture m'a fait un plaisir infini, et je vous tiens un bien grand compte d'avoir songé à moi qui suis et serai constamment uni à ceux

qui, comme vous, Monsieur, veulent la liberté reposant sur les lumières. Vous êtes le premier qui ait développé avec clarté la méthode de Pestalozzi. L'ouvrage de M. Ith est beaucoup trop métaphysique; c'était un vrai service à rendre à nos concitoyens que celui de leur rendre intelligible une doctrine qu'ils comprennent trop peu et n'estiment pas assez. Mon intention était déjà d'en adresser un exemplaire à mon correspondant boréal (l'empereur Alexandre). J'ai promis à Pestalozzi d'aller voir son institut d'Yverdon, et je viens de recevoir une nouvelle brochure allemande sur cet établissement.

Notre pays a prodigieusement besoin d'instruction. On y parle de tout et tout le jour, sans avoir songé seulement à recueillir des données, sans se douter même qu'ailleurs on ait traité les matières *ex-professo*. Le plus haut degré de l'ignorance est de ne pas même soupçonner qu'il soit possible de voir mieux ou de faire mieux. Cet état de choses doit changer, si nous voulons mériter notre indépendance, et il n'y a pas de temps à perdre. L'Allemagne pourrait nous en fournir beaucoup de modèles, mais malheureusement on ne veut pas en apprendre la langue, etc.

Qu'il nous soit permis, à propos de cette assertion, de dire que M. Chavannes est parvenu à la connaissance de la langue allemande en l'étudiant seul, à l'aide d'une grammaire et d'un dictionnaire. Lorsqu'il étudia la méthode de Pestalozzi, il ne pouvait ni parler ni bien entendre cet idiôme si difficile, devenu de nos jours obligatoire dans l'enseignement supérieur. Le succès de ses consciencieuses recherches est une grande preuve des talents qu'il a consacrés au service de sa patrie vaudoise.

Un fait curieux, dont il n'eut connaissance qu'en 1833, c'est que son *Essai sur la Méthode* a été traduit

en espagnol, et que la traduction a obtenu un succès marqué parmi les hommes instruits de l'Espagne. Le Prince de la Paix a fait d'inutiles efforts pour y introduire l'enseignement de la Méthode.

Dans l'une des heureuses réunions de la Société d'Utilité publique helvétique, à Soleure, l'auteur qui ne songeait plus au livre publié en 1805, rencontra son traducteur le colonel Voirol, personnage un peu cosmopolite, semble-t-il, et sur lequel nous ne pouvons donner aucun renseignement. L'ouvrage dont nous aimons à réveiller le souvenir fut accueilli favorablement en Allemagne, où l'on commençait à peine à traiter le même sujet. La première édition n'attira guère l'attention des savants de Paris, au milieu de l'éblouissement causé par les triomphes de l'Empire; mais, en 1810, le livre de Vevey réimprimé, fut analysé dans le *Mercur de France*, et M. Chavannes crut devoir expliquer de nouveau aux rédacteurs de ce journal, alors d'un grand poids en Europe, qu'il n'avait cherché à développer la méthode de Pestalozzi qu'en vue de son application à l'*instruction élémentaire* et que c'était le grand but du novateur. Dans une lettre adressée à M. Thuriot, il signale la plaie que l'on pourrait nommer nationale, la *superficialité*, et réclame des juges français l'attention sérieuse que l'on semblait refuser à l'examen d'idées aussi nouvelles et d'une aussi haute importance.

Je ne chercherai point, dit-il, à repousser les attaques que la Méthode a déjà essuyées et que j'ai, en quelque manière, provoquées. Je reconnais que mon ouvrage, la principale pièce du procès qui s'instruit en France, n'est point de na-

ture à établir pleinement l'état de la question , et qu'il ne peut, tout au plus, que mettre sur la voie les juges impartiaux qui voudront éclairer leur conscience avant que de prononcer un arrêt dont les conséquences peuvent être décisives. Mais ce que j'ai lieu d'espérer, ce que Pestalozzi a le droit de réclamer, ce que l'Allemagne, la Suède, le Danemarck, la Russie peuvent exiger, c'est qu'on veuille bien prendre la peine d'examiner la chose sous toutes ses faces et de rassembler toutes les données qui peuvent l'éclaircir.....

Pour juger Pestalozzi, il faut le voir dans son institut, il faut le suivre dans son école, qu'on doit regarder comme le laboratoire dans lequel sa Méthode se crée, le creuset où elle s'affine. Les livres élémentaires qui sembleraient suffire pour fixer l'opinion ne sont point encore ce qu'ils doivent être. On y travaille toujours, et, quoique les bases sur lesquelles ils reposent demeurent les mêmes, chaque jour y apporte quelque modification nouvelle....

Je le répète encore, cet examen ne peut se faire que sur les lieux. Il faut que des hommes dignes de toute confiance y consacrent le temps nécessaire; qu'ils viennent à Yverdon; qu'ils se placent sur les bancs des élèves, et que, devenus maîtres à leur tour, ils fassent eux-mêmes l'essai de ces nouveaux procédés. Dès le moment où Pestalozzi a commencé à faire connaître ses travaux, on a vu accourir de tous côtés des hommes dont plusieurs portaient un nom déjà connu dans les lettres; les uns attirés par le besoin qui pousse le philanthrope à ne rien négliger de ce qui peut lui faciliter les moyens de travailler avec plus de zèle au bonheur de ses semblables; les autres envoyés par leurs souverains ou par des sociétés savantes. C'est à l'intime conviction que la plupart d'entre eux ont remportée de la supériorité de la méthode de Pestalozzi, que l'Allemagne doit les nombreux établissements qui s'y forment tous les jours, dans les villes et dans les campagnes, sur le modèle de celui d'Yverdon.

En parlant de la gloire que possède la France, M. Chavannes se permet une question qui a conservé tout son à propos. « S'il existait, dit-il, un moyen d'assurer encore mieux le bonheur public en France, en donnant au développement des facultés intellectuelles de ses peuples une marche plus sûre; en lui formant des citoyens encore mieux pénétrés de leurs devoirs, parce qu'ils les connaîtraient mieux; encore plus à même d'assurer la prospérité nationale, parce que leurs ressources individuelles reposeraient sur des fondements plus solides; s'il existait, dis-je, un tel moyen, serait-il indigne du grand empire de s'en enquérir sérieusement? »

Il suffisait, au temps dont nous parlons, d'approcher de Pestalozzi, pour partager ses nobles espérances et l'ardent désir de travailler à leur réalisation. Nous voudrions pouvoir, au moyen de l'*Essai sur la Méthode*, donner une idée claire de ce puissant moyen d'enseignement, mais ce serait une tâche trop difficile à bien remplir et qui n'entre pas dans notre plan. Nous nous bornerons à citer la première page de la préface, dans laquelle M. Chavannes explique le but de Pestalozzi et la marche qu'il a suivie.

Pestalozzi a donné le nom de *Méthode* au système nouveau d'enseignement qu'il a conçu et qu'il travaille à perfectionner avec un succès que tout semble assurer chaque jour davantage.

Le but qu'il se propose est de développer chez l'enfant ce principe de perfectibilité inhérent à sa nature intelligente, et qui n'a besoin que d'être cultivé pour acquérir, même dans l'âge le plus tendre, une force qu'on avait à peine soupçon-

née. Il veut profiter de ces premières années, jusqu'à présent si négligées, il veut que la mère, au milieu de ses occupations journalières, puisse devenir la première institutrice de son enfant, en ouvrant dès le berceau son entendement à des conceptions justes, en attirant son attention sur des objets qu'il peut saisir, en meublant sa mémoire d'idées claires et parfaitement intelligibles pour lui. Il veut, par là, remplir la lacune qu'on retrouve dans la plupart des méthodes d'éducation soit publique, soit particulière, c'est-à-dire, qu'avant d'en venir à *l'enseignement*, il veut mettre l'enfant en état de le recevoir.

La base de son instruction élémentaire est *l'intuition* ; le mot intuition est dérivé d'un mot latin qui signifie voir, considérer de près et jusqu'au fond. Il regarde cette base comme le fondement général de nos connaissances et le moyen le plus propre à développer les forces de l'esprit humain de la manière la plus naturelle. Il cherche à former le jugement de l'enfant en parlant à ses yeux ; système qu'on ne doit point confondre avec celui de ces livres appelés élémentaires, qui paraissent chaque jour sous de nouvelles formes et dont les auteurs prétendent donner, au moyen de figures accompagnées de définitions et d'explications absolument hors de la portée de ceux auxquels ils les dédient, les premiers éléments de toutes les connaissances. Pestalozzi marche d'un pas toujours proportionné aux forces de ses élèves. La Méthode part des notions les plus simples et les plus intelligibles. Son principe fondamental consiste à commencer par les choses les plus faciles, et à en donner une connaissance parfaite à l'enfant avant que d'aller plus loin ; puis à n'ajouter, par une marche toujours régulièrement graduée, que peu de vérités à celles qui sont déjà parfaitement saisies. Elle avance ainsi sans sauts et sans lacunes ; une nouvelle idée présentée y découle nécessairement de celle qui vient d'être inculquée, et, ce qui a été jusqu'à présent l'écueil de l'enseignement, la connaissance de la chose y est toujours étroi-

tement liée à celle de la vraie acception du mot qui sert à l'exprimer. Un enfant pris dans l'âge favorable, c'est-à-dire au plus tard dans sa huitième année, et qui aura suivi exactement les divers exercices de la Méthode, luttera peut-être avec désavantage contre ces petits professeurs de douze ans qui débitent avec importance les phrases dont on a surchargé leur mémoire ; il ne raisonnera pas surperficiellement comme eux , sur un grand nombre de sujets, mais tout ce qu'il dira, il le comprendra, il le possèdera à fond. L'habitude qu'il aura prise de n'aller jamais en avant qu'après s'être rendu le maître des dernières vérités qui lui ont été présentées, règlera ses travaux dans les diverses branches à l'étude desquelles il se livrera : et tout homme qui se rappelle les premiers essais de son enfance, celui surtout qui aura été appelé à vivre avec les enfants et à les instruire, ne pourra qu'être vivement frappé de la supériorité réelle qu'une telle habitude doit donner au jeune homme qui a pu la contracter dès ses premières années.

Un second ouvrage sur la méthode de Pestalozzi fut publié en langue française, par M. Marc-Antoine Jullien, qui, depuis, fonda et dirigea la *Revue encyclopédique*. Il est intitulé : *Esprit de la Méthode d'éducation de Pestalozzi, suivie et pratiquée dans l'institut d'Yverdon, en Suisse*. Ces deux volumes, de plus de 500 pages chacun, parurent en 1812, époque fatale pour la France, et par conséquent tout à fait contraire à leur succès et à l'adoption du nouveau système. Nous ne savons si ce travail considérable et consciencieux a produit quelques bons résultats dans le pays de son auteur ; mais en le parcourant, on ne peut que rendre justice à l'étendue et à l'ensemble de ses recherches, accomplies sans la connaissance de la langue allemande.

« Il m'a été impossible, » dit M. Jullien, « de lire les ouvrages écrits sur la Méthode et sur l'institut. Je dois excepter l'*Exposé de la Méthode élémentaire* publiée en français, dans l'année 1805, par M. D.-A. Chavannes, ouvrage d'un observateur judicieux, estimable et instruit, que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt, mais qui ne pouvait, à l'époque à laquelle il a été composé, présenter le tableau complet de la Méthode et de l'institut, tels qu'ils existent aujourd'hui. »

Pendant plus de deux mois, M. Jullien n'a cessé d'étudier maîtres et élèves, en interrogeant, parmi les premiers, ceux qui pouvaient lui répondre. « J'ai attaché, » dit-il, « quelque importance à ce qu'un Français occupé d'un semblable travail, évitât surtout le reproche qu'on a fait quelquefois à sa nation de voir superficiellement et de juger légèrement. » A coup sûr, cet auteur a su répondre à ce reproche d'une manière triomphante, car son livre est un vrai monument élevé à l'honneur de Pestalozzi; on s'étonne de la quantité d'observations et de citations qui, dans toutes les parties accompagnent l'étude rigoureuse et savante de la Méthode et de son application. La critique est peut-être l'élément qui manque à ce livre. M. Jullien est entièrement sous le charme; il y cède volontiers, et semble croire que le mal et ses innombrables misères perdaient presque entièrement leur puissance dans les murs épais du château d'Yverdon. Cependant, en 1812, la discorde entre les maîtres exerçait déjà ses ravages funestes et les déceptions amères commençaient à ternir les nobles espérances de l'excellent Pestalozzi.

Afin de donner une idée de la manière de voir et de sentir de M. Jullien, nous citerons ce qu'il dit de l'enseignement religieux, dans la partie de son ouvrage qui traite des cours d'étude (tome II, p. 337).

Dans le premier degré, où l'enfant doit sentir seulement ce qu'il est lui-même, on s'arrête à la biographie de la Bible, qui fournit des sujets de sentiment plutôt que de raisonnement. Cette biographie, composée d'histoires particulières qui font connaître ce que les âmes tendres et pieuses ont éprouvé, sert à fortifier les dispositions religieuses qu'on a pris soin d'éveiller et d'entretenir. Puis, quand les rapports généraux de l'humanité et de la société peuvent être expliqués, on passe à l'histoire du peuple de Dieu, telle que la Bible nous la présente.

On étudie successivement l'histoire de l'Ancien et celle du Nouveau Testament. La première se rapporte à la connaissance des qualités de Dieu ; les impressions produites par cette lecture disposent l'homme à honorer la divinité. La seconde représente dans Jésus-Christ, dans ses apôtres et dans l'église universelle un principe éternel de perfection, qui se développe parmi les hommes et qui fait ressortir la dignité de notre nature.

Les idées qu'on a imparfaitement présentées jusqu'ici, conduisent l'enfant dans le sanctuaire de la religion. Il devient membre de l'église universelle ; cette pensée qui l'élève et l'agrandit à ses propres yeux, communique à son âme une chaleur douce et pure, active et féconde. Il aime fortement le bon, le beau, le vrai ; il emploie ses facultés d'une manière qui anoblit et sanctifie son être. La discipline religieuse de l'institut, comme sa discipline morale, exerce une influence continue, bienfaisante et insensible.

Des prières communes, qui réunissent les enfants le matin et le soir, donnent l'occasion et le besoin d'élever l'âme à Dieu, à des époques fixes de la journée. Des instructions fa-

milières et des exhortations touchantes rappellent sans cesse à l'enfant qu'il marche devant les yeux de Dieu; il se sent toujours en sa présence, et comme environné de ses regards, ce qui est le mobile et le but de l'instruction religieuse. Les jours de dimanche et de fêtes solennelles, les enfants sont conduits, suivant la religion de leurs parents, soit à une église catholique peu éloignée d'Yverdon, soit au temple protestant, pour assister à l'office divin et pour prendre part aux exercices de piété.

Cette réunion d'un grand nombre d'élèves, qui appartiennent à différentes communions religieuses, et qui vivent au sein de la même famille et sous les mêmes lois, les rend de bonne heure tolérants et indulgents, dans toutes leurs relations. Leur tolérance n'est point la tiédeur et l'indifférence pour toute espèce de culte, ni la disposition à traiter la religion comme une chose de convention, purement extérieure, dont on peut changer à volonté suivant les pays et les circonstances, ni une indulgence coupable pour les penchants vicieux et pour les mauvaises actions; mais elle se lie essentiellement à l'affection universelle qu'un homme doit à ses semblables, et qui est la source de toutes les vertus, à la *charité*, dont la religion chrétienne fait la base de sa doctrine.

L'esprit de bienveillance, de fraternité, de charité, puisé dans les discours et dans les actions du sublime modèle que nous propose l'Evangile, et affermi par les deux grandes pensées de l'*existence d'un Dieu*, témoin et juge de notre conduite et d'une vie à venir, destinée à nous *dédommager des sacrifices* que nous aurons faits ici-bas à la vertu, devient, chez les élèves de l'institut, l'un des principaux résultats de leur instruction morale et religieuse.

Cette citation peut donner l'idée de la teinte générale des jugements de M. Jullien, sur l'institut dans son ensemble. Il a vu tout en beau, au travers des difficultés

d'une étude aussi compliquée que celle qu'il a tentée avec un zèle infiniment louable. Il partageait les illusions et les espérances de Pestalozzi et, sans doute, leurs entretiens sympathiques ont dû leur donner beaucoup de jouissances. Sa connaissance superficielle des doctrines de l'Evangile fait songer aux observations de Ramsauer, qui, à l'époque du séjour de M. Jullien à Yverdon, n'avait pas mieux compris que son maître et que la plupart de ses disciples et de ses admirateurs, quelle est la véritable source des souffrances de l'humanité et quel est l'unique moyen par lequel elles peuvent être allégées et bénies.

Quant à la foi, à la confiance en l'action de la mère, Jullien adopte le beau roman de Pestalozzi. Il lui semble fort naturel que toute mère, douée de quelque intelligence, puisse mettre en usage le fameux *Manuel* et faire étudier avec un plein succès les dix exercices gradués, destinés à développer chez l'enfant, dans un ordre analytique et très savant, toutes ses facultés naissantes concentrées sur l'étude du corps humain, objet de ces dix exercices.

« Le *Manuel des mères*, dit M. Chavannes, est destiné à montrer aux parents comment ils doivent enseigner à leurs enfants à voir avec réflexion et avec ordre les objets qui les entourent, et à s'exprimer d'une manière claire sur ce qu'ils voient. Pestalozzi a choisi pour premier exemple de cette branche d'instruction le *corps humain*, de tous les objets qui peuvent frapper l'attention de l'enfant celui qui se présente le plus naturellement et dont l'observation peut d'ailleurs être le plus aisément répétée. »

« Selon M. Jullien, le *Manuel des mères*, centre commun de l'instruction, d'où partent trois grands rayons qui correspondent aux trois grandes branches de la formation de l'homme, physiques, morales et intellectuelles, n'est pas à beaucoup près achevé. Chacune de ces branches admet ensuite un nombre infini de subdivisions particulières. Le fil de l'analyse permet seul de parcourir, sans s'égarer, les tortueux détours de ce vaste labyrinthe. »

Cette phrase naïve suffit pour faire comprendre pourquoi le *Manuel des mères* n'a jamais circulé dans le sein des familles et pourquoi tout l'édifice moral et physique, élevé sur cette base, n'a pu exister que pendant les années de la force intellectuelle et de l'enthousiasme de son auteur. Il lui a été donné, pour un peu de temps, d'être avec un grand succès le foyer, l'aimant qui réunissait et vivifiait tant de facultés mises à son service par ses nombreux collaborateurs; mais la véritable cause de son influence était bien plus la chaleur de son âme et l'inépuisable tendresse de son cœur que sa haute et profonde science. Il est arrivé de son empire d'Yverdon, comme de celui d'Alexandre ou de Charlemagne : la dispersion a semblé tout détruire, mais les débris ne sont point tombés en poussière; nous reviendrons sur ce point capital.

M. Jullien, en étudiant Hofwyl après Yverdon, développe avec joie les immenses avantages qu'offrent à la société civilisée les travaux des deux philanthropes suisses marchant de front vers le même but, *le relèvement et l'instruction des classes inférieures*; et tous

les deux appelés à étendre leur action bienfaisante sur de nombreux écoliers, de toutes nations et de tout rang. Il traite enfin de l'application du système de Pestalozzi à l'éducation des femmes, à propos de l'institut de jeunes demoiselles, fondé à Yverdon sous le patronage de Pestalozzi et dirigé par M^{me} Niederer. « Les jeunes filles de l'institut, dit encore Jullien, sont élevées surtout pour la famille, de manière à posséder les qualités et les avantages qui appartiennent spécialement à leur sexe. Elles apprennent peu; mais tout ce qu'elles ont appris, elles le savent à fond et le mettent en pratique. »

En parcourant les deux volumes de M. Jullien on est tenté d'en citer maintes pages; nous en extrairons encore une : « Les élèves de l'institut ont, en général, beaucoup de calme et de sang-froid, une grande force d'attention, une grande fermeté de caractère et de volonté. Ils sont remarquables par un bon sens instinctif, bien développé, qui s'applique à toutes les impressions de la vie intérieure, à tous les actes de la vie extérieure. De même que l'essence du christianisme ne consiste pas dans telle ou telle cérémonie du culte, mais dans une intime conviction associée à des actes de bienfaisance, ou dans la foi rendue active par la charité; de même, aussi, la Méthode ne fait pas consister l'éducation dans l'enseignement de la lecture, de l'écriture, du calcul et dans l'acquisition de connaissances qu'elle regarde comme des moyens et des instruments, non comme le but à atteindre principal et unique, mais dans la formation *du corps*, dans le développement de

ses forces et dans la culture du cœur et de l'esprit qui rendent l'homme *propre à toutes les conditions humaines*. Cet important résultat, *l'aptitude générale donnée aux élèves pour les différentes branches des connaissances et pour les différentes professions*, n'est que la conséquence et l'effet nécessaire de tous les principes précédemment développés, de toutes les applications de la Méthode. »



CHAPITRE II.

Un chapitre sur la Méthode de Pestalozzi, par Blockmann, traduit par M. van Muyden-Porta.

Il y aurait de l'injustice à ne pas donner à nos lecteurs quelques citations de l'un des auteurs allemands qui ont écrit sur l'œuvre de Pestalozzi. Le docteur Blockmann, dont nous avons souvent consulté la biographie, a consacré à la Méthode un chapitre fort remarquable, auquel la sanction des années et des expériences accomplies donnent un mérite particulier. Un homme de cœur et de talent, né en Hollande, et qui, dans sa jeunesse, se maria, et plus tard s'établit dans le canton de Vaud, M. van Muyden-Porta a bien voulu traduire, en vue de notre faible essai, une partie de ce chapitre d'un auteur dont il partageait les opinions et la tendance évangélique. M. van Muyden, avant de consacrer ses nombreuses connaissances à la magistrature vaudoise, dans laquelle il a rempli plusieurs emplois importants, s'était associé aux travaux de Fellenberg, et par conséquent avait suivi de près et avec un vif intérêt ceux de Pestalozzi. Il nous est précieux de lui devoir la traduction, tout à fait libre, qui servira de résumé

aux données très incomplètes que nous avons offertes à nos lecteurs; il s'en est occupé peu de temps avant sa mort.

La Méthode de Pestalozzi.

L'œuvre de Pestalozzi est le résultat d'une impulsion, reçue dès sa première jeunesse, entretenue par la force de sa volonté, et constamment nourrie par sa compassion pour les pauvres, dont il a souvent partagé la misère. La grande et noble pensée de porter remède à l'abaissement moral et intellectuel du peuple l'a occupé pendant tout le cours de son existence. Le moyen qu'il voulait employer était l'éducation; et le fondement de l'éducation, il le voyait dans la vie domestique. C'est la famille, et surtout la mère, en qui devait être posé le commencement de toute instruction primitive.

Ce point de vue fondamental se montre constamment dans la *Méthode* de Pestalozzi, qui se trouve le plus purement développée et résumée dans les *Leçons que Gertrude donne à ses enfants*.

Mais comme, dès lors, cette méthode s'est écartée de sa direction primitive, on ne peut aujourd'hui rendre compte de cette déviation qu'en la suivant dans ses quatre phases consécutives.

Le premier essai de la Méthode s'est fait à Stanz, où son auteur seul l'appliquait en tâtonnant, mais avec une simplicité admirable. Pour réaliser sa pensée, il cherchait les moyens propres à atteindre son but. Il tâtait le pouls à la nature humaine; il en distinguait les pulsations, mais sans connaître encore l'analyse de son organisme. Pendant cette première période, la peine infinie que Pestalozzi se donnait pour apprendre à s'orienter, le fait paraître dans toute sa grandeur.

Une charité presque divine caractérisait alors son œuvre. Il soignait chaque enfant à part, pour découvrir ses besoins intellectuels et moraux. C'est dans ce dévouement que consistait tout l'art du jeune maître. Il parvint à établir l'ordre parmi cette troupe indisciplinée et à captiver l'attention des enfants, qui, jusqu'alors, avaient été tristement négligés. Les idées que son activité faisait naître en eux, les soins maternels qu'il leur prodiguait, sa parole, son regard plein de bienveillance, réveillaient leur âme endormie et les rendaient capables d'entrevoir ce que c'est que l'amour du prochain, et les sacrifices que cet amour provoque. Sa méthode d'alors n'était autre chose que *l'exercice consciencieux des devoirs du père et de la mère*. Avec des moyens d'enseignement imparfaits les enfants apprenaient beaucoup, parce que l'animation prodigieuse du maître leur inspirait le goût de s'instruire. Pour tout précepte de morale, il ne leur donnait que son exemple. La prière faite en commun, brièvement, sans redites, mais avec onction, leur ouvrait la voie pour communiquer avec Dieu.

Tous les efforts de Pestalozzi tendaient à organiser son école d'après ce qu'il estimait devoir être l'intérieur d'une famille bien réglée. Les moyens éducatifs que fournit la famille, devaient être employés dans l'école. Il voulait que constamment on y adaptât l'art à la nature. Cette assimilation était le principal objet de son travail. Dans la nature, il avait choisi l'arbre avec ses racines, son tronc, ses branches, ses feuilles, ses fleurs et ses fruits, comme le type de la croissance intellectuelle de l'homme. Il avait curieusement épié les faits et gestes d'une bonne mère, qui aide au développement de son enfant en écartant tout obstacle et en favorisant tout ce qui peut fortifier. Ses réflexions le conduisirent à voir que l'âme humaine, par les forces que le Créateur met à sa disposition, cherche elle-même à s'élever; que cette tendance doit être excitée par le réveil de la conscience et par l'exercice de l'amour du prochain, et que la volonté de l'enfant

doit être dirigée de manière qu'il apprenne à vouloir le bien et à fuir le mal.

De bonne heure, il avait acquis la conviction que l'instruction, pour être éducative, doit toujours être en harmonie avec les besoins de l'âme, et que toute instruction qui n'y satisfait pas gâte l'esprit et le cœur.

L'opinion de Pestalozzi était que la nature porte en elle-même *tous* les germes d'un heureux développement.

L'art de l'éducation consiste, suivant lui, à observer la marche de la nature et à l'imiter dans les moyens à employer pour activer ces germes. L'éducateur doit se borner à tendre la main pour faciliter le passage dans les endroits difficiles ou dangereux ; il doit indiquer le chemin et choisir les voies de transport que la nature bien étudiée lui suggère. Or la nature agit par opérations continues : un nouveau degré de croissance ne se manifeste qu'après que le précédent a été complètement achevé. C'est ainsi que, sans laisser de lacune, les parties successives de son travail se font sans que jamais l'ensemble soit perdu de vue : et de ce travail sage et conséquent proviennent l'harmonie et la force.

Pendant que Pestalozzi s'évertuait à mettre en pratique ce qu'aurait à faire chaque bonne mère de famille, il entrevoyait où pourrait conduire sa Méthode, quand on l'appliquerait aux études supérieures. Pour lui, qui voulait s'en tenir à l'instruction élémentaire, cette prévision flatteuse avait peu d'attrait. Dans son livre *Comment Gertrude enseigne ses enfants*, il dit : « L'idée me vint à l'improviste, comme une lumière » sortant des ténèbres. Elle me saisit si violemment, qu'un » instant après je la crus propre à faire le tour du monde. » Mais le charme fut bientôt rompu ; le feu manqua même » s'éteindre tout à fait, lorsque je me mis à analyser ma pensée. Alors des hommes très distingués lui donnèrent une » importance qui allait au delà de ce que je m'étais imaginé : » et presque aussitôt elle attira l'attention du public à tel » point qu'un mécompte devint probable. »

Le fond de cette idée était d'employer l'*intuition* comme moyen essentiel d'enseignement.

Dans cette première phase de la Méthode, on doit surtout remarquer le respect pour l'*individualité*. Comme la vie est nécessairement individuelle et opère individuellement, Pestalozzi voulait que chaque enfant fût élevé d'après ses dispositions particulières. « L'instituteur, » dit-il, « doit humblement sentir sa faillibilité. S'il la reconnaît, il se gardera bien de troubler le développement libre et naturel de l'élève ; il se gardera d'intervenir mal à propos ; il n'imposera pas une direction , qui ne serait autre chose que l'opinion faillible du maître ; il évitera toute investigation égoïste et par conséquent indiscrete, de crainte d'arracher le fruit avec l'ivraie. Le but de ses recherches et de sa gloire doit être d'apprendre à connaître la physionomie morale et intellectuelle de l'enfant , différente de celle de tout autre individu, et cependant conforme à l'unité qui, dans le genre humain , existe nonobstant cette diversité. C'est dans cette étude que se plaît l'instituteur qui a compris sa mission : elle l'élève lui-même, et donne un essor toujours plus satisfaisant à son activité , qui sera amplement récompensée. »

Toute son œuvre étant alors concentrée dans sa propre individualité, il entendait bien aussi que l'on respectât celle du maître, et qu'en tout cas on laissât libre cours à cette influence persuasive et à cette activité bienveillante, dont il offrait un si bel exemple.

La caractéristique de la première phase est donc la belle simplicité de la Méthode. Pestalozzi cherchait l'imitation la plus fidèle possible de la marche de la nature. Il ne se vantait pas d'avoir découvert quelque chose de nouveau. Il soutenait, au contraire, que dès la création du monde, tout instituteur modeste, et particulièrement tout génie pédagogique, avaient cherché, par divers moyens, à obtenir le même résultat.

Dans la seconde phase, qui commence à Berthoud et comprend aussi Yverdon, le côté *subjectif* de la Méthode cède la place au côté *objectif*, c'est-à-dire qu'il y a plus d'instruction et moins d'éducation, et que l'enseignement s'adresse plus à l'esprit qu'au cœur.

Lorsque Niederer et Krusi se mirent à élaborer les moyens d'enseignement qu'exigeait la Méthode, tous les autres maîtres se livrèrent plus ou moins à la recherche théorique et pratique des règles élémentaires. Un impérieux besoin paraissait se faire sentir. Pestalozzi, qui ne pouvait ni le nier, ni le définir, moins encore diriger ses collaborateurs, dont il respectait la science profonde et admirait le zèle, se laissa distraire de son idée primitive et entraîner dans ce flux de réflexions nouvelles. Une seule chose lui demeura claire : les écoles primaires devaient être délivrées de ce fatras de leçons incongrues, qui chargent la mémoire aux dépens du jugement et dont le résultat fatal est de faire répéter aux enfants ce qu'ils ne comprennent pas. Pour couper court à ce vain babil, Pestalozzi avait basé son cours d'enseignement sur l'intuition, afin que les objets fussent analysés et que l'analyse produisît une représentation précise de la chose et qu'ainsi l'objet bien défini laissât dans l'entendement une idée claire et distincte. Mais cette intuition ne devait pas se borner à être un intermédiaire entre l'objet matériel et l'organe de la vue, elle devait s'étendre à faire éprouver tout ce qui est susceptible d'être senti, par conséquent aussi les expériences morales. Toute œuvre de charité, tout acte de dévouement dont l'enfant peut être témoin dans la maison de son père ou ailleurs, toute parole de foi, toute manifestation de piété, qui peuvent émouvoir sa sensibilité, devait, selon la première idée de Pestalozzi, appartenir au domaine de l'intuition. Il voulait faire comprendre aux parents et aux instituteurs que les meilleures explications de la confiance en Dieu, de la charité, du renoncement à soi-même, ne conduisent qu'à un triste et dangereux verbiage, quand le père,

la mère, ou l'instituteur ne présentent pas intuitivement, par leur propre conduite, l'exercice de ces vertus, de manière à faire une impression durable sur le cœur des enfants.

Après avoir cherché parmi les matières si riches d'enseignement que nous offre la nature, Pestalozzi avait choisi comme premiers moyens *le nombre, la forme et le mot*. Ce trio de la Méthode fut habilement élaboré par Krusi, par Tobler et par Schmidt. Leur travail, accompagné de tableaux, fut livré au public. L'enseignement du nombre, de la forme comparative et de la dénomination par le mot propre, élémentairement poursuivi sans lacune, devint un levier puissant de culture intellectuelle. Les élèves firent, en peu de temps, des progrès qui étonnèrent les nombreux visiteurs, attirés par la nouveauté des publications faites.

Niederer, il est vrai, s'opposait à cette culture de serre chaude, mais en vain ; et Pestalozzi (dans ses *Lebens Schicksalen*) dit : « On a mal fait d'appeler *méthode* les moyens » d'*instruction* seulement ; il aurait fallu ne donner ce titre » qu'à l'ensemble de l'*éducation*. » Malheureusement il ne savait pas faire valoir son autorité, et de plus il ne connaissait pas le contre-poids qu'auraient pu lui fournir des principes religieux bien déterminés. Ce manque de religion positive était de l'esprit de son temps, et, hélas ! encore du nôtre ; car la nature corrompue de l'homme ne cesse d'aspirer aux fruits de l'arbre de la connaissance, parce qu'ils flattent plus son orgueil que l'exercice modeste des vertus chrétiennes.

Comme Pestalozzi voyait dans l'influence de la mère de famille un premier moyen de réussite, il lui importait de mettre entre les mains des mères un livre qui pût les diriger ¹.

¹ Il dit à ce sujet : « Le seul terrain solide, sur lequel on puisse bâtir » est le cœur paternel et maternel. Le dévouement pratique est seul capable de faire naître chez les enfants l'idée du dévouement. L'autorité » paternelle et maternelle, et l'exemple des parents dans la vie journalière, inspirent l'obéissance et une activité salubre. C'est dans les » saintes relations de famille que la nature établit et maintient l'équilibre

De concert avec Krusi, il y travailla, mais malheureusement sur une base fausse, en choisissant pour point de départ le corps humain, tandis que l'expérience enseigne que l'attention de l'enfant se fixe beaucoup plus facilement sur les objets extérieurs que sur l'analyse de son corps ou sur ce qui se passe en lui-même. Les auteurs du *Livre des mères* s'aperçurent bientôt qu'ils avaient commis une erreur, et Pestalozzi l'avoue quand il dit : « Cette tâche sera inexécutable, » tant qu'on n'aura pas approfondi les moyens dont la nature » se sert pour développer les forces individuelles et les lois » d'après lesquelles elle fait concourir ces forces à l'harmonie de l'ensemble. » Le désir de Pestalozzi de voir paraître un livre propre à guider les pères et les mères, conformément à son idée, ce désir n'est donc pas encore satisfait.

Il avait en horreur toute méthode catéchistique. Il y voyait une provocation de réponses déjà contenues dans les questions. Son opinion était qu'il fallait éviter toute réponse jusqu'à ce qu'elle pût être donnée en pleine connaissance de cause¹. Quant à la méthode socratique, il la jugeait inapplicable aux enfants, parce que les connaissances préliminaires leur manquent. « L'aigle et le vautour, » disait-il en plaisantant, « ne prennent point d'œufs dans les nids où » les oiseaux n'en ont pas encore pondu. » Sa méthode à lui exigeait : premièrement l'intuition, puis la définition ; premièrement l'exercice, puis la règle ; premièrement la connaissance de l'objet, puis sa dénomination.

» des forces humaines. L'art doit venir en aide à la mère, afin que les » soins, qu'elle donne presque instinctivement à son nourrisson, continuent et s'étendent après qu'il est sevré. — La crèche du Sauveur me » fait envisager la famille du pauvre comme une crèche d'où doit sortir, » avec l'aide de Dieu, le bien-être moral et intellectuel du peuple. »

¹ « Tout ce babil en l'air, ce jugement sans maturité, produit une » gesse spongieuse, qui n'a d'autre vie que celle des champignons. Cela » donne des hommes qui croient tout savoir, parce qu'ils ont pris l'habitude de parler de tout. Notre siècle est plein de gens de cette espèce. » (*Wie Gertrud ihre Kinder erzieht.*) »

On dirait qu'il est de la destinée de l'homme, qu'en combattant un extrême, il se jette dans l'extrême opposé. Lui qui au commencement ne voulait, dans son école, que les impressions de la vie journalière; lui qui détestait les livres, il commit, à Yverdon, la singulière aberration de consentir à ce que l'instruction fût *mécanisée*. Tout à coup il se passionna tellement pour les *cahiers* élaborés et les *livres de méthode*, qu'il les mettait, comme règle à suivre, dans les mains de tous les maîtres et sous-maîtres, en exigeant d'eux seulement d'être d'un pas en avant de leurs élèves. Par cette funeste prévention, il gênait beaucoup ceux de ses collaborateurs qui auraient désiré se tracer à eux-mêmes leur route. La tendance à résoudre, l'un après l'autre, tous les problèmes possibles, moyennant les livres élémentaires de Krusi et de Schmidt, devint un oreiller de paresse, ou, si l'on aime mieux, une chaîne pour les élèves, surtout pour les moins actifs d'entre eux. La vanterie de n'avoir laissé aucune lacune fit commettre une lourde faute : car on se priva par là d'un exercice nécessaire pour l'esprit, utile pour faire travailler l'élève, en lui faisant chercher seul et sans secours la transition la plus logique entre deux points donnés. Cet exercice où l'on opère par anticipation, par combinaison et par analogie, est éminemment profitable, parce que la transition trouvée par l'élève lui-même, fixe d'autant mieux dans sa mémoire le point de départ et celui d'arrivée.

A Yverdon, cette *marche sans lacune* engendra un véritable verbiage et un mécanisme étouffant, deux choses que pourtant Pestalozzi détestait cordialement. Quant à lui on peut l'excuser. Nous avons déjà vu qu'il ne connaissait le détail d'aucune branche d'enseignement. De plus, il désirait d'un côté rendre sa méthode facilement accessible pour les jeunes gens qui venaient se vouer à la pédagogie, et de l'autre, inculquer à tous *la forme*, par cet enchaînement que l'on appelait *psychologique*.

La Méthode entra dans sa troisième phase, lorsque Niede-

rer résolut d'en déduire, *pour l'éducation du genre humain*, cet idéal que ni Pestalozzi ni les maîtres ne comprenaient, et qui était en contraste évident avec la marche, surtout avec les résultats de l'institut.

Niederer, philosophe distingué, sentit le besoin d'ériger en système, de combiner et de coordonner les idées éparses, successives et toujours profondes de Pestalozzi. Niederer a certainement fait faire de grands progrès à la science de l'éducation. Et cependant son idéal est un système en l'air, obscur et inapplicable, parce qu'il n'est pas construit sur la simple et nécessaire base du christianisme. L'idée pédagogique, suivant lui, doit être isolée et purifiée de tout accessoire, avant qu'elle puisse être réalisée dans l'école¹. Il croyait qu'ainsi seulement on parviendrait à un triage complet entre des essais et des expériences sans nombre.

L'esprit spéculatif de Niederer se montre dans le discours *sur l'idée de l'instruction élémentaire*, qu'il fit prononcer par Pestalozzi à Lenzbourg, et qu'il retoucha ensuite de manière que Pestalozzi mécontent, fit connaître que c'était l'opinion de Niederer et non pas la sienne. Il était ou voulait être avant tout un homme pratique, tandis que Niederer professait une doctrine impraticable. Si nous nous servons du mot *impraticable*, c'est parce qu'il résume précisément ce que disait Pestalozzi lui-même : « Tout à coup Niederer donna » avec beaucoup de bruit, presque autant de précipitation, » je dirai même, avec une certaine légèreté, une importance » excessive à mes humbles efforts. Dès ce moment, l'institut » prit une direction qui n'était pas la mienne, et qui, en » outre, était au-dessus de la portée des maîtres, venus pour » réaliser *mon* idée. Cette espèce de révolution me plaça sur » un terrain glissant. Les grands mots de régénération du

¹ S'il fallait attendre la purification de l'idée pédagogique, avant d'organiser l'école, le pauvre peuple attendrait longtemps. Pestalozzi pensait et agissait autrement. (*Traducteur.*)

» monde, etc., troublèrent nos têtes, refroidirent nos cœurs
 » et nous divisèrent. Les spéculations philosophiques de
 » Niederer exercèrent sur nous une influence inconcevable.
 » Quant à moi je m'y perdais; et pourtant, en dépit de l'im-
 » possibilité évidente, je m'évertuais à grimper sur cette
 » hauteur qu'il fallait atteindre pour pouvoir y bâtir. Ce fut
 » sans succès; car ma tête se refuse aux idées abstraites. Il
 » m'a toujours fallu des faits pour les saisir clairement par la
 » pensée. L'empirisme est de ma nature; je dois me résigner
 » à marcher dans cette voie, et m'abstenir prudemment de
 » l'arbre de la connaissance, parce que, pour moi, cet arbre
 » continue à porter des fruits défendus. »

Nous voilà arrivés à la quatrième phase. La méthode de Pestalozzi s'introduit dans les écoles de l'Allemagne, où le malheur des temps, sous la tyrannie française, avait attiré l'attention sur l'éducation du peuple.

A Berlin, le philosophe Fichte avait fait l'éloge de Pestalozzi. Herbart, professeur à Königsberg, avait composé un A, B, C, de l'intuition. Quelques jeunes Prussiens furent envoyés à Yverdon. Ils y passèrent environ trois ans, et furent ensuite employés, soit comme simples maîtres, soit comme directeurs d'écoles normales. Le Wurtemberg, Bade et la Bavière imitèrent l'exemple donné par la Prusse : et l'on peut dire que le perfectionnement de l'instruction publique en Allemagne date, en grande partie, du moment où la Méthode de Pestalozzi y fut connue et appliquée.

Mais, tout en reconnaissant avec gratitude cette influence décisive, il faut avouer qu'elle a été amplement accompagnée des défauts que nous avons signalés dans la troisième phase. Le côté *objectif* a prévalu. On s'est occupé des moyens d'instruction beaucoup plus que des moyens d'éducation. Depuis quarante ans, la librairie allemande est tellement encombrée de livres et de guides élémentaires, que chaque jour le chemin dans ce labyrinthe devient plus difficile à trouver. A peine l'apprenti-pédagogue a-t-il fait avec ses élèves deux

ou trois cours de calcul ou de grammaire, qu'il éprouve le *besoin irrésistible* de se faire auteur : en compilant alors deux cent quatre-vingt-dix-neuf livres élémentaires, il donne le jour à un trois-centième ; et gare à l'inspecteur, gare au pasteur, qui ne reconnaîtrait pas immédiatement le progrès que ce nouveau livre peut faire faire à l'instruction publique !

L'outrecuidance des jeunes pédagogues allemands provient de ce que l'on a cultivé l'esprit aux dépens du cœur. Ils se hâtent de paraître avant d'avoir appris à être. Dans le présent siècle, l'homme est trop exclusivement apprécié d'après l'apparence de ses connaissances acquises. On dirait presque que la moralité est placée au second rang. La Méthode de Pestalozzi, mal comprise, a favorisé cette aberration, ou plutôt, elle s'y est pliée avec une triste soumission. Son humble et charitable auteur n'avait pas les qualités nécessaires pour prévenir un tel abus ; et certes il ne le prévoyait pas, lorsqu'il admirait tant l'activité de ses collaborateurs. Cette activité était fébrile, pleine d'orgueil, visant à l'effet. Pestalozzi se laissa étourdir par les progrès étonnants des élèves, et il s'aperçut trop tard que leur savoir-faire n'était pas en harmonie avec les principes éducatifs, auxquels il aurait voulu rester toujours fidèle.

L'erreur s'est propagée avec la Méthode. Les disciples de Pestalozzi ont emporté d'Yverdon l'expérience assez complète des exercices de calcul, de forme, et de langage ; mais, satisfaits d'avoir à leur disposition tant de moyens artistiques, ils ont oublié l'esprit pour ne se tenir qu'à la lettre. Or c'est précisément l'esprit de la Méthode qui, planant au-dessus de toute forme, vivifie le cœur du maître. Son coup d'œil bienveillant doit attirer à lui l'affection et la confiance des élèves ; chacun d'eux doit voir en lui un ami et un père. Pour y parvenir, le premier pas à faire est de comprendre ce qu'était Pestalozzi dans son école de Stanz.

Oui, il faut étudier à fond ce Pestalozzi modèle. De même

que, dans son temps, il eut le courage d'attaquer la routine, il faut maintenant avoir le courage de purifier de toute routine, de tout mécanisme, le don précieux qu'il nous a fait. La tâche est difficile, parce qu'il s'agit ici d'un mécanisme très perfectionné. La tâche est difficile, parce qu'il s'agit d'une renaissance pédagogique, à laquelle on résistera comme à la renaissance chrétienne. Nous disons de plus que, sans renaissance chrétienne, l'autre est impossible.

Pour défendre cette thèse, il faut, en terminant, examiner jusqu'à quel point l'œuvre de Pestalozzi était en harmonie avec l'œuvre du Christ.

Depuis que Jésus, Fils de Dieu, a paru sur la terre, nous apportant la connaissance du salut, et, comme médiateur, le don de la vie éternelle, chaque homme se trouve, à l'égard de la personne du Rédempteur et de son œuvre, dans une position particulière. Toutefois ces innombrables nuances peuvent se réduire à trois catégories, celle de l'inimitié, celle de l'indifférence, et celle de la communion par la foi.

A la première, appartiennent tous ceux qui, aimant mieux les ténèbres que la lumière, sont esclaves du péché. Jésus les nomme enfants de Satan. Ennemis du Père, du Fils et du St. Esprit, ils obéissent à l'Antechrist. L'amour du monde et l'égoïsme les caractérisent. Ils se laissent aisément aller aux superstitions; car l'incrédulité et la superstition sont des armes entre les mains du prince des ténèbres, dont il se sert pour contrecarrer la foi. L'incrédulité et la superstition, quoiqu'en contraste apparent, sont de même nature. Elles se soutiennent mutuellement. On peut même dire que l'incrédulité est superstitieuse et la superstition incrédule. L'homme, quoique pécheur, ou peut-être parce qu'il est pécheur, a une certaine propension à croire. Quand il se fait incrédule (nous disons *se fait*, car il faut pour cela des efforts), sa disposition à croire le déroute et par là même le rend moins accessible à la vérité. Mais, comme l'incrédulité n'enlève pas entièrement le besoin de chercher quelque part le bien suprême,

on érige la raison en seule et unique source de vérité, ou bien l'on se fie en sa propre justice fondée sur de bonnes œuvres, ou enfin l'on se borne à certaines formes traditionnelles, dont l'observation plus ou moins rigoureuse est censée suffire pour se frayer le chemin du ciel. Dans ces trois cas, l'incrédulité conduit à une superstition pire que celle des païens; car les païens ne connaissaient autre chose que le culte des idoles dans leurs temples, tandis que le Dieu de l'Évangile exige que nous l'adorions en esprit et en vérité.

La seconde catégorie se compose de ceux qui, aspirant aux biens célestes, s'évertuent à passer leurs jours dans la crainte de Dieu et dans l'exercice des vertus chrétiennes; mais qui cependant ne parviennent pas au delà de certaines limites. Les honnêtes gens de cette espèce ressemblent aux caractères les plus moraux parmi les païens. On peut aussi les comparer aux Israélites sans fraude. Ils présentent des sacrifices légaux; leurs œuvres sont vertueuses, parce qu'elles proviennent d'une conscience qui cherche à ne pas s'endormir. Mais ces braves gens s'arrêtent dans le portique du temple que Jésus-Christ a bâti sur le mont spirituel de Sion. Ils ne sont pas ennemis du Christ; ils ont le désir, peut-être même la prétention, de le servir; et pourtant ils ne sont pas tout à fait ses amis. Quelques rayons seulement de sa lumière sont parvenus jusqu'à eux. Honorables pèlerins, nouveaux mages d'Orient, ils se sont mis en route pour chercher l'Enfant de la promesse, mais au lieu de se diriger directement sur Bethléhem, ils le cherchent encore à la cour du roi Hérode, là où dominant la sagesse humaine et le formalisme. Le grand défaut de ces chrétiens en expectative est qu'ils commettent un anachronisme, en se plaçant dans le temps qui était destiné à préparer la venue du Seigneur. C'est d'eux que Jésus-Christ dit : « Celui qui n'est pas contre moi est pour moi; » et cependant il ne les nomme pas *siens*.

Entre eux et les hommes de la troisième catégorie, il y a

une différence semblable à celle qui existe entre l'ancienne et la nouvelle Alliance. Quiconque a éprouvé la grâce du Seigneur, de manière à reconnaître *pleinement* en lui le Fils de Dieu, médiateur et sauveur, se trouve placé au-dessus de Jean-Baptiste, dont Jésus dit : « En vérité, le plus petit dans » le royaume des cieux est plus grand que lui. » Cette élévation, le St.-Esprit l'accorde, par l'intermédiaire de l'Agneau. Le moment dépend uniquement de la foi, qui est un don de la grâce, offert à tout homme qui le désire sincèrement. Celui qui l'acquiert naît de nouveau ; il voit les choses sous un aspect tout nouveau : il peut résoudre le problème de son existence ici-bas, pénétrer dans les replis les plus cachés de son cœur, et se faire une juste idée de la miséricorde de Dieu. Et comme l'Evangile n'est pas seulement une doctrine, mais une force émanée de notre Père céleste, il ne s'agit pas ici d'un simple acquiescement, mais d'une expérience active, qu'on ne peut, en paroles, expliquer à celui qui ne l'a pas sentie. Voilà pourquoi il est si difficile de discuter ce sujet avec les incrédules, puisque tout homme, qui a éprouvé dans son cœur l'efficace de l'Evangile, ne peut et ne doit faire autrement que d'employer, dans une telle discussion, des arguments que son adversaire n'admet pas et ne saurait admettre, parce que l'expérience lui manque.

L'amour du prochain et une humilité touchante qualifient Pestalozzi ¹ comme disciple de Celui qui était la charité et l'humilité même. Il brillait moins sous le rapport de la foi. Le manque de foi se manifeste surtout dans ses premiers écrits. Plus tard, dans les exhortations paternelles adressées

¹ Il dit : « Ma force était dans le penchant de mon cœur à aimer et à être » aimé. Je subissais les contrariétés sans me plaindre. J'excusais même » ceux qui me faisaient de la peine, et je tâchais toujours de surmonter » le mal par le bien. Je ne connaissais pas de plus grande satisfaction que » d'obtenir un témoignage de confiance. Je recherchais les pauvres et » je m'entretenais volontiers avec eux. »

aux élèves, il parlait de la Révélation, mais toujours incidemment et sans suite bien prononcée. On peut à peine lui reprocher cette faiblesse, quand on considère quel était l'esprit de son temps. Nous savons tous combien l'homme dépend de la manière de voir qui prévaut dans le siècle où il vit. Pestalozzi aussi se laissa entraîner. Cependant les impressions religieuses que, dans son enfance, il avait reçues dans la maison paternelle le préservèrent d'une incrédulité décidée, qui d'ailleurs aurait été en contraste avec son caractère enfantin, impressionnable et ouvert à tout ce qui est grand et beau. Mais, d'un autre côté, il n'avait pas le courage de franchir la limite qui sépare une dévotion tiède de la foi vivante en Jésus-Christ. C'est lui-même qui en rend témoignage dans une lettre écrite en 1793. « Les impressions chrétiennes, reçues dans ma jeunesse, ont été émoussées par la misère qui m'a accablé. Je suis incrédule; non pas que dans l'incrédulité je croie rencontrer la vérité, mais parce qu'un malheur constant m'a ôté le courage de croire. Ainsi conduit par ma triste destinée, je ne vois dans le christianisme qu'un des moyens pour procurer à la raison la domination sur la sensualité, et d'anoblir l'âme par cette lutte sérieuse. Je pense qu'il y a peu d'hommes capables de devenir solidement chrétiens. Et comme je me range parmi les incapables, je me vois à une grande distance de ces régions élevées qu'il faut parcourir pour arriver à la perfection. » Dans un autre endroit, il s'exprime ainsi : « Vacillant entre des *sentiments* qui m'attiraient vers la religion chrétienne et des *raisonnements* qui m'en détournaient, je suivais la foule à travers une contrée aride. Je laissais refroidir dans mon cœur l'essentiel du christianisme, sans me déclarer anti-chrétien. » Cette confession naïve nous montre le pauvre Pestalozzi, qui, tantôt attiré par le sentiment, c'est-à-dire par le Père vers le Fils, tantôt subjugué par les jugements astucieux de ses contemporains, regardait avec une anxiété douloureuse vers les hau-

teurs où se trouve le salut, mais n'osait pas se jeter dans les bras de Christ, où il aurait trouvé cette force sans laquelle l'homme ne peut obtenir la domination de l'esprit sur les sens.

En examinant ses principes d'instruction religieuse, nous le rencontrerons sur le terrain du rationalisme, où l'on développe la nature morale de l'homme par des moyens purement humains. Son idée de la nature de l'enfant est anti-biblique. Il parle toujours, comme Rousseau, de la bonté originelle du cœur, où l'image de Dieu se reflète comme dans un miroir. La disposition à mal faire lui est inconnue ¹. A ses yeux le *péché originel*, quand il lui arrive d'en parler, est synonyme de *sensualité*, dont la source est uniquement dans le mauvais exemple. Ne comprenant ni le péché ni son influence délétère, il ne sentait pas assez la nécessité d'un Sauveur, et se faisait à cet égard des idées très fausses ; par exemple quand il dit : « Jésus a fondé sa morale sur la dignité divine qui se manifeste dans la nature de l'enfant. » Jésus veut que l'homme parvienne à la liberté par l'exercice continu de ses bonnes dispositions morales. » Le Seigneur, au contraire dit à Nicodème : *Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu.* »

Et le sanctuaire de la famille, sur lequel Pestalozzi fonde tout son espoir d'une meilleure éducation du peuple, ce sanctuaire reçoit-il toute la lumière que le Seigneur lui destine pour en faire son temple ? Le portrait de *Gertrude*, soignant et instruisant ses enfants, est bien celui d'une mère sage et active, mais ce n'est pas tout à fait celui d'une mère chrétienne. Nous soumettons cette distinction à quiconque aura vu une mère vraiment chrétienne, agissant au milieu de sa famille avec une foi pleine et entière ; avec un désir constant de plaire au Seigneur en toutes choses. Mais quand même la

¹ « L'enfant, » dit-il, « arrive innocent et pur dans un monde qui corrompt l'innocence de ses jouissances sensuelles et la pureté de son cœur. (*Wie Gertrud ihre Kinder erzieht.*) »

différence n'existerait pas, où trouver, comment former des mères comme Gertrude? Pestalozzi répond par une exclamation qui confirme son erreur : « Hommes charitables, » dit-il, « qui désirez et cherchez le bien-être moral du peuple, il » vous faut des pères et des mères qui veuillent remplir » leurs devoirs. » C'est fort bien; mais comment faut-il s'y prendre pour procurer aux pères et aux mères d'à présent le vouloir et le faire? Comment doit-on élever les enfants pour qu'ils deviennent des pères et des mères comme il les faut? En partant du système de la pureté innée du cœur, il n'y a ni école ni méthode qui y parvienne. La famille, l'école et l'Etat qui bâtiront sur un autre fondement que celui qui a été posé en Jésus-Christ, emploieront en vain les méthodes les mieux élaborées.

Ramsauer ⁴ porte un jugement semblable au nôtre : « La » manière d'être franche, naïve et chaleureuse de Pestalozzi, » dit-il, « lui gagnait l'affection de ses collaborateurs, et exci- » tait leur zèle. Quand il s'agissait de faire le bien, ils lui » étaient tout dévoués, comme lui-même se dévouait sans » cesse. S'il avait eu la foi, il aurait pu beaucoup mieux en- » core nous vivifier par et pour l'Evangile, et son institut » serait devenu une école bénie. »

L'erreur, signalée à chaque page de l'Evangile, cette erreur qui consiste à croire aux bonnes dispositions de la nature humaine, était à la base de ce système d'éducation. Pestalozzi, comme tous les rationalistes, prenait dans la Parole de Dieu des leçons de morale, mais il n'y cherchait pas, ou ne savait pas y trouver l'unique chemin du salut.

Après avoir fait connaître, à regret, ce qui manquait à cet homme si estimable à tant d'égards, nous nous hâtons d'ajouter que, plus il a vieilli, plus il s'est senti attiré vers Christ. En voici des preuves tirées de ses derniers écrits : « Aucun

⁴ Dans ses *Skizze meines pädagogischen Lebens*.

» effort humain ne peut corriger celui qui renie Jésus-Christ
 » et l'esprit de son œuvre. » — « La paix divine et céleste
 » que l'homme peut acquérir ici-bas provient de Dieu par Jésus-Christ. » — « En fait d'instruction religieuse il convient
 » de raconter simplement l'histoire biblique, et surtout la vie
 » et les souffrances du Sauveur : cette étude doit se faire de
 » manière à faire naître et à fortifier la foi enfantine, que le
 » Seigneur exige même des adultes. On risque de la perdre ,
 » quand on n'observe pas le précepte : *Priez sans cesse!*
 » Quant à moi , je répète souvent le passage : *Je crois, Seigneur, aide-moi dans mon incrédulité!* Certes , ce désir de croire, et cette lutte pour y parvenir, ont amplement droit à notre respect.

Enfin , en nous rappelant que Pestalozzi a constamment exercé la charité chrétienne ; qu'il a reçu avec résignation les nombreuses épreuves dont sa vie a été parsemée ; qu'il a toujours été humble et soumis à la volonté de Dieu, nous pouvons hardiment assurer que , si aujourd'hui il pouvait paraître sur la terre, la première parole qu'il nous adresserait , serait : « Jésus-Christ est votre maître ; écoutez-le , car sans » lui vous ne pouvez rien. »



CHAPITRE III.

Citation de *L'Allemagne*, par M^{me} de Staël. — Citation d'une notice biographique sur Pestalozzi, par Ch. Monnard et de quelques articles de Zahn, publiés dans la *Chronique des écoles*, en 1846.

Nous avons parlé de la visite de M^{me} de Staël au château d'Yverdon ; il est à propos de citer ici une partie du chapitre de *L'Allemagne* intitulé : *Des institutions particulières d'éducation et de bienfaisance*.

La méthode de Pestalozzi, comme tout ce qui est vraiment bon, n'est pas une découverte entièrement nouvelle ; mais une application éclairée et persévérante de vérités déjà connues. La patience, l'observation et l'étude philosophique des procédés de l'esprit humain, lui ont fait connaître ce qu'il y a d'élémentaire dans les pensées et de successif dans leur développement, et il a poussé plus loin qu'un autre la théorie et la pratique de la gradation dans l'enseignement. On a appliqué avec succès sa méthode à la grammaire, à la géographie, à la musique ; mais il serait fort à désirer que les professeurs distingués qui ont adopté ses principes les fissent servir à tous les genres de connaissances. Celle de l'histoire en particulier n'est pas encore bien conçue. On n'a point observé la gradation des impressions dans la littérature comme celle des problèmes dans les sciences. Enfin, il reste beaucoup de choses à faire pour porter au plus haut point

l'éducation, c'est-à-dire l'art de se placer en arrière de ce qu'on sait pour le faire comprendre aux autres.

Pestalozzi se sert de la géométrie pour apprendre aux enfants le calcul arithmétique ; c'était aussi la méthode des anciens. La géométrie parle plus à l'imagination que les mathématiques abstraites. C'est bien fait de réunir autant qu'il est possible la précision de l'enseignement à la vivacité des impressions, si l'on veut se rendre maître de l'esprit humain tout entier ; car ce n'est pas la profondeur même de la science, mais l'obscurité dans la manière de la présenter qui seule peut empêcher les enfants de la saisir ; ils comprennent tout de degré en degré ; l'essentiel est de mesurer les progrès sur la marche de la raison dans l'enfance. Cette marche lente, mais sûre, conduit aussi loin qu'il est possible, dès qu'on s'astreint à ne la jamais hâter.

C'est chez Pestalozzi un spectacle attachant et singulier que ces visages d'enfants dont les traits arrondis, vagues et délicats, prennent naturellement une expression réfléchie : ils sont attentifs par eux-mêmes, et considèrent leurs études comme un homme d'un âge mûr s'occuperait de ses propres affaires. Une chose remarquable, c'est que ni la punition ni la récompense ne sont nécessaires pour les exciter dans leurs travaux. C'est peut-être la première fois qu'une école de cent cinquante enfants va sans le ressort de l'émulation et de la crainte. Combien de mauvais sentiments sont épargnés à l'homme, quand on éloigne de son cœur la jalousie et l'humiliation, quand il ne voit point dans ses camarades des rivaux, ni dans ses maîtres des juges !... L'enfant se sent libre parce qu'il se plaît dans l'ordre général qui l'entoure, et dont l'égalité parfaite n'est point dérangée même par les talents plus ou moins distingués de quelques-uns. Il ne s'agit pas là de succès mais de progrès vers un but auquel tous tendent avec une même bonne foi. Les écoliers deviennent maîtres quand ils en savent plus que leurs camarades ; les maîtres redeviennent écoliers quand ils trouvent quelques imperfec-

tions dans leur méthode et recommencent leur propre éducation pour mieux juger des difficultés de l'enseignement.

On craint assez généralement que la méthode de Pestalozzi n'étouffe l'imagination et ne s'oppose à l'originalité de l'esprit. Il est difficile qu'il y ait une éducation pour le génie, et ce n'est guère que la nature et le gouvernement qui l'inspirent ou l'excitent. Mais ce ne peut être un obstacle au génie, que des connaissances primitives parfaitement claires et sûres; elles donnent à l'esprit un genre de fermeté qui lui rend ensuite faciles toutes les études les plus hautes. Il faut considérer l'école de Pestalozzi comme bornée jusqu'à présent à l'enfance. L'éducation qu'il donne n'est définitive que pour les gens du peuple; mais c'est par cela même qu'elle peut exercer une influence très salubre sur l'esprit national. L'éducation pour les hommes riches doit être partagée en deux époques : dans la première, les enfants sont guidés par leurs maîtres; dans la seconde, ils s'instruisent volontairement, et cette éducation de choix c'est dans les grandes universités qu'il faut la recevoir. L'instruction qu'on acquiert chez Pestalozzi donne à chaque homme, de quelque classe qu'il soit, une base sur laquelle il peut bâtir à son gré la chaumière du pauvre ou les palais des rois.

On aurait tort, si l'on croyait en France qu'il n'y a rien de bon à prendre dans l'école de Pestalozzi, que sa méthode rapide pour apprendre à calculer. Pestalozzi lui-même n'est pas mathématicien; il sait mal les langues; il n'a que le génie et l'instinct du développement intérieur de l'intelligence des enfants; il voit quel chemin leur pensée suit pour arriver au but. Cette loyauté de caractère, qui répand un si noble calme sur les affections du cœur, Pestalozzi l'a jugée nécessaire aussi dans les opérations de l'esprit. Il pense qu'il y a un plaisir de moralité dans des études complètes. En effet, nous voyons sans cesse que les connaissances superficielles inspirent une sorte d'arrogance dédaigneuse qui fait repousser comme inutile, ou dangereux, ou ridicule, tout ce

qu'on ne sait pas. Nous voyons aussi que ces connaissances superficielles obligent à cacher habilement ce qu'on ignore. La candeur souffre de tous ces défauts d'instruction, dont on ne peut s'empêcher d'être honteux. Savoir parfaitement ce qu'on sait, donne un repos à l'esprit qui ressemble à la satisfaction de la conscience. La bonne foi de Pestalozzi, cette bonne foi portée dans la sphère de l'intelligence, et qui traite avec les idées aussi scrupuleusement qu'avec les hommes, est le principal mérite de son école; c'est par là qu'il rassemble autour de lui des hommes consacrés au bien-être des enfants d'une façon tout à fait désintéressée.

...On n'imiterait point l'institut de Pestalozzi en transportant ailleurs sa méthode d'enseignement; il faut établir avec elle la persévérance dans les maîtres, la simplicité dans les écoliers, la régularité dans le genre de vie, enfin surtout les sentiments religieux qui animent cette école. Les pratiques du culte n'y sont pas suivies avec plus d'exactitude qu'ailleurs; mais tout s'y passe au nom de la divinité, au nom de ce sentiment élevé, noble et pur, qui est la religion habituelle du cœur. La vérité, la bonté, la confiance, l'affection entourent les enfants; c'est dans cette atmosphère qu'ils vivent, et pour quelque temps du moins ils restent étrangers à toutes les passions haineuses, à tous les préjugés orgueilleux du monde. Un éloquent philosophe, Fichte, a dit qu'il attendait « la régénération de la nation allemande de l'institut de Pestalozzi. » Il faut convenir au moins qu'une révolution fondée sur de pareils moyens ne serait ni violente ni rapide, car l'éducation, quelque bonne qu'elle puisse être, n'est rien en comparaison de l'influence des événements publics; l'instruction perce goutte à goutte le rocher, mais le torrent l'enlève en un jour.

...Pestalozzi n'est pas le seul dans la Suisse allemande qui s'occupe avec zèle de cultiver l'âme du peuple; c'est sous ce rapport que l'établissement de M. de Fellenberg m'a frappée. Beaucoup de gens y sont venus chercher de nouvelles lu-

mières sur l'agriculture, et l'on dit qu'à cet égard ils ont été satisfaits ; mais ce qui mérite principalement l'estime des amis de l'humanité, c'est le soin que prend M. de Fellenberg de l'éducation des gens du peuple ; il fait instruire, selon la méthode de Pestalozzi, les maîtres d'école des villages, afin qu'ils enseignent à leur tour les enfants ; les ouvriers qui labourent ses terres apprennent la musique des psaumes, et bientôt on entendra dans la campagne les louanges divines chantées avec des voix simples, mais harmonieuses, qui célébreront à la fois la nature et son auteur. Enfin, M. de Fellenberg cherche par tous les moyens possibles à former entre la classe inférieure et la nôtre un lien libéral, un lien qui ne soit pas uniquement fondé sur les intérêts pécuniaires des riches et des pauvres.

La *Revue encyclopédique*, rédigée par M. Jullien, a demandé à M. Monnard un article sur l'ensemble de la carrière de Pestalozzi ; mieux que personne il pouvait traiter ce sujet patriotique et parler de la perte que la Suisse venait de faire.

Ce qui frappe d'abord, quand on considère Pestalozzi dans l'ensemble de sa carrière, c'est le coup d'œil hardi et l'inébranlable fermeté avec lesquels il avait saisi, dès son début, l'idée mère de tous ses travaux subséquents ; il la poursuivit jusque sur son lit de mort. Comme il embrassa dès le principe tout l'ensemble de son système, ses premiers pas annoncèrent une assurance, ses premiers essais une franchise, une indépendance et une hardiesse qui n'étaient que la conséquence du génie. L'étonnement de ses contemporains, leurs railleries, leurs critiques, leur indifférence même, rien ne put l'ébranler. On découvre dans ses efforts, comme dans ses écrits, développement, progression, mais toujours une direction unique, mais toujours la même idée dominante, âme de sa vie et de ses travaux. Un seul fait suffira pour caractériser la

constance avec laquelle il s'attachait à une idée ou plutôt à son idée unique. Dans les dernières années de sa vie, il s'efforça d'appliquer sa méthode à l'étude de la langue latine. Comme il honorait de quelque amitié et de quelque confiance l'auteur de cet article, il vint un jour lui expliquer en détail ce qu'il avait fait jusqu'à ce moment ; c'était au mois de juillet 1822. Un voyage, que je fis, m'éloigna pour longtemps du voisinage de Pestalozzi. Peu de temps après mon retour, plus de dix-huit mois après notre dernier entretien, Pestalozzi vint me voir de nouveau. Sa première parole, après m'avoir demandé des nouvelles de ma famille et de ma santé, fut : Ne perdons point de temps, commençons tout de suite. « *Mer werd kei Zit verliere, mer werd glich afange*, et il reprit aussitôt la conversation sur l'enseignement du latin exactement au point où nous l'avions laissée en juillet 1822.

Cette concentration de son âme dans une pensée unique était en quelque sorte rendue visible par son regard. Il est impossible, à part l'expression, d'être plus laid que Pestalozzi. Représentez-vous un vieillard de cinq pieds deux pouces, voûté et, dans son extérieur, d'une habitude de négligence qui ne paraît jamais mieux que lorsqu'on l'a revêtu d'un frac noir, son habit de représentation. Ses cheveux gris sont pendants ; son visage fortement gravé de petite vérole et plein de rousseurs, ne vous offre pas un seul trait quelque peu régulier ; je ne sais quelle confusion vous empêche de bien saisir l'arrangement des éléments de cette physionomie. La partie supérieure du derrière de la tête est aplatie et pour ainsi dire jetée en avant. Mais sous le plus noble front brillent deux yeux, non pas de ce feu qui lance des éclairs, mais de cette lumière intérieure d'une âme entièrement absorbée par une grande pensée. Tel était Pestalozzi. Je l'ai vu plus d'une fois, dans son institut d'Yverdon, parcourir les diverses classes de ses écoliers, aux heures de leurs exercices, s'asseoir sur un banc sans voir ni entendre ce qui se passait autour de lui, ne contemplant que l'idée

dont l'activité qui se remarquait au même instant dans toutes les parties de ce vaste établissement n'était que la manifestation ; son regard avait alors quelque chose de profond et d'indéfinissable. Il ne sortait par moments de lui-même que pour adresser le sourire le plus affectueux à ces enfants, qui l'appelaient leur père. C'est ce même homme cependant qui fut à lui seul, dans les premiers temps, pour les orphelins de Stanz, père, instituteur, bienfaiteur ; on pourrait presque dire qu'il fut leur bonne.

L'amour des enfants se peignait si bien sur la physionomie de Pestalozzi, et l'éclairait d'une lumière si douce que les enfants se sentaient irrésistiblement attirés vers cet homme dont il semblait que l'extérieur dût les repousser. Un jour qu'il assistait chez moi à un dîner de famille, un de mes enfants alors âgé de moins de trois ans et auquel il n'avait fait cependant qu'une simple caresse, saisit la main du vieillard et ne voulut absolument point la quitter jusqu'à la fin du repas ; je n'ai jamais vu une manifestation de sympathie aussi prompte et aussi vive qu'alors de la part de cet enfant ¹.

C'est le peuple, le peuple pauvre, abandonné, moralement misérable, qui fut le premier et le constant objet des pensées de Pestalozzi. Ses conceptions lui ayant été inspirées par les besoins de la classe indigente de la Suisse, ses travaux eurent dès l'origine un caractère national. Ses études et ses premiers essais se firent à l'époque de fermentation où le principe de la liberté politique et de l'égalité des hommes cherchait à se faire jour à travers les vieux préjugés des castes. Ses premiers travaux publics coïncidèrent avec la révolution helvétique elle-même, qui appela toutes les classes d'hommes à être citoyens et toutes les classes de citoyens à être hommes. Il n'est donc point étonnant que notre philosophe populaire ait été l'ami de ce grand changement social ; l'adoption des

¹ C'est à cette petite fille, devenue mère de famille, que nous devons le délicieux volume intitulé *Augustin*, publié en 1852.

orphelins de Stanz fait voir de quelle manière il l'a été. On ne s'étonnera pas davantage que des personnes, qui d'ailleurs différaient dans leur manière de penser, aient pu trouver à son système d'éducation un caractère politique. Bien que ce système fût, comme nous l'avons dit, entièrement psychologique ou basé sur les facultés et les besoins des hommes de tous les temps, il n'en eut pas moins l'apparence d'un fruit de l'époque, parce qu'il avait le mérite de l'opportunité, et que la tendance du siècle était en harmonie avec l'âme et les vues de Pestalozzi. Aussi ne doutons-nous point que, lorsque l'esprit de notre siècle pourra se manifester au milieu du calme et de l'activité qui succéderont aux luttes qui servent aujourd'hui à l'éprouver et à le dégager de tout alliage, on n'apprécie plus généralement le principe d'un système d'éducation, dans lequel on n'a vu trop souvent qu'une simple méthode d'instruction et des formes matérielles données à l'enseignement; alors on saura mieux dans quel noble sens Pestalozzi fut l'homme du peuple.

Pestalozzi était un homme d'imagination et même de génie; mais nullement un homme pratique et d'exécution. La nature semble exiger, dans les facultés de chaque individu comme dans la société civile, la séparation des pouvoirs; rarement le talent et le mérite de l'exécution appartiennent à celui qui découvre les grandes lois de la société ou de la nature humaine. Inhabile aux détails des affaires, victime de sa bonté, de sa trop facile confiance, Pestalozzi perdit la plus grande partie de sa fortune, malgré les mœurs simples et la vie frugale qu'il avait introduites dans sa colonie, et dont il donnait lui-même l'exemple.

Pestalozzi n'est plus, son institut a cessé d'exister; mais ce qu'il a fait pour l'humanité ne périra point. Il semble quelquefois que la Providence se plaise à dissoudre la partie matérielle des entreprises les plus généreuses, pour n'en laisser subsister que ce qui en est l'âme, afin d'apprendre aux hommes à ne voir dans les grandes choses que ce qu'elles ont

d'impérissable, et à ne point attacher leurs regards et leurs espérances à des existences éphémères et à des accidents passagers. L'instrument du bien subsiste, l'homme de génie passe ; mais sa pensée reste, et ce germe, jeté dans le monde de l'intelligence, produit des fruits souvent tardifs que recueilleront les générations à venir. Cette réflexion généralement vraie n'est juste qu'en partie, lorsqu'on l'applique à Pestalozzi : pendant sa vie il a déjà exercé une influence puissante sur l'éducation.

Voulant élever au rang d'hommes les classes les plus délaissées, et ordinairement les plus abruties, il s'appliqua avant tout à développer chez elles les facultés humaines. Sa tendance principale, sous le rapport intellectuel, fut de mettre en pratique, à l'égard du peuple, dans les limites fixées par la nature des choses, le mot si profondément sensé de Montaigne : « J'aime mieux que mon élève ait la tête bien faite que bien pleine. » Sous le rapport moral il suivit une marche analogue. Il ne cherchait point à donner à son élève des connaissances positives, mais une aptitude à les acquérir. Le calcul, le dessin, le chant, etc., n'étaient point pour lui un but, mais un moyen de développement ; l'occasion la plus propre à exercer le coup d'œil, la main, la voix, l'intelligence, la faculté de comparer, d'abstraire, de déduire des conséquences. Pestalozzi n'avait pas seulement pour objet de développer les facultés de l'enfant ; il se proposait de les développer conformément à la marche progressive indiquée par la nature, sans oublier aucun de ces intermédiaires négligés dans la plupart des systèmes d'éducation.

Pestalozzi a pris l'étude de l'esprit humain pour base de la science qui en dirige le développement ; bien différent en cela de ces hommes qui font consister tout le succès de la *pédagogie* dans l'acquisition de connaissances plus ou moins étendues, et qui considèrent l'esprit humain plutôt comme un magasin d'idées et de faits recueillis au dehors, que comme l'objet propre et le but final de l'éducation. Ce point de vue était une distance

immense entre la marche de Pestalozzi et la méthode lancastérienne, quoique le philosophe populaire de Zurich se soit proposé, outre la dissémination des lumières dans les classes inférieures, d'établir un enseignement mutuel, mais dans les familles plutôt que dans les écoles. Les personnes qui ont cru voir une analogie entre les deux méthodes, paraissent n'avoir pas vu que la première est un système psychologique d'éducation, tandis que la seconde n'est qu'un mode simplifié d'instruction. Les ressorts même, employés dans les deux méthodes sont entièrement différents, ainsi que l'a observé avec beaucoup de justesse un écrivain doué d'un rare coup d'œil philosophique, M. André Gindroz, ancien professeur de philosophie à l'académie de Lausanne. « *La méthode de Pestalozzi*, dit-il, en cherchant dans les forces morales et intellectuelles de l'enfant le mobile de son activité et la source de ses vrais progrès, suppose dans l'esprit une puissance indépendante des circonstances extérieures et qui n'a pas besoin de leur secours. La méthode *lancastérienne*, au contraire, emploie pour animer les élèves des motifs et des sentiments qui sont peut-être moins l'ouvrage de la nature que celui des hommes. »

Les travaux de Pestalozzi fixent dans l'histoire de l'éducation une ère nouvelle ; cet homme extraordinaire n'a encore posé en quelque sorte qu'un principe dont les générations futures déduiront les conséquences, et dont la génération présente a déjà vu quelques développements, sans savoir toujours à quel principe elle devait les rapporter. L'idée que Pestalozzi a poursuivie pendant une vie entière et à laquelle, malgré tant de mécomptes et de tristes expériences, il s'est attaché avec foi, aux portes même du tombeau, n'est pas de celles qui meurent avec l'homme ; elle est un noble legs fait à l'humanité.

(*Notice biographique sur Pestalozzi*, par Ch. MONNARD. Revue encyclopédique, 1856, page 295.)

Le premier numéro de la *Schul-Chronick* (Chronique des écoles, 1846), contient une série d'articles remarquables sur *Pestalozzi, ses travaux et ses élèves*, publiés à l'occasion de la fête du jubilé, par Zahn, auteur fort estimé en Allemagne.

Nous en traduirons quelques pages, sans craindre de fatiguer nos lecteurs par ce retour sur les opinions religieuses de Pestalozzi et sur ses vues particulières à l'égard de la mère et de l'enfant.

Zahn cite un nombre prodigieux de pédagogues et de savants, qui, après avoir étudié sous Pestalozzi ont plus ou moins répandu et modifié ses doctrines. Rien ne justifie mieux, que cette riche nomenclature, ce que Pestalozzi disait naïvement à ses maîtres : « Le monde entier a les yeux fixés sur nous. » Il représenta pendant ses belles années le génie de la civilisation, appuyé sur la charité chrétienne, et fut le centre de tous les efforts tentés de la part des puissants et des hommes d'élite.

Parmi toutes les questions élevées sur l'esprit de la Méthode, on s'occupe particulièrement aujourd'hui de celles qui tendent à démêler jusqu'à quel point l'élément chrétien fut prononcé chez son auteur. On pourrait résumer toutes ces recherches, fort naturelles, en demandant comment s'accordèrent la foi et la pratique de Pestalozzi ; quelles sont les vérités orthodoxes acceptées par lui et comment les a-t-il comprises, tout en mettant en œuvre d'une manière si sublime l'amour du prochain, l'oubli entier de soi-même et la générosité la plus soutenue. Il écrit en 1794 à l'un de ses amis le conseiller Nikolovius : « Dieu ne s'est révélé à moi que par les hommes. Je ne le connais que par eux. Je n'ignore pas qu'il existe pour quelques belles âmes une autre révélation ;

mais je ne la connais pas et je crois qu'il est dangereux de la prêcher au peuple. »

Il pensait comme l'apôtre St.-Paul que : *Ce qu'on peut connaître de Dieu a été manifesté parmi eux, Dieu le leur ayant manifesté.* La nature est aux yeux de Pestalozzi le témoin ou le témoignage de Dieu, et parmi cette nature l'homme est certainement le plus évident de ces témoignages. C'est dans la qualité de *père* que Dieu lui semble se révéler le plus clairement à l'homme. « Ainsi donc *la nature, l'homme et le père* sont les trois moyens par lesquels l'idée de Dieu lui devient familière et compréhensible. Il a publié dans l'un des moments les plus pénibles de sa vie, après la chute de son premier établissement à Neuhof, en 1780, une série de pensées : *Soirées d'un solitaire*, qui toutes se rallient à ces trois points : Croyez en Dieu, en Dieu notre père, en la nature, l'œuvre du Père. Ainsi, dit-il, la foi en Dieu est la source de toute sagesse et de toute bénédiction, le sentier tracé par la nature pour conduire à l'éducation épurée de l'humanité. Crois en toi-même, ô homme ! crois en l'esprit intime de ton être, ainsi tu croiras en Dieu et en ton immortalité. Dieu est le père des hommes et les enfants de Dieu doivent être immortels. »

La foi du peuple en la divinité est la source de toute nationalité, de toute bénédiction sur le peuple, de toute force chez le peuple.

Ces pensées sont demeurées fondamentales chez Pestalozzi, mais l'activité croissante de sa vie a pu en détourner, parfois, la pratique simple et constante.

Il nous semble à propos de revenir avec Zahn sur la base que Pestalozzi cherchait à établir, en rêvant les beaux résultats de l'éducation populaire, savoir, l'action de la mère sur l'enfant.

Dieu est le Dieu de ma mère, est-il dit dans le livre inti-

tulé : *Comment Gertrude élève ses enfants*. Je crois en ma mère ; Dieu est le Dieu de ma mère... celui de son cœur et de mon cœur ; le Dieu de mon cerveau n'est qu'un rêve. Mère, mère, tu m'enseignes l'existence de Dieu dans les ordres que tu me donnes et je le trouve dans mon obéissance... Mère, mère, lorsque je t'aime, j'aime Dieu et mon devoir ; mon devoir est mon plus grand bien... Si je t'oublie, j'oublie Dieu ; alors le malheureux ne m'intéresse plus ; je ne suis plus vis-à-vis du souffrant à la place de Dieu ;... je vis comme un lion *pour moi-même*, et je fais usage de mes forces pour moi et contre mon semblable. Il n'y a plus d'amour dans mon cœur ; mon obéissance n'est plus sanctifiée par l'amour de Dieu et mon sentiment du devoir n'est qu'une apparence trompeuse.

Ces vues sont profondes ; elles se rattachent au principe biblique, Dieu veut être notre père, comme il a été celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; elles expriment la crainte de Dieu sous une forme saisissable et familière. Les commencements de la sagesse et de la piété, la foi et les bonnes mœurs, l'amour de Dieu et celui du prochain sont étroitement liés dans la gradation établie, de l'amour de la mère à celui de Dieu ; mais ne retrouvons-nous pas dans cette direction fondamentale de la pensée de Pestalozzi l'erreur ou plutôt l'omission capitale qui se fait sentir dans tout son enseignement religieux, c'est-à-dire la connaissance du péché originel dans l'homme, dans la mère comme dans l'enfant ?

En s'obstinant à ne connaître Dieu que par l'homme, qu'à travers l'homme, il s'est constamment privé de l'une des principales consolations à nos misères : Dieu, refuge de l'homme malheureux par ses péchés et ceux d'autrui.

Pestalozzi a été frappé de la forme patriarcale, plus que de la forme évangélique. Dieu, *père* d'Abraham, d'Isaac et de

Jacob, appelant le premier dans la terre promise et rapprochant de Lui les hommes de l'ancienne alliance, par les saints rapports de père et de fils. Sous la nouvelle alliance Christ s'interpose entre Dieu et ses enfants; on ne va à Dieu que par lui. *Qui l'a vu a vu le Père.* (1 Jean I.)

Pestalozzi a hautement reconnu en Jésus *Dieu manifesté en chair*; dès lors pourquoi retomber dans des vues à demi charnelles et placer la mère, faible et misérable pécheresse, entre l'enfant et son créateur, l'enfant et son rédempteur, comme si sa nature était une exception à celle de toute l'humanité? Les raisonnements les plus profonds et les plus empreints de la tendresse de cœur qui distingue Pestalozzi, ne peuvent expliquer, ni justifier cette manière de sentir. Il existe cependant des fragments dictés à Ramsauer, de 1801 à 1803, au château de Berthoud, dans lesquels il établit avec la dernière évidence l'action puissante et sanctifiante du Sauveur sur l'esprit de l'homme.

Les doctrines de Jésus, dit-il, travaillent sans cesse à rétablir les forces primordiales de notre nature tombée. Nul plus que lui n'enseigne à l'homme la contemplation de la nature et l'étude de soi-même; nul plus que lui ne nous apprend à rattacher nos connaissances à leur base et à rencontrer Dieu par le chemin de la foi.

Et la foi en Dieu, telle que le Sauveur l'enseigne est indubitablement le seul moyen, le moyen par lequel l'homme peut se préserver du malheur de demeurer sous l'influence du mal qui enveloppe le monde entier, moyen qui le rend capable de profiter de l'enseignement par lequel il peut apprendre à faire de ses facultés le meilleur usage possible. Le Sauveur annonce à ceux qui sont privés d'un bon père en ce monde qu'ils en auront un dans le ciel; à ceux qui ne connaissent pas de

prêtre capable d'alléger le péché qui pèse sur l'humanité, un grand prêtre qui s'est chargé des offenses de tous les hommes.

Il défend à ses disciples de se juger les uns les autres, mais il les met en état d'apprécier leur conduite par l'action de l'Esprit saint dont il leur fait part ; il les élève à la dignité d'enfants de Dieu et les traite, en cette qualité, comme des êtres affranchis par leur foi en son sacrifice.

Dans ces fragments et d'autres encore, on découvre le fond vraiment évangélique de la pensée de Pestalozzi, mais si la théorie paraît chez lui entièrement conforme à la vérité, on ne peut en dire autant de la pratique, et c'est, par ce désaccord, particulièrement sensible chez cet homme éminent, qu'il a payé son tribut de faiblesse et de misère. Il s'est trop écarté de son idéal de Gertrude, la mère par excellence, telle qu'il l'a rêvée et qu'il aurait voulu la multiplier dans chaque famille. Lui-même s'est caché sous le voile de cette femme humble, forte et pieuse. Il est important de connaître le modèle réel autour duquel vint se dessiner l'image touchante à laquelle se rattache la morale de son système : « Mère, mère ! en toi, je connais, en toi j'aime Dieu. »

Le conseiller Nicolovius, l'un des hommes qui ont le mieux connu et apprécié Pestalozzi, raconte qu'il fit en 1795 la connaissance de la fidèle servante qui sauva de sa ruine le célèbre instituteur. Ce n'était point celle dont nous avons parlé à propos de l'enfance de Pestalozzi, nommée Babely ; celle-ci s'appelait Lisbeth. Il est remarquable que deux personnes de cette classe aient, l'une après l'autre, si grandement contribué à consoler et à soutenir le bienfaisant ami des pauvres ; il était bien

naturel que les rares vertus de ces deux actives chrétiennes exerçassent une influence très prononcée sur leur maître, et que celui-ci en ait inféré qu'aux femmes de toutes classes est confiée la mission domestique, base du bonheur des familles et de la société ¹.

C'était l'époque où les premiers essais de Pestalozzi n'avaient abouti qu'à la perte de sa fortune et à la déception la plus complète. Plongé dans l'oisiveté et dans la misère à Neuhof, il était découragé au point de ne plus chercher à sortir de cet état lamentable. Le pauvre faiseur de plans s'était livré au mépris et aux brutalités des paysans qui le traitaient avec hauteur, en attendant de le voir réduit à leur condition, bien plus honorable, à coup sûr, que la position manquée que Pestalozzi avait faite à lui-même et à sa fidèle compagne.

Il passa ainsi quelques années dans la honte et dans la détresse, sans livres, sans amis, repliant toute sa force sur lui-même et se livrant à ses rêves sur l'humanité jusque sur les frontières du délire. Sa confiance en lui-

¹ M. Adolphe Monod a senti, comme Pestalozzi, tout ce que valent les humbles Babely, les fidèles et intelligentes Lisbeth, en disant dans le second de ses excellents discours sur la Femme :

« A peine pourrais-je nommer quelqu'un qui contribue plus à l'ordre, à la prospérité, au bonheur d'une maison, que la servante vraiment chrétienne, surtout aujourd'hui que ce trésor est si rare, hélas!.... et si imparfaitement apprécié, quand il se trouve. Cette sainte fille, « obéissant à ses » maîtres avec crainte et tremblement, dans la simplicité de son cœur, » comme à Christ; ne les servant pas seulement sous leurs yeux, mais » faisant de bon cœur la volonté de Dieu, » soigneuse de leur complaire, évitant de les contredire, épousant tous leurs intérêts, et fidèle jusqu'au scrupule, s'accommodant à leurs infirmités au dedans, et les couvrant au dehors, bonne et noble fille, du voile de sa charité; élevant enfin sa condition à la hauteur de ses sentiments, libre par la foi, esclave par l'amour, quel don de Dieu pour une famille!.... »

même était évanouie ; il se sentait dans un état avilissant et ne se dissimulait pas qu'il était l'artisan de son profond malheur. Le secours ne pouvait lui venir que du dehors ; il ne tarda pas à s'approcher.

Une servante qui, pendant longtemps, avait servi un maître âgé que la mort venait de lui enlever, se présenta chez Pestalozzi. Elle le connaissait depuis sa jeunesse ; elle n'ignorait pas son infortune et venait à lui pour l'aider. Pestalozzi chercha à la détourner d'une semblable pensée ; il ne réussit point à l'éloigner de son toit désolé.

Il lui restait quelques doutes sur la sincérité de Lisbeth. Il ne parlait plus guères ; ses afflictions l'avaient rendu taciturne : la pieuse fille s'en affligeait, car elle aimait le chant et la prière. « Vous vous ennuierez, vous vous fâcherez parmi nous, lui dit Pestalozzi ; mais vous verrez bientôt que Dieu est encore avec nous. » Lisbeth ne fut point atteinte par la mauvaise humeur, et n'en fit naître aucune.

Un être courageux et plein de sympathie faisait désormais partie du ménage désorganisé. Elle cultiva peu à peu le jardin, rétablit la propreté dans la cuisine et servit une nourriture meilleure ; le rétablissement du jardin amena celui d'un champ auquel toutes les mains se consacrèrent. Ainsi la confiance rentra dans la ferme de Neuuhof. Lisbeth inspira à Pestalozzi le livre qui commença sa réputation hors de la Suisse ; elle est le type de Gertrude, et qui dira qu'elle était inférieure à la femme de Léonard ?

« Je voudrais parler longuement de Lisbeth, dit Pes-

talozzi à son ami, et cependant je ne sais trop qu'en dire. J'aimerais à trouver une image qui la rendît vivante à vos yeux et qui vous laissât, de sa manière d'agir, un souvenir ineffaçable. Je vais en employer une bien grande, mais je crois pouvoir la choisir. Ainsi chemine le soleil du bon Dieu, du matin jusqu'au soir ; ton œil ne suit pas chacun de ses mouvements et ton oreille n'entend pas sa marche ; mais, quand il se couche, tu sais qu'il se relèvera et qu'il achèvera de mûrir les fleurs et les fruits. Je le répète, je dis beaucoup, mais c'est l'image de Lisbeth, de Gertrude et de toute femme qui fait de sa maison un sanctuaire consacré à Dieu, et pour la possession de laquelle son mari et ses enfants doivent rendre grâces au Seigneur. »

Je désirais voir Lisbeth, mais elle ne se montra pas ; Pestalozzi me conduisit dans son champ où elle travaillait, et lui adressa plusieurs questions afin que j'eusse le temps de la bien voir. Le soir il me dit : Vous savez ce qu'elle est pour nous et vous trouverez tout naturel qu'elle mange avec nous ; vous permettrez, je pense, qu'il en soit ainsi aujourd'hui.

Mais Lisbeth ne vint pas ; la présence d'un étranger lui causait de la gêne. Un singulier éclat de modestie brillait en elle, si toutefois on peut appliquer le mot éclat à une qualité de cette nature.

Ramsauer raconte dans le même journal, (*Schul-Chronik*), qu'il a connu la fidèle gouvernante de Pestalozzi ; c'était la vieille dame Krusi, belle-mère de l'instituteur de ce nom. Schmidt, pendant les dernières années d'Yverdon, avait tellement circonvenu Pesta-

lozzi, qu'il avait réussi à l'éloigner de sa fidèle amie; pendant quarante ans celle-ci n'avait pas cessé de lui donner des marques du dévouement le plus absolu. Quoi qu'il en soit, Ramsauer a recueilli de la bouche de Pestalozzi ces paroles remarquables :

« Je m'agiterais dans mon cercueil et je ne pourrais être heureux dans le ciel, si j'apprenais qu'après ma mort Lisbeth n'est pas plus honorée que moi, car sans elle je serais mort depuis longtemps et toi-même tu ne serais pas devenu ce que tu es devenu. »



CHAPITRE IV.

Quelques mots sur le père Girard.

La vie de Pestalozzi a jeté plus d'éclat que celle du père Girard; mais ce dernier, le second parmi les réformateurs de l'instruction élémentaire en Suisse, n'a pas été moins aimé et moins admiré que Pestalozzi dans son cercle d'activité et dans les grands foyers de la science pédagogique. Ils sont morts chargés d'années, dans la retraite et toujours occupés de leur œuvre scolaire et humanitaire, privés d'élèves, mais écrivant jusqu'à leur dernier jour.

Quoiqu'il en soit des rapports et des différences de leurs systèmes, ces deux hommes se donnent la main, et leur mémoire sera honorée et chérie aussi longtemps que la nation suisse demeurera capable d'apprécier leurs bienfaits.

Pour connaître la carrière du père Girard, il faut lire l'excellente notice biographique de M. Ernest Naville; nous ne disons quelques mots du célèbre cordelier de Fribourg que parce qu'il travaillait dans sa ville natale, en même temps que Pestalozzi faisait d'Yverdon une sorte de lieu de pèlerinage, et que Fellenberg attirait

sur Hofwyl l'attention des agronomes les plus distingués. C'est alors que M. Jullien a pu dire :

Aux autres nations offrant un grand exemple,
De l'éducation l'Helvétie est le temple.

Le père Girard explique en peu de mots, dans la préface de son livre sur l'*Enseignement régulier de la langue maternelle*, quelle est la base de sa méthode. « Je viens proposer aux guides de l'enfance un moyen d'éducation tout à la fois ancien et nouveau; ancien, puisqu'il s'agit de l'enseignement régulier de la langue maternelle, qui se donne de temps immémorial dans les familles comme dans les écoles; nouveau, car cet enseignement, qui s'est borné jusqu'ici aux expressions de la langue, doit désormais servir tout entier à former l'esprit et le cœur des élèves... » Et ailleurs, il nous fait connaître le but auquel doivent tendre tous les moyens qu'il emploie, moyens habilement gradués et selon les lois qu'impose la nature de l'enfant. « Nous n'avons d'autre ambition que de conduire au Sauveur les enfants que l'on nous confie. Nous les recevons de la main de leur mère pour les amener dans les bras de celui qui les appelle pour les bénir. *Laissez venir à moi les petits* : cette parole retentit sans cesse à notre oreille, et, pour lui obéir, nous frayons à l'enfance le chemin qu'elle doit prendre et nous soutenons ses pas chancelants. »

Nous avons entendu Pestalozzi s'écrier : « Mère, mère ! si je t'oublie, j'oublie Dieu. Mère, mère ! lorsque je t'aime, j'aime Dieu et mon devoir. » Voici comment s'exprime le père Girard sur la relation tendre et pieuse

de la mère et de l'enfant , dans l'ouvrage que nous avons déjà nommé et sous le titre : *Tendance religieuse*.

Longtemps , la mère est la divinité de son enfant. Ignorant, pauvre et faible au milieu des besoins, l'enfant trouve dans sa bonne nourrice tout ce qui lui manque, tout ce qu'il désire et il s'attache à elle de toute son âme. C'est l'invisible bonté qui est visiblement venue au devant de sa misère pour la soulager ! Chose merveilleuse ! Cette bonté agit derrière un voile, sans se montrer elle-même. L'enfant n'en voit que les effets , il n'en éprouve que les faveurs , et pourtant au bout de quelques semaines, ce novice de la vie a fait connaissance avec elle. Il a franchi la région des sens ; il est remonté des effets à leur cause, et il est arrivé à la mystérieuse tendresse qui prend soin de lui. Il faut bien qu'il en ait une idée , puisqu'il l'appelle à son secours, qu'il aperçoit sa présence, et que c'est sur elle qu'il se repose. Il y a ici un raisonnement. La confiance part du passé, elle repose sur l'avenir, et sur un avenir qui renaît chaque jour. Les désirs vont en s'augmentant, et la confiance s'étend avec eux : car l'enfant a la conviction que la bonté maternelle ne restera pas en arrière, et qu'elle sera assez puissante, assez riche pour remplir tous ses vœux.

.... N'aurions-nous pas ici l'image de l'alliance qui plus tard se fait entre la bonté du Créateur et la piété de l'homme ? C'est aussi la bonté divine qui prend les devants dans cette sublime union, et elle les prend en se manifestant à l'homme par les bienfaits, les bontés, les merveilles et les grandeurs de la création. La piété ne vient qu'après. Ne serait-ce pas ainsi que se forme ce lien sacré que nous appelons du nom de *religion*, ou, pour parler avec Pythagore, cette chaîne d'or qui, allant de la terre aux cieux, attache l'homme à Dieu ?...

Dans la piété filiale, il y a plus qu'une image. Regardez bien, et vous y trouverez le germe précieux d'où sortira peu

à peu la religion, lorsque le temps en sera venu. En franchissant la région des sens, pour saisir la bonté maternelle, l'enfant s'est apprêté à passer au delà du spectacle de la nature pour se lier à la bonté divine qui est cachée derrière. La religion est-elle donc autre chose que la piété filiale qui s'élève noblement vers le Père céleste pour lui présenter son hommage et porter vers lui des désirs et des espérances qui vont se perdre dans l'infini?...

Ainsi que Pestalozzi, son aîné de six ans, le père Girard était né maître d'école. Sans se nommer, il adressa au ministre Stapfer son écrit intitulé : *Plan d'éducation pour la Suisse entière*, rempli de vues si élevées que Stapfer s'empressa d'associer le prêtre fribourgeois à ses importants travaux. Le renversement du directoire rendit le père Girard au service de l'Eglise; mais il ne tarda pas longtemps à reprendre l'œuvre importante des écoles primaires dans laquelle il a remporté de si grands succès.

La municipalité de Fribourg lui confia, en 1804, la direction de l'école de la ville; elle comptait alors 40 élèves, au bout de peu d'années il y en eut 400. Cet établissement était parvenu à une grande prospérité, lorsque le père Girard fut invité, par la diète helvétique, à faire partie de la commission chargée de visiter l'institut de Pestalozzi et de faire son rapport sur la Méthode et ses résultats. Pestalozzi lui-même, ayant provoqué cet examen fut très péniblement surpris de voir ses juges peu satisfaits de l'emploi trop étendu qu'il faisait des mathématiques.

C'est cette visite à Yverdon qui porta le père Girard à préciser ses vues, à les rattacher à une nouvelle base,

l'enseignement de la *langue maternelle*. Il est superflu d'ajouter qu'il profita largement des vues grandes et saines de Pestalozzi, tout en blâmant l'erreur fondamentale de la Méthode, rendue plus sensible par les brillants résultats de l'examen. A son tour la base, toute de sentiment et d'expérience familière, sur laquelle le père Girard a établi sa propre méthode, est presque oubliée comme le sont les tables à chiffrer de Krusi et de Schmidt, mais il en est de ces deux méthodes comme de toutes les voies d'enseignement ou de réforme mises en pratique par des hommes éminents, passionnés de leur système et assez forts pour le faire accepter et prospérer. Avec eux la routine est vaincue ; sans eux elle reprend son influence, et le principe qui semblait devoir résoudre tant de problèmes se modifie à l'infini, s'il ne s'efface entièrement.

Mais ce qui demeure, c'est le souvenir des bienfaiteurs de l'humanité ; leur personnalité, le travail et le dévouement de leurs âmes survit à l'anéantissement des œuvres auxquelles ils ont travaillé, au bouleversement des lieux où leur influence a pu s'exercer en pleine liberté. Ces souvenirs composent un dernier bienfait, toujours recueilli et proclamé par les générations rapprochées de la leur ; l'histoire à son tour les enregistre, et ces nobles figures éclairent les sombres tableaux qu'elle trace en tout temps, en tout pays.

Citons ici la dernière page de la brochure de M. Naville. Il parle de la retraite du père Girard, dans son couvent des Cordeliers.

Souvent j'ai frappé à la porte de cette cellule, où ont frappé, comme moi, tant d'amis de l'humanité, venus de toutes les contrées de l'Europe; et jamais, je le crois, après quelques heures passées avec le supérieur des Cordeliers, dans une respectueuse et douce intimité, je n'ai franchi de nouveau, pour m'en éloigner, le modeste porche du couvent, sans reconnaître qu'à de semblables entretiens, la pensée devenait plus haute et l'âme moins attachée à la terre. On respirait, dans cette retraite, une atmosphère si pleine de calme et de cette paix qui s'alimente à la source du repos éternel! les hommes et le monde s'y présentaient sous un jour si serein; on y sentait si vivement que, au milieu des scènes mobiles de ce monde, au sein du tumulte des générations et des préoccupations passionnées du temps qui s'enfuit, il est *trois choses qui demeurent : la foi, l'espérance et la charité!*

J'ai rencontré quelques-uns des hommes qui se sont fait un nom dans les travaux de l'esprit ou dans l'exercice de la bienfaisance; mais de tous ces souvenirs, celui qui me retrace l'image la plus vive d'une nature supérieure, c'est la figure du père Girard, lorsque ses yeux s'illuminaient sous l'empire de quelque haute pensée, et que ses traits, ennoblis par les puissances supérieures de l'âme, s'éclairaient de ce sourire du cœur, qui s'allie aussi bien avec les tristesses qu'avec les satisfactions passagères de la vie.

Un tel souvenir, on le conserve avec émotion¹, avec un pieux respect, on en remercie Dieu comme d'un bienfait.

Malgré tout l'intérêt que cette dernière image du vénérable solitaire doit inspirer à nos lecteurs, nous voulons les transporter pendant un instant dans les classes nombreuses des écoles de Fribourg et les faire assister à l'entretien du directeur de ces écoles et de M^{me} la marquise de P^{***}, membre du comité des dames qui surveillaient à Paris les écoles des jeunes filles.

Un cri venait de s'élever dans la capitale non-seulement contre l'enseignement mutuel, mais en général contre l'instruction que l'on cherchait à répandre dans toutes les classes de la société. On ne voulait y voir que du mal ou tout au moins de grands dangers. Ces idées et ces craintes avaient trouvé beaucoup de retentissement en haut lieu, et M^{me} la marquise en éprouvait de l'inquiétude. Dans mes réponses, je convins que d'apprendre à lire, écrire et chiffrer à la jeunesse, sans s'appliquer en tout à former son esprit à la vérité et son cœur au bien, c'était d'un côté la laisser inculte, et de l'autre lui fournir les moyens de faire plus de mal, si jamais elle voulait en faire. J'ajoutai que mon but dans mon école était l'éducation, et que pour y atteindre, je cherchais à développer autant que possible les facultés de l'enfance. Comme je la quittai, elle me dit, que l'été suivant elle viendrait visiter mon école pour voir de ses yeux ce qu'elle avait quelque peine à se représenter.

Elle vint en effet, comme elle me l'avait annoncé. Dans la salle des petits, elle prêta toute son attention aux exercices de vive voix que j'avais ajoutés aux stériles éléments de lecture, d'écriture, de calcul et de récitation, pour commencer la culture de l'esprit et du cœur. Nous montâmes dans la seconde salle, où se donnaient les premières leçons de langue. Les élèves en étaient occupés dans ce moment, les uns de vive voix aux cercles, et d'autres par écrit aux tables. M^{me} la marquise passa en revue tout ce travail. Ayant vu tout à son gré, elle vint à moi précipitamment, comme en triomphe, et me dit : « A présent, je vous comprends, vous cultivez l'esprit des enfants, mais vous leur donnez la *direction*. » Paroles pleines de sens et que je n'avais encore entendues d'aucun visiteur. Nous parcourûmes ensuite les deux salles supérieures de l'école ; elle y trouva la continuation progressive des mêmes leçons de langue, calculées sur l'éducation. Une chose la frappa beaucoup, c'est le nombre graduellement décroissant des élèves. Dans la première salle, elle en avait vu

au delà de 150, et dans la quatrième elle n'en comptait plus que 52. — D'où vient cette prodigieuse diminution, méditez-vous vivement. Vous empêchez sans doute le grand nombre d'arriver jusqu'à cette classe ? — Bien loin de là, Madame, car je fais tout ce que je puis pour y amener tous mes élèves. Tous sont mes enfants. — D'où vient donc que le grand nombre reste en arrière ? — C'est la Providence qui le veut ainsi. — La Providence ? Expliquez-moi donc ce mystère. — Elle ne donne pas à tous les mêmes talents. Les enfants qui en ont reçu le plus cheminent promptement, et ils arrivent dans l'espace de 4 à 5 ans jusqu'à cette dernière classe. La multitude marche beaucoup plus lentement, faute d'intelligence. Arrive plus tôt ou plus tard du travail, et elle laisse les études, pour embrasser quelque profession qui lui donne du pain. C'est ainsi que la Providence a pourvu aux divers besoins de la vie sociale et à l'ordre public. J'ai foi en sa sagesse, et je me fais un devoir de mettre en valeur tous les dons qu'elle a faits. — On n'a pas cette idée, il faudrait la faire connaître. — Cette idée, madame, se présente d'elle-même à tous ceux qui ont des yeux pour voir, et qui croient que le Ciel en sait plus que nous. Il est inutile d'en parler à d'autres.

Ainsi se termina cette conversation.



CONCLUSION.

Nous nous permettrons d'ajouter à ces pages intéressantes quelques lignes, sur la reconnaissance que doivent à Pestalozzi les amis des écoles enfantines. Si la partie la plus scientifique de sa Méthode n'est plus mise en pratique, telle que lui-même et ses collaborateurs l'ont enseignée au château d'Yverdon, il est facile de retrouver la trace de son amour pour les enfants et pour l'éducation du pauvre dans les salles d'asile qui se multiplient chaque année dans les états protestants et catholiques.

Le premier, il a posé les principes de cet enseignement qui est à la portée des femmes, et lui-même se plaisait à instruire les petits enfants; nous l'avons vu à l'œuvre à Berthoud, lorsqu'il demanda, avec instance, la permission d'aider une pauvre maîtresse d'école, et que les progrès des enfants attirèrent l'attention des autorités de ce lieu.

Le digne pasteur Oberlin, au Ban-de-la-Roche, a aussi enseigné les petits enfants de sa paroisse; il avait une servante semblable à la Gertrude de Pestalozzi; elle suivit ses directions, et longtemps en Europe, il n'y eut pas d'autre école de petits enfants que celle de

ce charitable ministre de l'Évangile. Ce fut, il est vrai, à l'imitation de l'Angleterre, que la Suisse, la France et l'Allemagne adoptèrent l'école enfantine ; mais il y aurait bien de l'ingratitude à ne pas remonter à Pestalozzi, dont la Méthode a propagé les exercices élémentaires que l'on met en œuvre pour la première enfance.

Par exemple, la récitation simultanée et répétée était en usage à l'institut d'Yverdon. Quand on entrait dans une classe où l'on enseignait la géographie, on entendait les enfants dire tous à la fois : « Berne, Berne, Berne, capitale, capitale, capitale, du canton de Berne, » etc., et ainsi de suite de tous les cantons, dans leur ordre respectif, ainsi de toutes les notions primitives à imprimer dans la mémoire. La planche noire, le dessin facultatif sur les ardoises, le calcul de tête, à commencer par « un et un font deux, » le dessin linéaire, les exercices qui consistent à définir une plante ou un animal en faisant dire à l'enfant ce qu'on veut lui apprendre, tout cela nous vient de Pestalozzi¹.

L'adoucissement des châtimens, les manières affectueuses entre les maîtres et leurs écoliers, les caresses de ceux-ci reçues avec bienveillance, les chants des-

¹ Un excellent ouvrage, intitulé *Cours de leçons sur des objets, préparé pour des enfants de six à dix ans, d'après la méthode de Pestalozzi*, a été traduit de l'anglais et publié à Neuchâtel, en 1846.

Il contient de courtes explications avec l'indication de la marche à suivre en présentant aux enfants les objets décrits, à la manière du grand instituteur ; ces objets, au nombre de 222, peuvent être en majeure partie montrés aux enfants, et il n'est pas difficile de se les procurer ; ainsi, une épingle, de l'encre, du café, un gland, de la laine, etc., etc. Ce volume, trop peu connu, rendrait de grands services, particulièrement dans les écoles de petits enfants et dans l'intérieur des familles.

criptifs et religieux, composés pour l'enfance, les grandes promenades, moyen de plaisir et d'exercice, la prière comme début de la journée, non récitée machinalement, mais improvisée par le maître ou la maîtresse : tout cela encore a été pensé et exécuté par ce bienfaiteur de l'humanité.

Nous ne savons point assez tout ce que nous lui devons, et c'est avec bonheur que nous saisissons l'occasion d'attirer l'attention de nos compatriotes sur les suites de la savante et paternelle Méthode dans nos villes et dans nos villages.

Cette méthode s'est disséminée, divisée comme les filets d'une rivière dont le cours serait brisé par le travail de l'homme, mais ses filets serpentent au loin et vivifient des lieux arides et ignorés.

A la grande fête, célébrée dans plusieurs villes de l'Allemagne, pour le jubilé du jour de naissance de Pestalozzi, on a redit à satiété ses titres à la reconnaissance des nations; on a exalté sa *bonne* gloire, avec un enthousiasme qui fait honneur aux hommes empressés de ranimer les souvenirs du château d'Yverdon, où plusieurs des orateurs avaient, tour à tour, appris et enseigné.

Et en Suisse, qu'a-t-on fait ce jour-là, le 12 Janvier 1846? Rien absolument. On savait pourtant que des étrangers rendaient un éclatant hommage au citoyen de Zurich, qui vit s'élever et s'écrouler sur la terre vaudoise l'édifice auquel il consacra toutes ses forces et dont la chute le rendit si malheureux.

Un *Appel aux citoyens de la Suisse romande* fut ce-

pendant adressé par un comité formé à Yverdon, au mois d'octobre 1845; on proposait, en l'honneur de Pestalozzi, la fondation d'un établissement agricole destiné à l'éducation des enfants pauvres. Cet appel, écrit avec chaleur, cherchait à exciter le zèle des anciens élèves ou disciples du célèbre philanthrope; il demandait à tous les confédérés leur coopération, mais l'agitation politique portait les esprits ailleurs; le projet, fort louable en soi, tomba bientôt et fut promptement oublié.

La ville d'Yverdon ne possède donc aucun monument, aucune fondation qui parle aujourd'hui de l'excellent Pestalozzi; mais son esprit d'éducation et de charité semble être encore attaché aux murs de cette antique cité; l'institut de demoiselles fondé par M. et M^{me} Niederer a longtemps attiré de nombreuses élèves; un collège et des écoles primaires considérables maintiennent le foyer de l'instruction dans ce même château où vingt classes, ouvertes à tous les enfants de la ville et des environs, reçoivent les écoliers auxquels l'histoire de Pestalozzi devrait être racontée de génération en génération.

Un nouvel institut, fondé par M. Court, ministre démissionnaire du canton de Vaud, attire aujourd'hui de nombreux élèves de l'étranger et du pays, et jouit d'une prospérité croissante.

Deux établissements, de nature différente, rappellent encore davantage l'époque de Pestalozzi.

Le premier dont nous avons à parler, en peu de mots, est l'institut pour les sourds-muets. Son fon-

dateur, M. C. Naef, né au canton de Zurich, sentit dès son enfance un attrait particulier pour les sourds-muets. Sa *vocation* était bien celle de soulager cette classe d'infortunés, dont un instituteur fort connu en Suisse, M. Ulrich, s'occupait avec un grand succès, à Zurich même, mais dans une proportion restreinte. Il était alors, en Suisse, le seul disciple de l'Abbé de l'Epée et de son successeur Siccard.

Naef eut à vaincre plus d'un obstacle, avant que de se livrer à la branche d'enseignement vers laquelle le portait un dévouement qui ne s'est jamais ralenti. Après avoir travaillé sous la direction de M. Ulrich, pendant cinq ans, il se décida à chercher à Yverdon le champ qu'il désirait cultiver ; il était âgé de vingt ans seulement, lorsqu'il y arriva accompagné de deux petits sourds-muets ; l'avantage de vivre près de Pestalozzi et de s'éclairer par cet homme d'élite entra pour beaucoup dans le choix qu'il fit de ce séjour ; mais c'est par erreur que plusieurs biographes ont affirmé que la maison naissante de Naef était une sorte de succursale de celle de Pestalozzi, et que ce dernier avait engagé Naef à se consacrer aux sourds-muets. Tous deux auraient voulu agir spécialement pour les pauvres ; Naef brûlait du même zèle que Pestalozzi ; il avait besoin d'être soutenu dans sa belle entreprise ; il se flattait de pouvoir loger, nourrir et instruire des enfants pauvres, au moyen des pensions qui lui seraient payées par des parents aisés.

Il commença en 1811 à monter sa maison et dès lors il n'a pas cessé de recevoir des élèves, qu'il traitait

comme s'il eût été leur père. Marié à une femme capable de le seconder, il lui devint facile d'étendre son cercle d'activité; M. et M^{me} Naef ont pleinement réussi à inspirer à leurs enfants l'amour de la noble vocation qu'ils suivaient avec tant de zèle que la santé du chef de famille en fut gravement altérée. Il a quitté ce monde au mois de mars 1832, le cœur navré de n'avoir pas eu la satisfaction de placer son institut sous la protection du gouvernement vaudois, mais en engageant ses enfants à continuer à instruire les sourds-muets; il avait lieu d'espérer que pour eux la tâche deviendrait plus facile. En effet, son souhait fut exaucé. Son fils aîné et l'une de ses filles poursuivent avec un entier succès leur œuvre bienfaisante, doublement léguée à leurs soins, car M^{me} Naef accepta l'héritage que lui laissait son mari; elle a continué jusqu'à la fin de sa carrière à tenir la maison et à se charger d'une partie de l'enseignement. Sa fille aînée a épousé M. Court, chef du pensionnat de jeunes gens dont nous avons parlé.

On ne peut visiter l'institut des sourds-muets, à Yverdon, sans ressentir les douces émotions qu'un tel établissement doit faire naître, et sans accompagner les bienfaiteurs des pauvres élèves des vœux les plus affectueux; leur établissement, devenu national, est en prospérité et dirigé avec l'ordre, la piété et l'ensemble qui peuvent en assurer la durée. Le canton de Vaud doit donc à M. Naef, à sa femme et à ses enfants, une maison d'éducation bénie par tous les infortunés qui viennent y changer d'existence et d'avenir.

A une petite distance du château et comme à l'abri

de ses fortes murailles, on voit une maison modeste et un jardin potager, orné de fleurs et de bancs sur lesquels des personnes âgées viennent chercher le repos ou les bienfaisants rayons du soleil. C'est une petite colonie rassemblée depuis quelques années par une amie des pauvres, qui, dès sa jeunesse, sentit aussi se développer dans le fond de son cœur une vocation non moins prononcée que celle de Pestalozzi ou de Naef. M^{lle} Louise Brousson a rêvé pendant sa jeunesse le bonheur d'adoucir les misères de la vieillesse et de réunir autour d'elle autant de vieillards qu'elle pourrait en recevoir. A son tour, et dans l'âge où l'on est en général peu disposé à donner à autrui tout son temps et toutes ses forces, elle a commencé son œuvre de bienfaisance et l'a vue s'affermir toujours davantage.

Elle n'était guère plus riche que l'ami des pauvres et que l'instituteur des sourds-muets dont nous venons de parler ; mais, en agissant au nom de Jésus-Christ et dans son amour, elle a surmonté de grands obstacles, elle a pleinement réussi. Sa maison est devenue un objet d'intérêt pour ses compatriotes ; les offrandes qui l'aident à y recevoir un nombre croissant de personnes âgées, isolées et dans l'indigence, lui arrivent de toutes parts et de toutes les classes de la société. Cette humble fondation excite la bienveillance générale ; chacun y reconnaît les effets de l'amour chrétien et de la véritable fraternité.

M^{lle} Brousson n'a point oublié Pestalozzi ni les fêtes que l'on donnait au château ; il aimait à faire accueil aux jeunes filles et se plaisait à les voir danser. Un mot

de lui s'est aussi gravé dans la mémoire de M^{lle} Brousson. La mère de celle-ci, femme pieuse, digne de la confiance du vénérable vieillard, se promenait avec lui dans les allées et sous les noyers qui entourent l'imposante masse, théâtre des travaux de l'illustre pédagogue. Ils s'assirent sur un banc et bientôt Pestalozzi s'écria, en regardant tristement les fortes tours : *Ah ! chère amie, je n'ai pas assis ma maison assez solidement sur le véritable fondement ; et voilà pourquoi la ruine la menace....*

Il nous semble que cet aveu résume l'histoire que nous avons essayée ; il nous servira de conclusion.

FIN.

SOURCES.

Heinrich Pestalozzi ; von Dr Karl Justus *Blockmann*. — 1846.

Der Genius von Vater Pestalozzi ; von Dr J. B. *Bandlin*. — 1846.

Kurze skisse meines pädagogischen Lebens ; von Johann *Ramsauer*. — 1838.

Selbst-Schau ; von Heinrich *Zschokke*.

Schul-Chronick ; von *Zahn*. — N° 1. 1846.

Lienhard und Gertrud. — Wie Gertrud ihre kinder lerht ; von *Pestalozzi*.

Notice sur Pestalozzi ; par M. *de Guimps*. — Journal d'Yverdon. 1843.

Exposé de la méthode élémentaire de Pestalozzi ; par Dan. Alex. *Chavannes*. — Vevey, 1806.

Exposé de la méthode d'éducation de Pestalozzi ; par M. A. *Jullien*. — 1812.

De l'Allemagne ; par M^{me} *de Staël*.

Notice biographique sur Pestalozzi ; par Ch. *Monnard*.

Notice sur le père Girard ; par Ernest *Naville*.

Matériaux inédits, recueillis par des témoins oculaires.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

INTRODUCTION.....	5
CHAPITRE PREMIER. — Parallèle entre Lavater et Pestalozzi. — Mort du docteur Pestalozzi. — Enfance et jeunesse de son fils Henri.....	9
CHAP. II. — Mariage de Pestalozzi. — Son premier établissement de bienfaisance à Neuhof. — Sa ruine et ses essais littéraires....	29
CHAP. III. — Léonard et Gertrude.....	46
CHAP. IV. — De quelques ouvrages populaires de Pestalozzi	74
CHAP. V. — Pestalozzi à Stanz. — Ses succès et ses fatigues. — Vi- site de Henri Zschokke. — Dispersion des orphelins.....	85
CHAP. VI. — Pestalozzi malade prend les eaux du Gurnigel. — Se rend à Berthoud. — Il est admis comme maître dans une école de jeunes enfants. — Remporte de grands succès et fonde son premier institut au château de Berthoud.....	97
CHAP. VII. — Jean Ramsauer et ses récits sur l'institut de Berthoud. — Période florissante de la vie de Pestalozzi. — Nouveaux trou- bles en Suisse. — Pestalozzi envoyé à Paris, en qualité de mem- bre de la Consulte helvétique. — Le Gouvernement bernois lui redemande le château de Berthoud.....	112
CHAP. VIII. — Fellenberg invite Pestalozzi à s'établir au château de Buchsée. — Difficultés de cette association. — Elle se rompt. — L'institut est transporté à Yverdon.....	133
CHAP. IX. — Récits de Ramsauer. — Sous-maître et secrétaire de Pestalozzi. — Affluence des étrangers. — Le Prince Esterhasy. M ^{me} de Staël. — Vie des maîtres. — Incapacité gouvernementale de Pestalozzi. — Ramsauer se décide à le quitter.....	147

CHAP. X. — Schmidt, Niederer et Blockmann. — Lettres de Pestalozzi dictées à Ramsauer. — Luittes intérieures. — Désordres dans l'administration de l'institut. — Diminution du nombre des élèves. — Leur retour, en 1815.....	171
CHAP. XI. — Quelques traits de la vie de Pestalozzi. — Pensées détachées	188
CHAP. XII. — Mort de M ^{me} Pestalozzi. — Retour de Schmidt. — Séjour à Bullet. — Décadence de l'institut. — Souscription ouverte par Schmidt. — Ecole de Clindy. — Départ d'Yverdon. — Retour à Neuuhof. — Mort de Pestalozzi.....	199

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. — De l'Exposé de la Méthode élémentaire de Henri Pestalozzi, par Daniel-Alexandre Chavannes et de l'Esprit de la Méthode d'éducation pratiquée dans l'institut d'Yverdon en Suisse, par M. Marc-Antoine Jullien.....	223
CHAP. II. — Un chapitre sur la Méthode de Pestalozzi par Blockmann, traduit par M. van Muyden-Porta.....	240
CHAP. III. — Citation de <i>L'Allemagne</i> , par M ^{me} de Staël. — Citation d'une notice biographique sur Pestalozzi, par Ch. Monnard et de quelques articles de Zahn, publiés dans la <i>Chronique des écoles</i> , en 1846.....	259
CHAP. IV. — Quelques mots sur le père Girard.....	278
CONCLUSION	289



BIOGRAPHIE

DE

HENRI PESTALOZZI

PAR

L'AUTEUR DES BIOGRAPHIES D'ALBERT DE HALLER
ET DE JEAN-GASPARD LAVATER.

Enfants, ne voulez-vous pas un jour, comme
moi, vivre parmi les malheureux, les aimer,
les bien élever ?

PESTALOZZI A SES ÉCOLIERS.



PUBLIÉ PAR GEORGES BRIDEL, ÉDITEUR.

En vente chez Delafontaine et C^{ie}, libraires.

LAUSANNE.



Ouvrages du même auteur :

- Essai sur la vie de Jean-Gaspard Lavater.** — 1 vol. in-8..... 5 fr.
Biographie de Albert de Haller. 2^{me} édition ornée d'un portrait. —
 1 vol. in-8..... 4 fr.
Vie d'Elisabeth Fry, extraite des Mémoires publiés par deux de ses filles et enrichie de matériaux inédits. 2^{me} édit. ornée d'un portrait. —
 1 vol. gr. in-8..... 6 fr.
Mammon, ou l'amour de l'argent considéré comme le péché dominant dans l'église chrétienne, par M. Harris. Traduit librement de l'anglais. —
 1 vol. in-8 1 fr. 20
Lettres d'une famille Suisse; ouvrage pour la jeunesse, orné de gravures et d'une carte de la Suisse. — 2 vol. in-12..... 5 fr.
Un jeune Suisse en Australie; ouvrage pour la jeunesse, orné de gravures et d'une carte de la Nouvelle-Hollande. — 1 vol. in-12... 3 fr.
Lectures pour les enfants de 5 à 8 ans; imité de l'anglais. 4^{me} édit. ornée de vignettes. — 1 vol. in-18..... 1 fr. 25
Du gouvernement de Dieu; menaces, exhortations, promesses, consolations. Choix de passages de l'Écriture-Sainte, suivi de deux prières de Lavater pour les temps de guerre et de troubles civils. — Brochure in-12 15 c.



- Lettres sur les vérités les plus importantes de la révélation**, par Albert de Haller; traduites de l'allemand par l'un de ses petits-fils. — 1 vol. in-8 1 fr. 50
Notice sur Auguste Rochat, ministre de l'Évangile, avec fac-simile et documents historiques par L. Burnier. — 1 vol. in-8..... 3 fr.
William Gordon, ou le philosophe chrétien triomphant de la mort. Traduit librement de l'anglais de Newmann Hall, avec une préface de M. Ch. Scholl. — 1 vol. in-12..... 2 fr.
Chillon. Étude historique par L. Vulliemin prof.; avec fac-simile de l'écriture de Bonivard et de Byron, un plan de Chillon et quatre belles vues gravées sur acier par Martens. — 1 fort vol. in-12..... 5 fr.
Notice sur un manuscrit du XVI^e siècle. Poésies inédites de Clément Marot, de Catherine de Médicis et de Théodore de Bèze; par Fréd. Chavannes. — 1 vol. in-8..... 3 fr.
Étude de la vie des femmes, par Madame Necker-de Saussure. — 1 vol. in-8..... 3 fr. 50
Études d'histoire nationale: *Le major Davel*, biographie complète et détaillée. — *Voltaire à Lausanne.* — *La révolution helvétique*; par Juste Olivier prof. — 1 vol. in-8..... 6 fr.
Deux conseils de la sagesse. Essai en deux discours, par A. Vinet. 2^{me} éd. — Brochure in-8..... 50 c.

LIBRARY OF CONGRESS



0 022 136 897 6